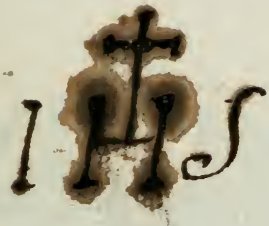
BIBLIOTHECA
Ottaviensis



B.S. Delahaye
fils de Malice

POËSIES DIVERSES.

Par M. TANEVOT.

A PARIS,

De l'Imprimerie de JACQUES COLLOMBAT, I. Imprimeur ordinaire du Roy, du Cabinet, Maiſon & Bâtimens de Sa Majeſté, &c. ruë S. Jacques.

M. DCC. XXXII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

BIBLIOTHECA

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

PQ
2067
.T15A7
1732

http://www.archive.org/details/posiesdiverses00tane

PREFACE.

ENGAGE' dès ma premiere jeuneſſe, dans des occupations ſérieuſes, & qui n'ont point diſcontinué depuis vingt-trois ans; je n'ay pû donner aux Muſes qu'un temps fort court, ny joüir qu'en paſſant de leur agréable commerce : toutefois la Fortune m'a procuré cet avantage, de travailler du moins avec des Supérieurs qui les chériſſent, & dont le goût & le crédit ne ceſſent de les favoriſer. Le Hazard me fit Poëte, & dans la ſuite il m'a preſque toujours mis la plume à la main. C'eſt la raiſon du mélange qui forme ce Recuëil; j'en ay arrangé les Pieces à peu près dans l'ordre que je les ay compoſées; elles ne ſont pas aſſez conſiderables pour exiger aucune Diſſertation préliminaire; & certes, je n'entreprendray point d'y ajuſter un nouveau

ſyſtême. On a beau s'armer de toute ſa Rhétorique pour ſubjuguer l'eſprit du Lecteur ; il ſe tient ſur la défenſive ; & ce n'eſt que de ſon pur mouvement que nous pouvons en faire la conquête. Loin de vouloir me frayer moy-même un chemin, je n'ay marché que dans des ſentiers battus. Mes Guides ſont entre les mains de tout le monde ; je n'ay point l'art d'innover, & l'on ſçait bien que je ne feray jamais d'héréſies dans la République des Lettres. Je l'avoüeray, la clarté de Malherbe, la pureté de Racine, le badinage de Marot, l'enjoüement de la Fontaine, ont été tour à tour, l'objet de mon émulation ; heureux, ſi j'avois pû ſuivre ſeulement de loin ces Auteurs, que mon panchant & la Nature m'ont fait prendre pour modéles.

TABLE

DES PIECES CONTENUES dans ce Recuëil.

L'Auteur à sa Muse. Dialogue. Page j
La France. Ode au Roy. vij
La Prévention. Epitre à M. P** 1
La Grandeur de Dieu dans ses Ouvrages. Ode. 11
*Epitre sur la Naissance de Monseigneur le Dauphin. A M*** Receveur General des Finances.* 17
La Metempsicose. Fable. 21
L'Ambition. Allegorie. 25
*Epitre à M. de B*** Receveur General des Finances.* 35
La petite Chienne. Fable. 37
Le Renard. Fable. 39
Elegie sur la mort du Pere de l'Auteur. 40
La Vie est un songe. Caprice. 42
Les Bains d'Iris. 49
Le Lion & le Renard. Fable. 51
Le Taureau & la Mouche. Fable. 54
Elegie sur la perte d'un logement que le Pere de l'Auteur a occupé dans une Maison Royale pendant plus de quarante années ; & qu'on a ôté à l'Auteur à la mort de son Pere. 55
Epitaphe du Pere du Cerceau. 58

L'Apologie de la Fortune. Dialogue. 59
Remerciement à M. de Chancenets, premier Valet de Chambre du Roy. 75
Sur un Procès qu'avoit l'Auteur. 77
Le jeune Hibou. Fable. 80
Les deux Luteurs. Fable. 84
La Guerre. Poëme. 86
*A Mr. de la V** sur son Mariage.* 93
*A M. de B** le jour de sa Fête.* 97
*A Mr. de B*** Madrigal. 98
L'Homme & la Belette. Fable. 99
A M. Goutard Docteur en Medecine, sur la convalescence de la Femme de l'Auteur. 101
Sur les Amis. 104
*Sur la Convalescence de Mr. de B** Suite des nouvelles de Cythere.* 105
L'Asne. Fable. 108
*Epitre à M. B**** 110
*La Muse réelle. A Mademoiselle C**** 115
*Epitre sur la Conscience. A M. Ch**** 118
*A Mr. de la L** sur l'éducation de Mademoiselle sa Fille.* 123
Le Loup & l'Asnon. Fable. 127
Epitre à M. de Monticourt. 129
*A Monseigneur l'Evêque D*** sur un Sermon qu'il avoit prêché.* 135
Au même. 137
*Lettre à M. de B*** Receveur General des Finances, à l'occasion de quelques Pieces de Prose & de Vers, qu'il avoit envoyées de Tours à l'Auteur, & qui avoient été composées sur la Naissance de Monseigneur le Dauphin.* 139

Le Chat & les Lapins. Fable. 146
Le Singe & les Poules. Fable. 150
Ode. 153
Sur le Mariage de Mademoiſelle ... 159
Sur la Naiſſance de Monſeigneur le Duc d'Anjou. Madrigal. 163
Les deux Souris. Fable. 165
Sur un Chien aſſez laid. 171
Epitre de l'Auteur à ſes Livres. 173
L'Ours, & les Mouches à miel. Fable. 189
A M. de Cury. 191
Le Bouquet ſans Bouquet. A Iris. 195
Vers pour mettre en chant. 197
*Sur le Portrait de M. de B*** le Pere, peint par M. Rigaud, qui l'a donné à M. de B*** le Fils.* 198
Le Dragon & les deux Renards. Fable. 199
Renaud, ou *le Triomphe de la Gloire.* Cantate. 203
*A M^e. de B*** ſur ſa Convaleſcence.* 207
Cantatille, en forme d'Epithalame. 209
L'Hyver, ou *le Triomphe de Bacchus.* Cantatille. 211
*A M^e. P** le jour de ſa Fête.* 214
A M. de Blamont Surintendant de la Muſique du Roy. 217
A M. Ducheſne Chef du Gobelet du Roy, qui devoit donner à dîner à M. de Voltaire. 220
Réponſe de M. Ducheſne. la même.
Madrigal, ſur Mademoiſelle Petitpas. 221
Le Loup & le jeune Mouton. Fable. 222
*A M. & à M^e. de C** ſur leur Mariage.* 225
Le Loup, l'Agneau & le Renard. Fable. 230
A M. ſur la naiſſance de ſon Fils. 233
L'Etincelle. Fable. 235

Eglogue. 237
Le Retour des Dieux sur la Terre. Divertissement. 243
Le Rossignol, le Paon, & la Pie. Fable. 253
Les deux Renards. Fable. 255

POESIES CHRETIENNES.

Stances sur l'arrivée de la Reine. 259
Ode sur la Religion. 263
Le bonheur d'un vray Chrétien. Stances. 271
La Priere. Ode. 275
*Stances sur les Saints. A M^r. Ch**** 281
Lettre de M. l'Abbé Bignon sur la Piece suivante. 285
A l'Auteur d'une Epitre à Uranie. 287
Ode sur les pluyes survenuës en 1725. & sur les Prieres faites à sainte Geneviéve à cette occasion. 294

Fin de la Table.

POËSIES DIVERSES.

DIALOGUE ENTRE L'AUTEUR ET SA MUSE.

L'AUTEUR.

AU gré des beaux projets que vous aviez formez,
Muse, c'en est donc fait ; nous sommes imprimez :
Suivant l'ordre prescrit chaque feüille est rangée,
Et la derniere enfin vient d'être corrigée.
Nous touchons au moment fatal,

Où Collombat, pour nous rempli d'un zéle tendre,
Dans le Public va les répandre;
Et déja l'Afficheur bannal,
Du haut de ſon échelle en donne le ſignal.
Peu ſûre de la réüſſite,
Convenez à preſent que le cœur vous palpite.

LA MUSE.

Moy? point; je me tiens prête à tout évenement;
Une ame philoſophe agit-elle autrement?
Si le Public m'eſt favorable,
J'en rendray grace à mon deſtin:
Si je luy parois condamnable,
Je ſupporteray ſans chagrin,
L'Arreſt de ce Juge équitable.
Prétendre à ſon ſuffrage eſt toujours glorieux,
Luy ſeul eſt connoiſſeur, & luy ſeul a des yeux:
Il donne ſeul le ſecret de luy plaire;
S'il nous cenſure, il nous éclaire.

L'AUTEUR.

Ce phlegme eſt aſſez de ſaiſon;
Mais n'eſt-il point un peu gaſcon?

Car quelque soit votre courage,
Je doute, à vous parler icy confidemment,
Que l'on souffre patiemment,
La disgrace de son Ouvrage.

LA MUSE.

Quand on écrit pour s'amuser,
Et qu'on ne cherche qu'à s'instruire,
La Critique peut tout oser,
Et sert plus qu'elle ne peut nuire :
Je sens qu'elle agira sur moy,
Sans me causer beaucoup d'allarmes ;
Et je suis d'assez bonne foy,
Pour ceder, s'il le faut, & luy rendre les armes.
Mais un soupçon m'est suggeré.
Bien loin qu'icy tu me ressembles,
Quand tu parles de peur, n'est-ce point toy qui trembles ?

L'AUTEUR.

Je ne suis pas fort asseuré,
Si je dois m'exprimer sans feinte ;

Trop de motifs fondent ma crainte.
Oüy, le Public eſt un Juge éclairé :
Mais tout prêt à faire main baſſe,
Sur un Livre mal digeré :
S'il rend juſtice, il ne fait jamais grace,
Et ſa ſeverité m'effraye en ce moment ;
Car enfin perſonne n'ignore ;
Qu'on n'a pû parvenir encore,
A l'ennuyer impunément.

LA MUSE.

J'approuve aſſez ta défiance,
Et j'aime à voir le poëtique Orgueïl
Se démentir, & craindre quelqu'écueïl.
Le Public pourra bien exercer ta conſtance ;
Et ſouvent trop inſtruit d'un diſcours peu flateur,
Tu ſçauras par expérience,
Ce qu'il en coûte à devenir Auteur.

L'AUTEUR.

Pourquoy donc, Muſe téméraire,
M'avez-vous revêtu de ce beau caractére ?

LA MUSE.

Je n'ay pas crû le mal ſi grand que tu le fais.
Quelque crainte qui te retienne,
Je ne balance pas à tenter un ſuccès,
Qui peut tromper ton attente & la mienne.

L'AUTEUR.

Vous préſumez beaucoup.

LA MUSE.

Je veux t'encourager.
Au premier choc vas-tu te rendre ?
Quelle honte ! je veux t'apprendre
A courir à la Gloire au milieu du danger.

L'AUTEUR.

Vous êtes brave, à voir ; & certes votre audace
Vous fera paſſer en ce point,
Pour l'Amazone du Parnaſſe.
Votre intrepidité ne me raſſure point.
Collombat à vos vœux ouvre en vain la barriere ;
Je ne vois point la Palme au bout de la carriere.

LA MUSE.

Dans la timidité qui t'ôte tout eſpoir,
En bonne foy, que peux-tu voir ?
Mais de ce differend le Public va connoître,
Tu ne peux plus t'en diſpenſer ;
Et puiſque devant luy nous devons comparoître,
Crois-moy, laiſſons-le prononcer.

LA FRANCE.

ODE AU ROY.

En 1725.

NON, la vive ardeur qui m'anime,
Ne peut être une illusion.
Eclaire d'un rayon sublime,
Je vais chanter ma Nation.
FRANCE, rappelle en ma memoire
Ces traits brillans, qui de ta gloire
Ont étonné tout l'Univers.
Et Toy, l'Espoir de cet Empire,
Grand Roy, d'une fidéle Lyre,
Daigne écouter les sons divers.

QUELLE tyrannique Puiſſance
Tient le ſort du monde en ſes mains ?
Une éternelle obéïſſance
Le ſoumettra-t'elle aux Romains ?
Grand Dieu ! quoy ? toujours infidéle ;
Cette Nation verra-t'elle
Son orgueïl toujours encenſé ?
Injuſte, ſanguinaire, impie,
N'eſt-il pas temps que Rome expie,
Les crimes d'un culte incenſé ?

MAIS bien-tôt d'immortelles Haines ;
Contr'elle vont ſe ſignaler.
Tous les Peuples briſent leurs chaînes ;
Rome commence à chanceler.
Ville ingrate, Ville ſuperbe,
Déja tes murs cachez ſous l'herbe,
Sont le repaire des ſerpens,
Et les Nations triomphantes,
Ont plongé leurs armes ſanglantes,
Dans le ſein de tes habitans.

Que dis-je ! non, dans ſa colere
Le Ciel ne veut pas te juger,
Et te traitant plutôt en Pere,
S'appaiſe au lieu de ſe vanger.
Si par ſa Sageſſe profonde,
Tu perds, dans l'Empire du monde,
Un Regne vain & temporel,
Dieu renfermant dans ton enceinte,
Le Chef de la Nation ſainte,
Te rend un Empire immortel.

Mais tandis que de ta Puiſſance,
Cent Rois diſputent le débris,
Un Peuple fortuné s'avance,
Qui ſur eux remporte le prix.
Riante, vaſte, & temperée,
La plus floriſſante Contrée,
L'attend ſous un Ciel bienfaiſant.
Telle fut dans votre origine,
Mortels, la Demeure Divine,
Où fut placé l'homme innocent.

DE'JA sur les bords de la Meuse,
Je vois paroître les Germains.
Cette Nation belliqueuse,
Jamais n'obéït aux Romains.
Libre, genereuse, intrépide,
Dans la Gaule où le Ciel la guide,
Elle plante ses Etendarts,
Et sa Valeur que rien n'arrête,
Enleve à Rome la conquête,
Que fit le premier des Cesars.

HELAS! soüillé d'idolâtrie,
Ce Peuple, Tige des François,
Porte les Dieux de sa Patrie,
Où le conduisent ses Exploits.
Du haut de Ton Thrône adorable,
Seigneur, d'un regard favorable,
Tu peux luy défiller les yeux.
Qu'attends-Tu? son erreur T'irrite;
Mais sa Vertu te sollicite,
De le ravir à ses faux Dieux.

Tu l'écoutes. L'Onde ſacrée,
Que Remy répand ſur ſon Roy,
Fait décendre de l'Empirée,
La Grace qui donne la Foy.
Sur ce Peuple que dans le Temple,
Conduit un ſi puiſſant Exemple,
Se fait la même effuſion;
Et Ta preſence à ce ſpectacle,
Se ſignalant par un miracle,
Scele enfin leur vocation.

Le poiſon de l'Arianiſme,
Avoit infecté tous les cœurs.
Clovis d'un pur Chriſtianiſme,
Reçut la Doctrine & les Mœurs.
Depuis, à Tes Loix immortelles,
Grand Dieu, ſes Succeſſeurs fidéles,
N'ont point fléchi devant Baal.
Sous nos Rois armez de la Foudre,
L'Erreur qu'ils réduiſent en poudre,
Rentre dans le goufre infernal.

Où m'emporte un nouveau délire ?
Quels objets me frappent soudain ?
L'Olympe s'ouvre ; & je puis lire
Dans les oracles du Destin.
Terre, à ma voix faites silence.
Le Ciel qui veille sur la FRANCE,
Luy prodiguant tous ses trésors,
Egale son Peuple innombrable,
A la multitude du sable,
Que la Mer jette sur ses bords.

Que vois-je sur la Terre & l'Onde ?
Livrant de glorieux combats,
Déja jusqu'aux Poles du Monde,
Elle étend ses heureux Etats.
Le Nil, le Sarmate, le More,
Les climats voisins du Bosphore,
Subissent son joug & sa Loy.
Conduite ainsi par la Victoire,
Elle puise toute sa Gloire,
Dans la pureté de sa Foy.

Sous ſes Etendarts redoutables,
Le Fils du genereux Pepin,
Rangeant ſes Troupes indomptables,
Accomplit ſon noble deſtin.
Ainſi du Midy juſqu'à l'Ourſe,
Ce Heros fourniſſant ſa courſe,
Triomphe au milieu des hazards.
Rome comble ſon eſperance,
Et né ſur le Thrône de France,
Il meurt ſur celuy des Ceſars.

Pour immortaliſer le zéle,
D'un de ſes plus grands Défenſeurs,
La Foy, ſur ce Heros fidéle,
Voulut former ſes Succeſſeurs.
Les noms de Saint, de Grand, de Juſte,
De Pere du Peuple, d'Auguſte,
En ont conſacré les Vertus.
Superieurs aux Diadêmes,
Ils ne reçoivent que d'Eux-mêmes,
L'éclat dont ils ſont revêtus.

MAIS j'atteins au terme où j'aſpire :
Je vois le regne floriſſant,
Du Prince qui de cet Empire,
S'eſt vû Maître preſqu'en naiſſant.
Grand Roy ! le Deſtin de la France,
A voulu que dès Ton Enfance,
Ton Regne ait commencé ſon cours.
De Tes Ayeux ſuivant les traces,
C'eſt par Tes faveurs & Tes graces,
Que déja nous comptons Tes jours.

TEL fut ce Prince magnifique,
Qui Grand même juſqu'au trépas,
Avec ſa ſageſſe héroïque,
Te remit ſes vaſtes Etats.
Couronné dès ſon premier luſtre,
Il a ſçû par ſon Regne illuſtre,
Inſtruire la Poſterité.
On peut en Toy le reconnoître ;
A nos yeux Tu le fais renaître,
Par ta Juſtice, & ta Bonté.

LA PRÉVENTION.

EPITRE.

*A M. P***

DE ces monſtres divers, que d'un ſouffle ennemi,
Des goufres infernaux Lucifer a vomi,
Et qui par Légions, répandus ſur la terre,
Font à ſes habitans une éternelle guerre ;
P** en feroit-il, dont la ſéduction
Fit naître plus de maux que la Prévention !
La connois-tu ? mais non. Ta raiſon éclairée,
De ton cœur à jamais ſçut luy fermer l'entrée.

Fille de l'Ignorance & de l'Entêtement,
Elle naît dans l'erreur & dans l'aveuglement :
Elle eſt préſomptueuſe, indocile, indiſcrete,
Et de tous faux rapports ſa bouche eſt l'interprete.
L'apparence à ſes yeux vaut la réalité :
Son jugement eſt vain, leger, précipité :
Le Préjugé la ſert, l'Impoſture la guide :
De toutes nouveautez ſon eſprit eſt avide ;
Et dès qu'elle a ſur l'ame épandu ſon poiſon,
La plus épaiſſe nuit couvre notre raiſon.

Tel eſt ce monſtre affreux que flate le Caprice,
Qu'accompagne l'Orgueïl, & que ſuit l'Injuſtice ;
Et dont le ſeul inſtinct captivant les eſprits,
Regle chez les Mortels l'eſtime & le mépris.

Pour mieux nous aſſervir, par un charme invincible,
Elle entre dans nos cœurs ſans ſe rendre ſenſible :
Tel en eſt penetré, qui dans ſes jugemens,
Croit de la Verité ſuivre les mouvemens.
C'eſt par-là qu'un Sçavant erre dans ſon ſyſtême ;
Que la Vertu, le Vice eſt ſouvent un problême ;

Que

Que Thémis croyant voir la Chicane aux abois,
Dans ſes propres ſentiers s'égare quelquefois,
Et qu'un art impoſteur trompant ſa vigilance,
Aux dépens du bon droit fait pancher la balance.

C'eſt par là que l'on voit, nourri de fiction,
L'Hiſtorien fardé nous faire illuſion;
Forger à ſon Pays une origine antique,
La ſuppoſer divine, ou du moins héroïque,
Et faire éclore ainſi, par un tour captieux,
Le François des Troyens, & le Romain des Dieux.

Selon ſes préjugez [a] un Ecrivain s'exprime,
Fait d'un [b] Prince apoſtat un héros magnanime,
Et reſervant ſon fiel pour un regne Chrétien,
Le répand à grands flots ſur Valentinien.
Charles-Quint en ſecret protege l'heretique,
Et, ſelon Sandoral, eſt zelé Catholique.

[c] L'un, ennemy de Rome, & prompt à s'égarer,
Décrit un ſaint Concile, & le fait abhorrer.
[d] L'autre, ſuivant toujours ſon penchant à médire,
Veut tracer une hiſtoire, & fait une ſatyre.

a *Amian Marcellin.* b *Julien l'Apoſtat.* c *Frapaolo.* d *Michel le Vaſſor.*

Sans la Prévention, que seroit à nos yeux,
De tant d'objets divers le faste spécieux ?
Que paroîtroient la Cour, & toutes ses Idoles,
Objet de notre culte, & de cent vœux frivoles?
Que deviendroient, P**, ces rangs, ces dignitez,
Ces titres, ces honneurs, toujours trop achetez,
Si dans notre esprit sombre une lumiere pure,
De tous ces faux brillans dissipoit l'imposture?
Hé! que penseroit-on de ces fiers Conquerans,
Heros par préjugez, mais en effet tyrans,
Monstres qu'en son courroux le Ciel avoit fait naître,
Et que l'Humanité n'osoit pas reconnoître ?
Alexandre & Cesar, jugez par la Raison,
Dégradez du rang d'hôme, en perdroient jusqu'au nom.
Que deviendroient, dis-moy, ces fantômes de gloire,
Que le Peuple consacre au Temple de Memoire,
Cette ardeur des combats qui, moissonnant nos jours,
Les ravit, lors qu'à peine ils commencent leurs cours?
Que deviendroient enfin ces usages, ces modes,
Inutiles toujours & souvent incommodes,
Ces disputes d'école & ces systêmes vains,
Que l'Ignorance impie a soufflez aux humains?

La ſource des erreurs tariroit dans le monde,
Si la Prévention ne la rendoit feconde.
Un Peuple fait d'un autre un bizarre tableau,
Et c'eſt Elle d'abord qui conduit le Pinceau;
Contraire à nos voiſins, pour nous trop favorable,
Rendit-elle jamais un arreſt équitable!
Le zéle du Pays, ſouvent mal entendu,
Refuſe à l'Etranger ce qui luy ſeroit dû.
Tout eſt vertu chez l'un; chez l'autre tout eſt vice:
Tel eſt du monde entier la commune injuſtice.
Cela ſoit dit; paſſons, & voyons de plus près,
De la Prévention les dangereux progrès.
Cet homme, né modeſte, entre, baiſſe la vûë,
S'inſtruit, ſe produit peu, parle avec retenuë;
Son front laiſſe entrevoir quelque timidité.
C'eſt circonſpection. Non; c'eſt ſtupidité.
Cet autre turbulent s'annonce avec audace,
Proméne ſes regards, s'aſſied, change de place:
De la Cour, de la Ville il ſçait les bruits divers:
Parle encor ſi l'on veut & de proſe & de vers:
C'eſt aſſez; certain air voile ſon ridicule,
Sur ſes rares talents chacun le congratule.

Et dans ce Cercle ainſi, tous deux changeans d'état,
Le fat eſt honnête homme, & l'honnête hõme eſt fat.
Encor ſi cet affront que ſouffre le Merite,
Ne tombant que ſur luy n'avoit point d'autre ſuite,
Il ſe riroit du coup qui l'auroit abatu.
Le ſage trouve en ſoy le prix de ſa vertu.
Mais des faux jugemens la dangereuſe empreinte,
Porte à notre fortune une ſenſible atteinte.
Ce que de nous ſouvent on debite au hazard,
A notre deſtinée a la plus grande part.
Du caprice d'autruy dépend la Renommée,
Et ſur l'opinion notre étoile eſt formée.
C'eſt ainſi qu'on reçoit contre toute équité,
Ou le bien ou le mal qu'on n'a pas merité.
Dans ce monde pervers, crois-moy, quoyque tu faſſes,
Ta meilleure action aura toujours deux faces.
Oüy, tu verras toujours, trop prompt à la juger,
Par le mauvais côté quelqu'un l'enviſager;
Et ce qu'il en dira, par vertu ſympatique,
Devenir auſſi-tôt la créance publique.
Car on trouve par tout de ces gens nebuleux,
Et qui ſous des dehors ſombres & ſcrupuleux,

Habiles à cacher leur malice feconde,
Se ſont acquis le droit de juger tout le monde;
Ils ſont les circonſpects, & paroiſſent ſouffrir,
Quand on veut ſur quelqu'un les forcer de s'ouvrir.
Que dis-je ? Quelquefois leur ſilence importune :
Vous les interrogez quatre fois plutôt qu'une;
Mais s'ils parlent, d'abord on leur ajoûte foy,
Leur avis eſt inique, & leur avis fait loy.
Ce ſont gens, en un mot, dont la langue hypocrite,
Attache en le touchant une roüille au merite;
Qui jamais, dans autruy, ne ſuppoſent le bien,
Qui raiſonnent de tout, & qui n'approuvent rien.
Vous qui du Cabinet quittant la ſolitude,
Expoſez au grand jour les fruits de votre étude,
En proye au jugement d'un orgueïlleux Mydas,
De la Prévention que ne ſouffrez-vous pas ?
Que de gens parmy nous jugent ſur un *oüy dire*,
Et, pour tout examen, conſultent la ſatyre !
Un Livre vient de naître, on dit qu'il n'eſt pas bon;
Je le croirois aſſez; mais l'avez-vous lû ? Non.
Clitandre chez Coignard, hier en vit le titre.
Cleon, je crois, a lû la Préface & l'Epitre.
Fort bien, c'eſt être inſtruit; & ſur un tel détail
Vous frondez à bon droit l'Auteur & ſon travail.

Oſeray-je le dire ? Un fameux ſatyrique
A quelquefois trop loin étendu ſa critique.
L'appas d'un mot plaiſant l'entraînant malgré luy,
Semble un peu l'aveugler ſur les talents d'autruy ;
Car, quoyque l'on en penſe, un nom propre à la rime,
D'un Auteur, fort ſouvent, avoit fait tout le crime.
Deſpreaux, toutefois, n'a jamais prétendu,
P***, qu'à la rigueur il dût être entendu,
Ny qu'enfin, ſur la foy de ſa vive hyperbole,
Il fallut renvoyer tant d'Auteurs à l'école :
Il ſçavoit eſtimer quelqu'un de leurs Ecrits,
Il le ſçavoit ; & nous, nous les avons proſcrits.
La raiſon ? C'eſt que prompts à nous laiſſer ſurprendre,
Nous jugeons volontiers un Auteur ſans l'entendre,
Que la ſatyre plaît, & qu'un trait médiſant,
Pour l'homme né malin, eſt un mets ſéduiſant.
Chapelain (laiſſons-là, ſi l'on veut, la Pucelle)
A, pour le grand Armand, fait une Ode immortelle ;
Mais les cauſtiques traits lancez ſur ſon Auteur,
Ont d'un ſi bel Ouvrage écarté le Lecteur.
Sur cent autres Ecrits le Cenſeur fit main baſſe,
Qui devant luy, peut-être, auroient dû trouver grace,
Et là Prévention a groſſi leurs défauts ;
Mais ce ne ſont pas-là ſes plus funeſtes maux.

Certes, il faut la voir ardente à nous ſéduire,
De plein vol ſur notre ame exercer ſon empire,
Et préſider ainſi, contre la bonne foy,
Au jugement trompeur que chacun fait de ſoy.
Alors il n'eſt chardon qui ne devienne roſe,
Ny vice qu'en vertu l'on ne métamorphoſe.
Ce jeune libertin dans ſes folles ardeurs,
Croit qu'il eſt du bon air d'être ſans foy, ſans mœurs,
De traiter les Demons de fable puerile,
Et de laiſſer au Peuple écouter l'Evangile.
D'autre part ce bigot qui dans ſon zele amer,
Jugeant tous les humains les condamne à l'Enfer,
En attendant qu'un jour le Ciel le glorifie,
Se ſourit à luy-même, & ſe beatifie.
Vous regardez Eliſe, & ne concevez pas
Comment Alcipe en elle a trouvé des appas;
Quel amour, ou plutôt quel Demon l'enſorcelle,
Voyez-la par ſes yeux, vous la trouverez belle.
Ce Courtiſan ſervile & d'affronts abreuvé,
Ne ſe connut jamais qu'un courage élevé:
On le voit ſous les noms de zéle ou de ſageſſe,
A ſes propres regards maſquer mainte baſſeſſe.
Contre mille dégouts ſon eſpoir le ſoutient,
Il ſçait que tôt ou tard le merite parvient.

Si de quelqu'Harpagon vous joüez l'avarice,
En ſage économie il traveſtit ſon vice,
Se rit des vains brocards que vous lancez ſur luy,
Et perſiſte à garder ſes tréſors pour autruy.

Ce Pere a deux enfans: l'un reſſemble à Terſite,
L'autre paroît formé par les mains du Merite.
Vous croyez, ſi le pere incline pour l'un d'eux,
Que celuy-cy, ſans doute, eſt l'objet de ſes vœux.
Point du tout: le magot a toute ſa tendreſſe,
C'eſt ſon fils bien-aimé, l'eſpoir de ſa vieilleſſe;
Et l'autre que jamais il n'a pû ſupporter,
Au gré d'un Teſtament ſe voit desheriter.

Il n'eſt point, dites-vous, de rempart ny de digue
Qui puiſſe, dans ſon cours, arrêter ce prodigue.
Du bien d'autruy, du ſien, s'il eſt diſſipateur,
Que luy reprochez-vous? c'eſt nobleſſe de cœur.

Un Poëte.... tout beau, Muſe, je vous arrête.
Sur ce chef, croyez-moy, ne faiſons point d'enquête.
L'affaire eſt délicate, & de peur d'incident,
Tranchons court, & gardons un ſilence prudent.

LA GRANDEUR DE DIEU DANS SES OUVRAGES.

ODE.

GRAND Dieu ! de ma raiſon altiere,
Où tend le vol audacieux ?
Quels ſôt ces globes, qui des Cieux
Parcourent l'immenſe carriere ?
Effrayans par leur nombre & leur vaſte grandeur,
Ils répandent par tout une vive ſplendeur,
D'un cours immuable & rapide :
Dans ſon cercle preſcrit chaque corps ſe maintient ;
Mais dans cet eſpace fluide,
Contre leur propre poids quelle main les ſoutient ?

UNE feconde ardeur imprime
Sa vertu dans tout l'Univers.
Entre tous ces globes divers,
Vient regner un Aſtre ſublime.
Source vive de feux, par luy-même il nous luit;
Arbitre des ſaiſons, du jour & de la nuit,
Son cours ſeul en fait le partage.
Fatal par ſes rayons aux regards curieux,
Il ſemble retracer l'image
Du Dieu dont la ſplendeur ſe refuſe à nos yeux.

CET Aſtre fuit. Les triſtes ombres
Déja s'épandent en tous lieux;
Mais l'Olympe, orné d'autres feux,
Ote à la nuit ſes voiles ſombres.
Au celeſte lambris tous ces feux ranimez,
D'une main liberale y ſont par tout ſemez.
Tel eſt l'émail de nos prairies.
Et tandis que des Cieux le Soleil eſt abſent,
Ces clartez douces & chéries,
Décorent du Seigneur le Thrône ébloüiſſant.

Mais, ô précieux avantage
De leur noble & brillant employ !
Qui suis-je, Seigneur ? & pourquoy
S'abaissent-ils à mon usage ?
D'un ordre invariable ils marquent les climats,
Le regne des zéphirs, l'empire des frimats ;
Du Voyageur ils sont les guides :
Apportant à leur cours un esprit attentif,
Sur le dos des plaines liquides,
Le nocher hazardeux fait voler son esquif.

Ou fuïr ? Sur quel objet terrible
Viens-je de jetter mes regards ?
La Mer s'éleve en boulevarts,
Avec un siflement horrible.
Notre effort à son cours ne peut rien opposer :
Quel obstacle imprévû vient pourtant de briser
Sa vague fiere & bondissante ?
Cet élement reçoit un invisible frein ;
Sa fureur est obéissante,
Et ses flots écumeux sont rentrez dans son sein.

Jouissez du fruit de mes veilles,
O vous, mortels, qui m'écoutez.
Du Globe que vous habitez,
J'oseray chanter les merveilles.
Dans son vaste contour, que de fleuves errans!
Quel spectacle! Leurs eaux s'enflent de ces torrens
Formez des Pleyades fangeuses,
Ou que l'on voit tomber avec étonnement,
De ces montagnes orageuses,
Dont le front sourcilleux touche le firmament.

Cependant la Terre feconde
Et soumise aux loix des saisons,
Enfante ses riches moissons
Qui font l'allegresse du monde.
Icy, de clairs ruisseaux, là, d'épaisses forêts,
Plus loin, de blonds épics flotant sur les guerets,
Dorent la surface des plaines,
Et de l'astre enflâmé temperant les chaleurs,
Les zéphirs aux molles halénes,
Font, dans les champs voisins, éclore mille fleurs.

La Nature active & puiſſante,
Prodigue par tout ſes bienfaits.
Mortels, à vos ardens ſouhaits,
Une autre moiſſon ſe préſente.
Sur ces rians côteaux favoriſez des Cieux,
Meurit & ſe colore un fruit délicieux,
Des ſaiſons derniere richeſſe :
Au ſecourable feu de ſa douce liqueur,
La frêle & debile Vieilleſſe,
De ſes ans écoulez recouvre la vigueur.

Sur la Terre un Etre domine,
Image de ſon Createur,
Par un privilége flateur,
Luy ſeul connoît ſon origine.
L'Ordre & la Symetrie ont deſſiné ſon Corps,
L'Activité, la Force agitent ſes reſſorts :
Tout enchante dans ſa ſtructure :
D'Organes ſurveillans les uſages divers,
Dévoilent pour luy la Nature,
Et cet Etre eſt luy-même un ſecond Univers.

DIEU qui par ſa toute-puiſſance,
De ſimple argile le forma,
D'un ſouffle divin anima
Cet objet de ſa complaiſance.
Homme ! que de ſecrets Dieu va te découvrir !
A ton entendement luy-même il vient s'offrir,
Sa bonté pour toy le décele :
Elevant ton eſpoir au celeſte ſéjour,
Il veut qu'à ſes ordres fidéle
Tu puiſſes en l'aimant prétendre à ſon amour.

TOUT ce qu'en ſa noble ſtructure,
L'Univers preſente à nos yeux,
L'Ocean, la Terre & les Cieux,
Montrent l'Auteur de la nature :
Ouvrages de ſes mains ils doivent à ſes Loix,
De leurs êtres divers l'arrangement, le choix,
La varieté, l'excellence :
Dieu, de ſes ennemis ſera toujours vainqueur :
Tout dépoſe pour ſa Puiſſance,
Et les yeux de l'Impie ont démenti ſon cœur.

EPITRE
SUR LA NAISSANCE
DE MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN.

*A M*** Receveur General des Finances.*

JOYE & transports ! nous avons un Dauphin.
Le Ciel a fait ce present à la Terre.
C'est par ces mots bruyans cõme un tõnerre,
Qu'un quart avant quatre heures du matin,
Quiconque étoit dans les bras de Morphée,
En fut ravi par un subit réveil,
Si que chacun, par faute de sommeil,
Eut tout le jour la face débiffée.
Mais sans songer un moment au repos,
Au bruit flateur d'un si charmant propos,
Tout sort du lit. On vole à tire d'aile
Vers le Palais d'où nous vient la nouvelle ;

*

Et là, ſe voit ce qu'on vit à Paphos
Lorſque nâquit le fils de Cytherée.
Le blond Phebus ſortant de ſon berceau,
Pour commencer ſa carriere dorée,
Parut à tous moins brillant & moins beau.
Le Louvre étoit une voûte étherée,
Par tout luiſoit un jour pur & vermeil,
Une heure avant le lever du Soleil.
Amy, peut-être aurez-vous peine à croire
Tout ce qu'icy vous tracent mes crayons?
Pas ne vous dis, pour farder mon hiſtoire,
Que l'Enfant ſeul lança tous ces rayons:
Pour éclairer ainſi notre hémiſphere,
Là, ſe trouvoient & le Pere & la Mere:
Or tous ces Dieux, ſi je m'y connois bien,
Brillent autant qu'Apollon Delphien.
La Nuit adonc, voyant ſans Crépuſcule
Naître le jour, contre toute raiſon,
Eut beau cent fois regarder ſa Pendule,
Il luy fallut deſerter l'horiſon.
Tout eſt prodige en pareille avanture;
Mais, vous dit-on des faits plus inoüis,

Attendez

Attendez tout de telle géniture,
Attendez tout des deſtins de LOUIS.
Le Ciel nous rit, & ſa faveur aiſée
Répand ſur nous ſa fertile roſée.
La Paix d'abord, preſent de bon aloy,
Regne en Europe & dans le cœur du Roy
Naît un Dauphin dans ce vaſte Domaine.
Suit l'abondance au teint frais & nourri,
Spectacle doux pour DESFORTS & FLEURY.
De blonds épics ont ſurchargé la plaine,
L'Automne arrive avec ſa grappe pleine.
Que de bûveurs ! quelle felicité !
Les jeux, les ris, les danſes & les fêtes,
Vont, dans ces lieux, regner en liberté;
LOUIS le veut : cependant ſa bonté
Gagne les cœurs, pacifiques conquêtes,
Dignes des Dieux & dignes de LOUIS.
Adonc, amy, tous nos ſens réjoüis,
Font des plaiſirs recolte differente,
On eſt à même, &, ſe ſuccedant tous,
L'un n'eſt paſſé, que l'autre ſe préſente.
Fleuves de vin ſerpentent parmy nous,

Et valent bien, soit dit sans consequence,
L'eau d'Hypocrêne, ou ces ruisseaux de lait
Qu'on vit, jadis, couler en abondance.
Certes, icy, vivons plus à souhait,
Qu'on ne fit onc au regne de Saturne,
Bon homme au fond, mais un peu taciturne.
Or revenons. Je vous ay dit d'abord
Comment la Nuit, murmurant sur sa nuë,
Se vit contrainte à revirer de bord:
Elle partit, & n'est point revenuë;
Du moins au temps que de son crêpe obscur,
De tout l'Olympe elle voile l'azur,
Le Ciel paroît plus lumineux encore,
Qu'on ne le voit à la naissante aurore.
Vulcain alors est le vray Dieu du Jour.
Petards tonnans, ou volantes fusées,
A l'avanture ou droites ou croisées,
De l'hémisphere enflamment le pourtour:
Mais j'oubliois qu'on en tire à la Ville,
Déja cent Chars s'y rendent à la file:
Amy, j'y cours, & pense sur ma foy
Qu'étant icy, vous feriez comme moy.

LA METEMPSICOSE.

FABLE.

QUi du monde connoît la Carte,
Sçait qu'il abonde en preſtiges divers.
De la droite raiſon plus ou moins on s'écarte,
Et les humains ont chacun leur travers.
Il eſt ſur-tout certaine engeance
Qui défigure l'homme, & qui pullule en France;
Que l'on fuit dans tous les climats,
Et que ces Vers ne corrigeront pas.

Un vieux Singe étant mort, ſon Ombre calotine
Sollicita l'Epoux de Proſerpine,
Pour revoir la clarté du jour.
Le Roy du tenebreux ſéjour
Luy voulant ôter ſa ſoupleſſe,
Sa malice ſur-tout, & ſa vivacité,
Du corps d'un Aſne alloit la faire hôteſſe,
Ainſi l'avoit-il arrêté.

Mais l'ombre, après quelques gambades,
Et deux ou trois Pantalonnades,
Dont le bon Pluton rit bien fort,
Obtient du Dieu de se choisir un sort,
Et luy demande avec instance
La faveur de passer au corps d'un Perroquet.
Ce sera, dit-elle, mon fait;
Car je pourray du moins dans cette résidence,
Conserver avec l'homme un peu de ressemblance.
On sçait qu'étant Singe autrefois,
J'imitois son air & son geste;
Et joüant icy de mon reste,
Je le copieray de la voix.
L'ame du Singe à peine anime un verd plumage,
Qu'une Vieille l'achete, & le met dans la cage.
Bavard, comme elle, il charmoit son ennuy,
Aux passans il chantoit leur game,
Causoit le long du jour avec la bonne femme,
Qui ne parloit plus sensément que luy.
Le sire en fit aisément la conquête:
A son nouveau talent d'étourdir le quartier,
Il joint, je ne sçay quoy, de son premier métier:

En Arlequin il remuoit la tête,
Faiſoit craquer ſon bec, formoit differens ſons,
Il agitoit ſa queuë en cent & cent façons,
Et joüoit les Marionnettes.
La Vieille mettant ſes lunettes,
Ne ſe laſſoit de l'admirer,
Triſte d'être un peu ſourde, & ſouvent d'ignorer
Ce qu'avoit dit ſon Perroquet fertile.
Au demeurant, ſuivant ſon ſtile,
Le drôle aimoit à ſyroter,
La vieille auſſi. L'âge de radoter
Eſt aſſez la ſaiſon de boire.
L'une tînt bon : l'autre s'en trouva mal.
Notre emplumé, pour n'être aſſez frugal,
Se vit encor contraint de paſſer l'onde noire.
Il reparut devant Pluton,
Qui le privant de la parole,
Vouloit le renvoyer dans le corps d'une ſole.
Perrot craignant ſur tout de devenir Poiſſon,
Eut recours à ſon Protocole,
Vous fit nouvelle cabriole,
Joüa ſa farce, & plut. On ſçait que quelquefois,

Peu de choſe amuſe les Rois.
Selon ſon goût enfin le Dieu le fit renaître,
Et de l'homme luy donna l'être ;
Mais n'oſant pas en faire un mortel vertueux,
Un ſage, il le deſtine au corps d'un petit Maître,
D'un broüillon, d'un préſomptueux,
Portant la tête au vent, de ſoy-même idolâtre,
Importun, fanfaron, d'ennuyeux entretien,
Parlant beaucoup, ne diſant rien,
Vray perſonnage de théâtre,
Et d'ordinaire auſſi perſonnage de Cour.
Mercure en cet état le rencontrant un jour,
Je t'ay vû n'aguére au Tenare,
S'écria-t-il ; tu n'eſt qu'un compoſé bizare,
Et du Singe, & du Perroquet:
Grace à ton geſte, ainſi qu'à ton caquet,
Ton ridicule ſe conſomme.
D'un ſemblable mêlange on ne fait qu'un ſot homme,
Et nul n'eſt pris à cet appas.
Ainſi le Dieu traita la choſe.
O ! combien de gens icy-bas
Me feroient croire à la Metempſicoſe.

L'AMBITION.

L'AMBITION.

ALLEGORIE.

DAns ces jours fortunez de l'Enfance du monde,
Age, qui des vrais biens fut la source féconde,
Les humains affranchis de la cupidité,
Vivoient soumis aux loix de la Simplicité.
Nul interêt encor dans leur ame épurée,
De leur sainte union ne bornoit la durée.
Alors un Arpenteur, sa perche dans la main,
N'alloit point à chacun assigner son terrain.
La Terre, des Mortels le commun heritage,
A leurs sobres desirs se livroit sans partage,
Et d'un même limon tous les humains pétris,
D'un aliment égal étoient encor nourris.

La Médiocrité banniſſoit la Licence,
Avec elle regnoit la modeſte Innocence.
Lucifer en frémit, & ſon ordre fatal
Raſſemble près de luy le Senat infernal.
Il accourt au Palais du ténébreux Empire.
Sur un thrône de fer le Monarque ſoupire.
On voit à ſes côtez le Dépit, la Fureur,
La Mort, le Deſeſpoir, la Haine, la Terreur.
Et lorſque des Demons les Miniſtres antiques,
Ont pris place, ſuivant leurs rangs hierarchiques,
Leur Prince conſterné leur adreſſe ces mots.

Du Royaume des Morts, redoutables ſuppots,
Vous qui voyez icy, mes feux prêts à s'éteindre,
A regner ſur vous ſeuls faut-il donc me reſtraindre?
Comment tous les Mortels dévolus aux Enfers,
Ont-ils pû toutefois ſe ſouſtraire à mes fers?
Parlez: la Mort ſur eux n'a-t-elle plus d'empire?
Perd-elle enfin ſes droits ſur tout ce qui reſpire?
Ou, ſi le monde encore eſt en butte à ſes traits,
Jaloux de mon pouvoir, quels ennemis ſecrets,
Sanctifiant le cours de l'humaine carriere,
Entre l'Enfer & l'homme ont mis une barriere?

Il dit : De ſa douleur qui s'accroiſſoit toujours,
L'Ambition s'empreſſe à terminer le cours.
Ta puiſſance dans peu doit être raffermie,
Dit-elle, je connois ta funeſte ennemie.
La Médiocrité (ſon nom trouble mes ſens)
Dans ton Domaine obſcur cauſe ſes maux naiſſans.
Elle a ſçû des Mortels aſſervir le génie,
L'Innocence complice, arme ſa tyrannie ;
Mais pour leur arracher cet Empire des mains,
Je ne veux que m'offrir aux regards des humains ;
Tú me verras bien-tôt, enfantant tous les crimes,
T'immoler chaque jour de nouvelles victimes.
Ces mots, de Lucifer appaiſent le courroux.
Oüy, ma fille, dit-il, vange toy, vange nous.
Des humains revoltez, cours réprimer l'audace,
Qu'à ton brillant aſpect chacun ſuive ta trace,
Soumets une rivale ; & ſur-tout ſouviens-toy,
Que mon ſceptre & l'Enfer ſont commis à ta foy.
Du Stix juſques aux lieux où nous prenons naiſſance,
Déja l'Ambition franchit l'eſpace immenſe.
De ſes complots affreux les Miniſtres divers,
Avec elle en ce jour ſortirent des Enfers.

La Discorde, l'Envie au teint pâle & livide,
L'Orgueïl, la Trahison, & l'Interêt avide.
Leur Maîtresse paroît dans un char radieux.
L'audace est sur son front, la fierté dans ses yeux,
Ils semblent annoncer ses volontez suprêmes.
Elle tient en ses mains, Sceptres & Diadêmes.
L'or enrichit par tout ses somptueux habits;
L'émeraude s'y mêle à l'éclat des rubis,
Et, dans cet appareil qui fonde son empire,
Elle tient ce discours au Peuple qu'elle attire.

Mortels, que faites-vous? quels honteux préjugez
A vivre sans desirs vous ont donc engagez?
Ce chef-d'œuvre des Cieux, ce Roy de la nature,
L'homme doit-il vieillir dans une vie obscure?
Ne fûtes-vous créez Maîtres des animaux,
Que pour les imiter & vivre leurs égaux?
Ouvrez enfin les yeux; c'est trop vous méconnoître,
Pour un plus beau destin ces lieux vous ont vû naître:
Faites pour en joüir des efforts généreux:
L'homme, sans passions, ne sçauroit être heureux,
Et toutefois, helas! dans vos ames craintives,
La Médiocrité tient les vôtres captives,

Vous dérobe aux honneurs, aux rangs, aux dignitez,
Dont, pour vous distinguer, le Ciel vous a dotez.
Assez, & trop long-temps, elle a sçû vous séduire,
Au tribut des saisons cessez de vous réduire.
La terre produit bien quelques fruits au dehors,
Mais elle a dans son sein, de plus rares trésors :
Si de les enlever, vous avez le courage,
Tous les biens, avec eux, seront votre apanage.
Elle dit ; & soudain sa bouche dans les cœurs
Soufle, avec son esprit, le poison des grandeurs.
Fuyez, Vertu, Candeur, Sagesse, Temperance,
Plaisirs constans & purs, enfans de l'Innocence,
Fuyez. Du monde entier, maîtresse desormais,
La fiere Ambition vous exile à jamais :
Les humains, sur ses pas, vont au sein de la Terre,
Ravir, avec ardeur, les trésors qu'elle enserre ;
Ce métal dangereux, dont la fécondité
Fit entre les Mortels naître la Pauvreté,
Et qui de notre culte, Idole favorite,
S'arrogea le sçavoir, l'honneur & le merite.
D'abord à l'homme avide, il donna des liens,
Et Tyran de la Terre, en sequestra les biens ;

Puis, de tout l'Univers changeant l'économie,
On n'eut plus qu'à ſon gré les beſoins de la vie.
Il fallut acheter maiſons & vêtemens,
Chacun, au poids de l'or, paya les alimens,
Et des ſeuls animaux l'eſpece toujours ſage,
Eut des riches moiſſons le franc & libre uſage.

Le fer qui fut donné pour former des ſillons,
Hériſſe dans les champs de nombreux bataillons.
L'Ambition triomphe, & contemple en ſa rage,
Des Mortels diviſez le meurtre & le carnage.
Les premiers aſſervis, veulent à l'Univers,
Ainſi que leurs Tyrans communiquer leurs fers;
Tout s'arme, &, dâs ce trouble, on diroit que la guerre
De tous ſes habitans va dépeupler la terre.

Toutefois les Vainqueurs ſuſpendent leurs Exploits.
On bâtit des Citez. On établit des Loix,
La Raiſon, ou plutôt la Force les fait ſuivre.
Mais que ſert qu'icy-bas l'ordre ſemble revivre?
Si de l'Ambition les attraits ſéducteurs,
Plus fortement encore enchantent tous les cœurs?

Les Loix de la nature, helas! preſqu'effacées,
Par Licurgue & Solon ne ſont point remplacées,

Et toujours le torrent de la cupidité,
Rompt la digue, & franchit l'humaine autorité.
C'en eſt fait; de ſon cœur l'homme a ſondé le vuide,
Plus il a de tréſors, plus il en eſt avide;
Tel, dans l'ardente ſoif dont il eſt devoré,
L'hydropique en bûvant n'eſt que plus alteré.
Il faut que la Fortune aveugle en ſes largeſſes,
Au gré des paſſions répande ſes richeſſes.
Loin d'icy la Vertu, ſi ſes principes vains,
Des Mortels deſormais traverſent les deſſeins:
Son maſque leur ſuffit: une fille infernale
S'en ſaiſit à propos, & devient ſa rivale.
Tantôt ſes yeux au Ciel ſemblent être fixez,
Et tantôt ſur la terre elle les tient baiſſez.
Dans ſon humilité c'eſt l'Orgueïl qu'elle invoque,
Et l'Auſterité peint ſon viſage équivoque.
Sous ce déguiſement elle voile à nos yeux,
De ſon avide cœur les complots factieux,
C'eſt de l'Ambition la compagne fidelle,
Sa Sœur la Politique auſſi perfide qu'elle,
Suit le même ſentier & marche ſur ſes pas:
Elle a pris dans ſon lot le deſtin des Etats,

Et ſçait l'art de changer dans ſes ſombres maximes,
Les crimes en vertus, & les vertus en crimes.
Cependant les Mortels d'un vol audacieux,
S'élevent aux honneurs qui brillent à leurs yeux.
La Brigue dérobant ſa marche clandeſtine,
Du Merite illuſtré médite la ruine,
Le ſupplante, & déja remplit de ſes vaſſaux,
Les Camps & les Autels, la Cour, les Tribunaux.
L'Ignorance ſaiſit cette faveur ſubite,
Dans l'eſprit des humains le Vice s'accrédite.
Les Talens mépriſez s'éxilent de ces lieux,
La Vertu qui les ſuit retourne dans les Cieux,
Et pour unique frein, laiſſe à l'homme parjure,
Des remords inquiets l'implacable murmure.
Sacré flambeau d'Hymen qui de deux chaſtes cœurs
Eterniſois jadis les fidéles ardeurs,
Et qui ne t'allumant que par la ſympatie,
Ne craignois point de voir ta chaleur amortie,
Tu ne joüiras plus d'un ſort ſi précieux;
L'Hymen froid & glacé ne reſſent plus tes feux,
Sans l'aveu de ſon frere, il ſuffit pour ſa fête,
Que d'une riche dot il faſſe la conquéte,

Et du concert des cœurs il paroît peu jaloux ;
Souvent sans s'être vûs s'uniſſent deux Epoux.
Les parens ſont d'accord ; faut-il d'autre ſuffrage ?
L'Amour ſera, s'il peut, le fruit du mariage.

Fille de la Candeur, digne preſent des Dieux,
Sainte & pure Amitié qu'ont chery nos ayeux,
Icy-bas deſormais tu n'auras plus d'aſyle,
Non, le cœur des humains n'eſt plus ton domicile :
La Trahiſon, l'Envie, & le Déguiſement,
Ont banni de ces lieux ton commerce charmant,
Et par l'Ambition l'ame toujours guidée,
En conſervant ton nom a perdu ton idée.
On ne vit que pour ſoy. Des interêts divers
Jettent nos liaiſons en d'étranges revers,
Et dès que la Fortune a formé quelqu'orage,
La Conſtance s'éclipſe, & le cœur fait naufrage.

Quelle horrible Eumenide a nourri dans ſon ſein,
Ce Monſtre qui paroît ſous un aſpect humain ?
La ſoif du bien d'autruy jour & nuit le dévore,
Le Hazard eſt le Dieu qu'il craint & qu'il implore,
Et lorſqu'auprès de luy ſes vœux ſont impuiſſans,
La ſubtile * Laverne a part à ſon encens :

* *Déeſſe des Larrons.*

Sa contenance eſt ſombre & ſon regard farouche,
Le Blaſphême odieux diſtile de ſa bouche :
Des cartes & des dez combinez par le Sort,
Il attend un arreſt ou de vie ou de mort ;
Et dans le trouble affreux où ſon eſprit s'égare,
Il ſouffre des tourmens inconnus au Tenare.
Fatale Ambition, tels ſont les maux divers,
Que ta funeſte main ſema dans l'Univers :
Tu parois, & d'abord l'amy ceſſe de l'être ;
Le fils trahit ſon pere, & l'eſclave ſon maître.
Ton uſurpation n'a plus rien de ſacré.
Le Cloître n'eſt pas même un aſyle aſſuré.
Où ne s'étend donc pas ton audace infernale ?
Les Autels ſont briguez, & Themis eſt venale.
Ne crois pas toutefois par tes pompeux diſcours,
Alterer un moment le repos de mes jours.
Les Muſes m'ont appris à braver ta puiſſance :
A leur fertile Ecole inſtruit dès mon enfance,
J'ay puiſé des tréſors dont l'heureuſe moiſſon,
De plus ſolides biens enrichit ma raiſon.
Fuis donc : à ton aſpect ma bile ſe rallume,
Et de tes attentats j'ay trop ſoüillé ma plume.

EPITRE

*A M. de B*** Receveur General des Finances, en 1726.*

DONC par étude & vive intelligence,
Trop bien ſçavez en épineux employ,
Devancer âge & longue expérience,
Si que chacun en y rêvant en ſoy,
S'étonne, & dit : Cettui Preux en finance,
Novice n'eſt ; & m'eſt avis, je croy,
Qu'où l'on finit, c'eſt par-là qu'il commence.
Bien eſt-il vray, qu'éclairant ſon deſtin,
Un Frere expert luy fraya le chemin,
Luy preſcrivit ſa regle favorite,
De s'élever ſur l'aîle du Merite,
Et que dès l'âge aux innocens ébats,
Par luy, vertu dans ſon cœur fut empreinte ;
Mais tout ainſi que d'aller à Corinthe,
N'eſt libre à tous, de marcher ſur ſes pas.

Tels ſont ſur vous (& ce n'eſt pas merveille)
Les doux propos qui frappent mon oreille.
* Miniſtre enfin, dont vous ſuivez les Loix,
Au cry public veut bien méler ſa voix,
Phebus auſſi : non qu'en cette matiere,
Il ſoit grand Clerc, & Juge competent.
De ducats onc, ce Dieu ne fit litiere,
Point ne connoît Etats, acquit patent ;
Sur l'eſprit ſeul il étend ſon empire,
Et ſe ſouvient que du vôtre, Beau Sire,
Il a pris ſoin dès vos plus jeunes ans,
D'où luy ſont chers vos ſuccès éclatans :
Son eſpoir eſt (votre goût l'en aſſure)
Qu'à vos emplois dérobant des momens,
Commercerez avec ſes Rudimens,
Dont mieux que nous, connoiſſez la facture.
Puiſſay-je un jour, aidé du Dieu des Vers,
Trouver ma place en ces momens divers.

* *M. Des Forts.*

LA PETITE CHIENNE.

FABLE.

MARQUISE, chienne dorlotée,
Et qui faiſoit la dégoûtée,
Ne prenoit un morceau des doigts,
Qu'après l'avoir fleuré dix fois.
La Belle un jour changea d'hôteſſe,
On la perdit : je laiſſe à concevoir
L'ennuy cruel de ſa Maîtreſſe,
Ses cris, ſes pleurs, ſon deſeſpoir :
On accourt à ce bruit étrange ;
Tous ſes voiſins croyoient d'abord,
Ou ſon pere, ou ſon mary mort.
Les bonnes gens prenoient le change.
Maris, ſur-tout, ne ſont pleurez ſi fort.
Cependant au nouvel hoſpice,

Marquise eut bien à déchanter ;
Morceaux friands n'étoient à son service,
Ains en Roquet on vouloit la traiter.
Quelqu'os rongé ; nul mets sortable ;
Pain bis offert, & laissé sous la table,
Tant qu'à la chienne du bel air,
La faim apprit même à le prendre en l'air.

Une fausse délicatesse
Suivit toujours la superfluité ;
Heureuse la necessité
Qui nous guérit de la molesse.

LE RENARD.

FABLE.

UN Renard fuyoit : on luy dit,
D'où vient ta peur? qui te poursuit?
Personne ; mais le Roy doit aller à la guerre,
Et pour porter l'équipage de terre,
On prend par tout & Mulets & Chameaux.
Hé bien? réponds-nous ; que t'importe,
Pour t'effrayer de cette sorte?
Quel rapport as-tu donc avec ces animaux?
Fuyons toujours, prenons le large ;
C'est le plus sûr pour éviter la charge ;
Car les Petits, dans tous les temps,
Ont porté le fardeau des Grands.

ELEGIE

Sur la mort de mon Pere.

QUOYQUE durant le cours de ce siecle pervers,
J'eusse éprouvé cent fois les plus tristes revers,
A l'abry des conseils d'un Pere vénérable,
Mon esprit conservoit un calme inaltérable.
O Mort! tu me gardois le coup précipité,
Qui devoit triompher de cette fermeté.
Signalant sans égards ton aveugle puissance,
Tu viens de me ravir l'Auteur de ma naissance,
Et je pleure aujourd'huy, sous ta faux abatu,
Un Pere qui forma mon cœur à la vertu.
C'est par luy que guidé dès ma tendre jeunesse,
Je pouvois me flater de trouver la sagesse:
Dans le sentier étroit qu'il a sçû me frayer,
De quel bras desormais pourray-je m'étayer?
Non, non, fils malheureux, tu n'as plus ce Tobie,
Qui te traçoit le plan d'une innocente vie;

Tu n'as plus devant toy ces exemples Chrétiens,
De bonté, de douceur, de mépris des faux biens,
Et tu perds, pour jamais, la plus fidéle image,
Des vertus que le monde eut dans son premier âge.
Mais quel rayon me luit, & ranime ma foy ?
Un Pere bienheureux est-il perdu pour moy ?
Non. Dans cette lumiere à l'œil inaccessible,
Le Juste à nos soupirs reste toujours sensible.
Mon Pere tarira la source de mes pleurs.
J'en crois les saints transports qui charment mes douleurs.
Toy donc qui des Elus as partagé la gloire,
D'un Fils infortuné, conserve la memoire;
Admis aux saints concerts des Vieillards radieux,
Au Thrône de l'Agneau daigne porter mes vœux.
Regarde-moy du sein des celestes merveilles.
Je suis jeune. Une mere a besoin de mes veilles:
Console sa vieillesse, & fais par ta faveur
Qu'elle retrouve en moy ton esprit & ton cœur.

LA VIE EST UN SONGE.

CAPRICE.

BIEN eſt-il vray que chacun s'évertuë,
A rechercher richeſſes, honneurs, plaiſirs;
Et qu'indigent notre cœur s'habituë,
Pour ſa chevance à former des deſirs.
Mais de ſçavoir ſi des biens que l'on priſe,
Nous poſſedons icy, l'ombre ou le corps,
C'eſt, ſelon moy, queſtion indéciſe;
Couper ce nœud ſurpaſſe nos efforts.
Ce qui m'en ſemble eſt que dans ce bas monde,
Compter ſur rien, eſt toujours bien compter;
Que notre ſort, mobile comme l'onde,
A nul objet ne ſçauroit s'arrêter.
Car remontant juſques au premier homme,
Et parcourant l'Univers juſqu'au bout,
Tout ſupputé, vous trouverez qu'en ſomme,
Dame Inconſtance eſt le centre de tout.
Quoyque l'on faſſe on bâtit ſur le ſable;
D'un vain eſpoir notre eſprit eſt bercé.

Tel édifice à nos yeux paroît ſtable,
Qui croule & fond, dès qu'il eſt exhauſſé.
C'eſt quelquefois un Etat, un Empire,
Dont les Deſtins ſont ſi-tôt révolus.
Avec le temps il n'eſt rien qui n'empire.
Au pur néant nos ſoins ſont dévolus.
Tout paſſe ainſi que le ſon d'une cloche,
Ou comme au Ciel l'éclair ébloüiſſant.
Midy ſonné, la nuit eſt déja proche,
Et l'œuvre humaine eſt caduque en naiſſant.
Comme Sancho, plutôt comme ſon maître,
Croirois que tout ſe fait par Enchanteurs.
En moins de rien, dans une nuit, peut-être,
La ſcene change & de Piece & d'Acteurs.
J'habite alors une terre inconnuë.
L'Illuſion exerce ſon pouvoir.
J'ay beau cligner, & me frotter la vûë,
Je ne vois plus ce que je croyois voir.
Là, ce Typhon ſur qui Jupiter tonne,
Frappé ſoudain rentre dans le néant.
Icy, le Sort autrement en ordonne,
Et ce Pigmée eſt devenu Géant.
Tel fut jadis décrié par la Ville,
Et reconnu pour inſigne vaurien,

Qui de Ducats formant plus d'une pile,
Passe aujourd'huy pour un homme de bien.
Certain Poëte eut autrefois la vogue,
Et vit un temps ses Ecrits fortunez :
De l'Hélicon c'étoit le Pédagogue,
Il regentoit les Auteurs nouveaux nez :
Mais sa fortune a bien changé de face,
Aucun Lecteur ne le fête aujourd'huy.
Ja, de son nom sa memoire s'efface,
Et ses Enfans sont tous morts avant luy.
Trop bien sçavez que dans l'âge où nous sommes,
Les Préjugez tiennent lieu de raison ;
Le sçavez, dis-je, & qu'entr'eux tous les hommes,
Ont de penser differente façon.
Pour démontrer l'un & l'autre distique,
Pas n'est besoin d'un long raisonnement.
L'experience intime & domestique,
A tout mortel en fournit l'argument.
D'opinions le monde entier fourmille,
A tous propos naissent nouveaux combats.
Dans sa maison, dans sa propre famille,
Sous même toit on ne s'accorde pas.
L'aimable Dieu qui regne dans Cythére,
Forme un dessein que l'Hymen accomplit.

Gente Pucelle & de ſageſſe auſtere,
Appas dotez entrent dans votre lit.
Nouvel époux, tout vous rit, tout vous flate,
Oncques ne fut de mortel plus content.
Dans vos regards votre allegreſſe éclate :
Pourquoy ſi-tôt êtes-vous repentant
De tel marché ? Quelle mouche vous pique ?
Car quelques mois ſont à peine écoulez,
Que plus d'Hymen ne chantez la rubrique ;
Ains, contre luy, griefs articulez.
L'Epouſe n'eſt ce que fut la Maitreſſe,
Par d'autres yeux vous voyez ſes appas,
Et tout à coup vos tranſports de tendreſſe,
Sont convertis en de fâcheux debats :
Auſſi voit-on au ſoucy qui vous ronge,
Que ce bonheur en naiſſant ſi vanté,
Réel ne fut, mais bien plutôt un ſonge,
Qu'un prompt réveil a d'abord écarté.
Comme le cœur, l'eſprit à ſa méthode,
Pour abjurer ſes premiers ſentimens,
Et tout à coup dirige un nouveau Code,
Surquoy devez former vos jugemens.
Ainſi tout change. Il n'eſt rien dans le monde
Qui n'ait bien-tôt ſa révolution.

Ce qu'approuvez, un autre vous le fronde,
Et c'eſt ſur-tout même altercation.
Si retenu loin de votre Patrie,
La revoyez au bout de quelque temps,
Croirez alors, tant la mode varie,
Que la contrée a changé d'habitans.
Autre façon de parler & de vivre.
Chacun s'y trompe, & le maſque eſt entier:
L'eſprit humain ne ſçauroit long-temps ſuivre
La même allure, & le même ſentier.
Qu'arrive-t'il? Ce que je tiens m'échape.
Le goût en moy n'eſt jamais décidé;
Pourroit-il l'être? Une Coûtume ſape,
Ce que n'aguére un autre avoit fondé.
Chez mon Tailleur la Mode ſe tranſporte,
Prend ſes ciſeaux, & me coupe un habit,
Dont la façon dégénere de ſorte
Qu'en moins d'un mois n'en trouverois debit.
Mettez-en quatre, & me voilà ſans faute
Dans mon harnois plaiſamment accouſtré;
Manche trop courte, ou bien taille trop haute,
Le tout, enfin, d'un ridicule outré.
Ce que m'apprend la Province ou la Ville,
N'eſt à la Cour que talens ſuperflus:

Il me faut là changer d'air & de ſtile,
Et mon eſprit ne ſe reconnoît plus.
C'eſt encor pis ſi dans d'autres contrées,
Le Sort m'appelle, & me fait voyager.
Diverſes mœurs, coûtumes ignorées,
Tout contribuë à m'y rendre étranger.
Chacun ſurpris s'arrête à mon paſſage,
Me montre au doigt, & me conduit des yeux.
On n'a point vû tel air ny tel viſage.
L'homme eſt à l'homme une énigme en tous lieux,
Il l'eſt pour ſoy; car s'il rentre en ſon ame,
Pas n'y connois plus d'uniformité.
Sur même chef il s'approuve & ſe blâme,
Et ſon eſprit n'eſt qu'ambiguité.
Quand ſeroit-il d'accord avec luy-même,
Si chaque jour le trouve different?
La giroüette eſt trop mieux ſon emblême,
Leger, volage; il tourne au premier vent,
Forme un projet, l'entame, & puis le laiſſe,
Rien quelquefois ne peut l'apprivoiſer,
Dans d'autres temps vous le menez en leſſe.
Sans ceſſe il voit ſes deſirs ſe croiſer.
S'éleve-t'il où ſes vœux oſent tendre?
Son cœur bien-tôt y moiſſonne l'ennuy,

Monté trop haut il aſpire à décendre,
Et le Bonheur n'atteint pas juſqu'à luy.
Las du grand monde il cherche la retraite,
Et loin du bruit ſe choiſit un ſéjour :
Il part enfin ; mais longue n'eſt ſa traite,
Et, tournant bride, il revient à la Cour.

La Verité contre luy ſe retranche,
Ses vains efforts ne ſçauroient l'approcher,
Et ſa Raiſon vole de branche en branche,
Sans parvenir à pouvoir ſe percher.
Ce qu'il ignore il penſe le connoître,
Entreprend tout, excepté ce qu'il faut ;
Devient amy comme il ceſſe de l'être,
Et trop bien ſoufle & le froid & le chaud.

Tout beau, dit-on, votre Pinceau s'égare,
De ſes couleurs on eſt effarouché ;
Dans ce Portrait l'homme eſt par trop bizare :
Remettez-vous, je ne l'ay qu'ébauché.

LES BAINS D'IRIS.

J'Etois dans ce réduit, dont un art enchanté,
Va faire le séjour d'une Divinité,
Lorsque je vis voler, à diverses repriſes,
Un Papillon charmant, & de couleurs exquiſes :
Son éclat fixe mes regards,
Son corps tiſſu d'argent brille de toutes parts ;
De ſaphirs, de rubis ſes aîles parſemées,
De l'arc qui ceint les Cieux ſemblent être formées.
Mais quel eſt mon étonnement,
D'entendre de l'Inſecte une voix qui raiſonne ?
Il diſparoît dans le moment,
Et je vois l'Amour en perſonne.
Je viens, dit-il, reconnoître les lieux,
Où je pourray d'Iris contempler tous les charmes.
Quoyque cet objet précieux,
N'ait voulu qu'une fois ſe ſoumettre à mes armes,

(Bien entendu qu'Hymen en partagea l'honneur)
Du ſoin de la ſervir je fais tout mon bonheur.
Pour décorer ces lieux d'élegante maniere,
Apollon que j'ay vû doit inſpirer ton frere.
La Nymphe de la Seine, au gré de mes ſouhaits,
Fera couler icy ſon onde la plus pure.
L'haleine des Zéphirs y maintiendra le frais,
Quand Phebus de ſes feux conſume la Nature;
Car j'ay ſçû tout prévoir. Iris de jour en jour,
Fait luire à nos regards quelque grace nouvelle.
Ce n'eſt pas trop d'un Dieu pour ſervir cette Belle,
Encor faut-il que ce Dieu ſoit l'Amour.

LE LION ET LE RENARD.

FABLE.

La Cour du Lion fut jadis un Renard,
Qui ſçavoit au beſoin faire le Papelard ;
Et rien ne coûtoit à ce traître,
Pour captiver les faveurs de ſon maître.
Cherchant à découvrir ſon foible dominant,
Il l'attaque par la loüange.
C'eſt, comme on ſçait, gratter un Grand,
Où d'ordinaire il luy demange.
Mais pour notre Lion le Renard ſe méprend.
Vous regnez, luy dit-il, & dans votre perſonne,
Ce qui brille le moins, Sire, eſt votre couronne.
Ces crins dorez, flotans ſur votre dos,
Cet air majeſtueux, cette démarche auguſte,
Ces regards, tout enfin par l'accord le plus juſte,
Fait reconnoître en vous le Roy des animaux.

Mais combien ces beautez cedent-elles encore,
Aux ſublimes vertus dont le ſang vous décore?
La Force, la Valeur, la Généroſité,
Ont paſſé juſqu'à vous par droit d'hérédité,
Et coulent de la ſource même,
Où vous puiſez ce rang ſuprême,
Par qui des Dieux les droits vous ſont tranſmis.
Rangé ſous votre obéiſſance,
Un grand Peuple vous eſt ſoumis:
Ses jours, comme ſes biens, ſont en votre puiſſance,
Et pour les luy ravir, comme maître abſolu,
Il vous ſuffit de l'avoir réſolu.
De votre autorité, Sire, telle eſt l'eſſence:
Je diray plus. Il importe par fois,
Qu'impoſant votre joug, vous regniez ſans contrainte,
Et qu'affranchi du ſcrupule des Loix,
Au cœur de vos ſujets vous imprimiez la crainte:
Un Roy pouvant tout ce qu'il veut,
N'oſera-t-il jamais vouloir tout ce qu'il peut?
A ces mots le Lion, de race magnanime,
Se ſent émû d'un courroux legitime,
Rugit, les yeux étincelans,

De sa queuë il se bat les flancs.
Oses-tu, répond-il au Renard qu'il déteste,
Me donner en ce jour un conseil si funeste ?
Moy, j'irois, secondant tes siniſtres projets,
De leurs biens, sans raison, dépoüiller mes sujets,
Et plus barbare encore attenter à leur vie.
Un Roy, de son pouvoir exclut la tyrannie :
Les Peuples sont l'objet de ses soins genereux,
S'il est leur Souverain, c'est pour les rendre heureux.
Verser leur sang, hors la cause commune,
C'est une insigne cruauté :
De tributs onereux surcharger leur fortune,
C'est agir contre l'équité ;
Mais c'est un acte de justice,
Que de punir un lâche Courtisan,
Qui de son Roy voudroit faire un Tyran,
Et creuser près du Thrône un affreux précipice.
Il dit, & de sa griffe atterrant le Renard,
Il le déchire, & le jette à l'écart.

LE TAUREAU, ET LA MOUCHE.

FABLE.

TEl se croit dans le monde un merite averé,
Qui de tous les humains est le plus ignoré.

UNE Mouche s'étoit posée
Sur les cornes d'un Taureau,
Et se croyant un lourd fardeau,
Luy dit, après s'être tranquilisée,
Si le poids vous semble trop fort,
Dites-le moy; je m'envole d'abord.
Qui m'a parlé, reprit le quadrupede?
C'est moy, c'est la sœur du Printemps,
Et de l'oyseau de Ganimede:
Vous me portez depuis long-temps;
Vous peinez: à coup sûr la charge vous ennuye.
Bon, répondit-il, nous y voilà.
En bonne foy, Mouche, ma mie,
J'ignorois que vous fussiez-là.

ELEGIE

Sur la perte d'un logement que mon Pere a occupé dans une Maiſon Royale pendant plus de quarante années, & qu'on m'a ôté à ſa mort.

PRopices Deïtez, Lares de mes ayeux,
De ce foyer antique habitans radieux,
Puiſqu'un fort ennemi changeant mon domicile,
Sous ce toît envié me refuſe un aſile,
Qu'il faut abandonner ſans eſpoir de retour,
Des Lieux, où vous ſçavez que j'ay reçû le jour:
Où, dis-je, quand la Parque a borné leur carriere,
Des Auteurs de mes jours j'ay fermé la paupiere;
Fugitifs avec moy, venez entre mes bras,
Et daignez d'un proſcrit accompagner les pas.
Séchons des pleurs qu'en vain l'on nous a vû répandre;
Notre timide voix n'a pû ſe faire entendre;

Nous n'avons pû percer par nos cris douloureux,
De mes Competiteurs le flot tumultueux.
Cependant, dites-moy, vous paroît-il étrange,
Que dans l'humble fortune où le Destin me range,
Par le moindre crédit je me trouve offusqué ?
La Justice parloit ; la Faveur a manqué.
Venez donc, & rendant ma déroute honorable,
Cherchons, loin de ces lieux, un Ciel plus favorable.
Et vous, simple Réduit dont je me vois frustré,
Vous que par ses Vertus mon Pere a consacré,
Et qui, n'offrant à l'œil que des lambris rustiques,
Fûtes toujours si chers à nos Dieux domestiques ;
Je ne vous verray plus : mais de mon souvenir,
Les temps accumulez ne pourront vous bannir :
Je diray, conservant à jamais votre Image,
C'est icy qu'autrefois des Peres le plus sage,
Dès leur premiere aurore instruisant ses Enfans,
Leur peignit la Vertu sous des traits raviſſans ;
Leur inspira sur tout cet esprit de droiture,
Qui sçait ramener l'homme à la simple Nature ;
Et dans l'orage ainsi leur préparant un port,
Leur apprit à braver les caprices du Sort.

C'eſt-là, que de ſon art déployant la ſcience,
D'un ſuperbe Edifice il traçoit l'Ordonnance;
Que ſa main, de concert avec ſa pieté,
Elevoit des Autels à la Divinité.
De cet autre côté ce Pere reſpectable,
Offroit à ſa famille une frugale table.
De mets ſains, que ſervoit l'active Propreté,
Ainſi que l'odorat, le goût étoit flaté.
L'eau temperoit du vin les ardeurs toujours vives,
Et la Sobrieté le verſoit aux convives.
Le triomphe des Dieux, l'hiſtoire des Heros,
Formoient de ces repas les utiles propos.....
Mais un ordre ſubit vient hâter notre fuite.
C'en eſt donc fait. A Dieu; pour jamais je vous quite.

EPITAPHE
DU PERE DU CERCEAU.

CY gît, dont la verve enjoüée,
Du Dieu des Vers fut toujours avoüée :
La naïveté fut son lot,
Et brillant sans pompe, & sans faste,
Dans ses Ecrits, du Cerceau pur & chaste,
A la licence près, fit revivre Marot.

L'APOLOGIE
DE LA FORTUNE.

DIALOGUE.

LA FORTUNE. LE POETE.

LA FORTUNE.

HOla, sombre Mortel; arrête, je te prie.
Pour m'écouter un peu, suspend ta rêverie.

LE POETE.

Que vois-je? Où suis-je? Excusez l'embarras,
Où me jette un objet que je n'attendois pas.
Votre aspect m'ébloüit: quels lieux vous ont vû
naître?
Je n'ay pas, à coup sûr, l'honneur de vous connoître.

LA FORTUNE.

Admire toutefois un tel évenement.
Je t'occupois dans ce moment.

LE POETE.

Quoy ! la Fortune ainſi vient s'offrir à ma vûë ?
Déeſſe, mon deſtin fera bien des jaloux.
Oüy, je penſois confuſément à vous,
Lorſque vous m'êtes apparuë.
Ce n'étoit pas, vous le ſçavez,
Tout-à-fait à votre avantage ;
Non. Mais auſſi vous ne pouvez
Faire à tous le même partage.

LA FORTUNE.

Tu le prends ſur un ton badin ;
Eſt-ce là le reſpect qu'inſpire ma preſence ?

LE POETE.

Je ſuis tel devant vous que durant votre abſence.
Peu ſérieux, & ſur-tout ſans chagrin.

LA FORTUNE.

Tu fais bien plus encor. Tu portes la licence,
Juſqu'à me faire mon procès.

Je ſuis femme ; & mon ſexe aime aſſez la vangeance.
Je puis punir un tel excès.

LE POETE.

Ne l'avez-vous point fait d'avance ?
Quoyqu'il en ſoit, vous m'avoüerez,
Que ſans avoir des ſentimens outrez,
A la façon de vous conduire,
On peut trouver fort à redire :
Ou bien il faudroit accorder
Que l'Inconſtance, & le Caprice,
L'Aveuglement, & l'Injuſtice,
Tour à tour doivent vous guider.

LA FORTUNE.

Ce debut n'eſt pas mal ; & je te vois dans l'ame,
Un deſſein tout formé de me chanter ma game.
Mais quoyque tu puiſſes oſer,
Pour parvenir à te deſabuſer,
Je ſouffre un diſcours qui me pique.
Et donne le champ libre à ton humeur critique.
Pour moy, ſans tant moraliſer,
Je prétends avec énergie,
Faire icy mon apologie.

LE POETE.

Qui voudroit avec vous faire comparaiſon ?
N'avez-vous pas toujours raiſon ?
L'humble vertu gémit dans l'Indigence,
Et le Merite habite un galetas.
On donne à ceux qui ſont dans l'opulence,
On ôte à celuy qui n'a pas.
A-t-on, quand vous uſez d'un pouvoir arbitraire,
Quelques reproches à vous faire ?

LA FORTUNE.

Te voilà donc bien étonné ?
Et je ſuis à tes yeux une étrange Immortelle.
Parce qu'au gré de ta cervelle,
Le monde n'eſt pas gouverné ;
Tout eſt perdu. Bornons une plainte importune.
Dis-moy ; qui ſuis-je ?

LE POETE.

La Fortune.

LA FORTUNE.

C'eſt bien dit ; & de-là je dois
Diſpoſer de tout à mon choix ;

Du Monde dont je tiens les rênes,
Changer souvent la face, & varier les scénes:
Arbitre des foibles humains,
Je dois maîtriser leurs destins;
Tantôt les élever jusqu'au haut de ma rouë,
Et tantôt les rendre à la bouë,
Sans m'en aller consulter bonnement,
Ou le Merite, ou la Naissance.
Vouloir que j'agisse autrement,
C'est vouloir m'ôter mon essence.

LE POETE.

Ce raisonnement d'aparat,
Nous montre seulement quel est votre apanage;
Et que pour l'être par état,
Vous n'en êtes pas moins & bizarre & volage.

LA FORTUNE.

Tu manques de sagacité;
Et dans ce que j'ay dit tu devois reconnoître,
Que de me censurer est une absurdité,
Dès que je suis tout ce que je dois être.

Car c'eſt tout à la fois, par un étrange cas,
Admettre la Fortune, & ne l'admettre pas.
A me blâmer, en vain ton eſprit s'évertuë,
Si dans chaque évenement,
Je ſuis telle préciſement,
Que mon Etre me conſtituë.

LE POETE.

Vous avez pris, je crois, le bonnet Doctoral.
Toutefois je perds patience;
Quand on veut me prouver, contre toute apparence,
Que l'on fait bien de faire mal.

LA FORTUNE.

Que je ſuis coupable, à t'entendre!
Mais je te ſoutiens, moy, ſans vouloir te ſurprendre,
Que le mal qu'on m'impute eſt moins un mal qu'un bien.
Dans la proſperité la Vertu dégenere.
Ergò (la conſequence eſt claire)
Je luy donne beaucoup en ne luy donnant rien.

LE POETE.

La Vertu ſi bien partagée,
Vous eſt, ma foy, fort obligée.

LA FORTUNE.

Mais quand pour ſes divins attraits,
Tu ſignales ton zéle extrême;
Ne prends-tu pas ſes interêts,
Plus qu'elle ne veut elle-même?
La ſolide Vertu ſçait ſe paſſer de moy,
Et l'experience en fait foy.
Vous la voyez toujours modeſte,
Avoir pour les grandeurs un mépris manifeſte:
Elle dédaigne un éclat emprunté,
Et veut briller de ſa propre beauté.

LE POETE.

Dans ſon détachement ſublime,
Au moins ne la troublez-vous pas.
Ce fut toujours votre maxime,
De la laiſſer ſans faveur icy-bas:

Et volontiers vous prenez à la lettre,
Ce que de sa constance elle ose se promettre.
Le Sçavoir, les Talents, le Merite en un mot,
N'entrent pas plus dans votre lot.

LA FORTUNE.

Rarement, je l'avouë, ils marchent à ma suite :
Mais on doit en ce point, admirer ma conduite.
Souffle-t-il sur eux un bon vent ?
Dans leur rapide cours même écueïl les attend ;
Et ce n'est guéres que l'orage,
Qui les garantit du naufrage.
Dans les succès enfin, le Merite s'endort ;
Mais sa vigueur renaît luttant contre le sort.

LE POETE.

Hé ! par pitié, Madame la Fortune,
Entendez mieux ses interêts,
Et soyez moins sensible à ses doctes progrès.
Votre prudence est peu commune.
Pour donner au Merite un éclat plus certain ;
Vous le laissez mourir de faim.

Tout cecy, croyez-moy, n'eſt qu'une échapatoire ;
Sçachez qu'à l'élever conſiſte votre gloire.
Sans quoy, ſoyez ſûr....

LA FORTUNE.

Autre erreur.
Quand je l'éleve ce Merite,
De ſon avancement il me ravit l'honneur.
Sur ſon front radieux ſa grandeur ſemble écrite.
Ce n'eſt pas-là, dit-on, un effet du Hazard.
A cette heureuſe deſtinée,
La Fortune n'a point de part.
Non, non, ne croyez pas qu'elle en ſoit ſoupçonnée.
Voilà juſqu'à quel point on m'oſe mépriſer.
Mais ſuppoſons un fat.....

LE POETE.

Pourquoy le ſuppoſer ?
En manquez-vous à la Cour, à la Ville ?

LA FORTUNE.

Non, ta remarque étoit fort inutile.
Suppoſons, dis-je, un fat (c'eſt façon de parler)

Un ſtupide orgueilleux que ma faveur altiere,
Fait éclore à l'inſtant du fond de la pouſſiere,
Et que rapidement on voit déja voler.
Alors, certes, alors éclate ma puiſſance.
On demeure tout ſtupefait.
Quel eſt cet homme ? qu'a-t-il fait ?
Dites-nous ſon nom, ſa naiſſance ?
Chacun s'informe, & reconnoît ſoudain,
Que ce prodige eſt un coup de ma main.

LE POETE.

Vous avez-là, de gloire une ſource féconde,
Et qui jamais ne tarit dans le monde.
Je conçois à preſent dans mon petit cerveau,
Qu'un fat pour la Fortune eſt un friand morceau.

LA FORTUNE.

Conçois plutôt qu'ainſi je me propoſe,
De faire de rien quelque choſe,
Comme j'en ay la faculté.
Qu'on me choiſiſſe à l'avanture,

Un homme sans capacité,
Disgracié de la Nature,
Et qui jamais ne suivit la Vertu.
Si-tôt que de mes dons je l'auray revêtu,
Ce ne sera plus luy. D'un air de suffisance
Je farderay d'abord sa profonde ignorance.
Peste! qu'il a d'esprit, de sens, & de raison:
Chacun en parle de la sorte.
Le charme est si puissant, l'illusion si forte,
Qu'il se croit des neuf Sœurs un nouveau nourrisson.
Or, s'il vous plaît, qui me fait mieux cõnoître?
Que d'illustrer ainsi le plus ingrat sujet.

LE POETE.

Vous pouvez, je l'avouë, après ce coup de maitre,
Vous applaudir. Le triomphe est parfait.
C'est à moy de sçavoir suspendre
Mon jugement desormais.
On dit bien qu'il ne faut jamais,
Condamner quelqu'un sans l'entendre.

Que la Vertu rigide, avec ſa probité,
L'Eſprit & ſes talents, apprennent à ſe taire.
Il vous eſt bien plus ſalutaire
De couronner le Vice & la Stupidité.

LA FORTUNE.

Malgré ta ſanglante ironie,
Ce que je fais eſt toujours pour le mieux.
Mais tu ne peux élever ton génie
Juſqu'à la ſageſſe des Dieux.
Si je parois dans mon ſyſtême,
Me refuſer à la Vertu,
Il en réſulte un avantage extrême,
Et le Vice par elle en eſt plus combatu.
Pour ſurmonter ma réſiſtance,
Elle fait de nouveaux efforts,
Ou ſçait braver une opulence,
Qui ſouvent cauſe des remords.
Tu ne peux, je l'ay dit, comprendre ce myſtere.

LE POETE.

Vous qui pour la Vertu montrez ſi peu d'ardeur,

Et qui communément ne vous en piquez guére,
Vous l'avez icy bien à cœur,
Pour l'épurer par un deſtin contraire.
Et certes, vous avez grand peur,
Que de ces biens qu'un jour conſumera la roüille,
Le moindre uſage ne la ſoüille.
Bien penetré d'un ſoin ſi doux,
On doit benir l'heureux caprice,
Qui de la Vertu parmi nous,
Vous rend ainſi la protectrice.

LA FORTUNE.

Tous mes efforts ſont ſuperflus.
Tes préjugez ont pris racine.
Je t'étonnerois encor plus,
Si je te démontrois que je ſuis l'origine
Du bien qui ſe fait icy-bas.
Oüy, je ſuis l'ame, & le mobile,
De tout ce qui peut être utile
Au ſalut même des Etats.
Je force de ſortir du fond de ſa Province,

Ce Gentilhomme obſcur & mince,
Et le guide dans les combats.
Il n'eſt perils que pour moy l'on n'affronte,
Ny d'obſtacles qu'on ne ſurmonte.
Je trace dans les champs un fertile ſillon;
J'endurcis aux travaux juſques à la Molleſſe;
J'inſpire l'Artiſan, & luy ſers d'aiguillon;
De ce vaſte Univers je bannis la Pareſſe.
Je monte à la Tribune, & regis les Citez;
Je conduis le Commerce aux deux bouts de la Terre;
Je ſuis le vray Mars de la Guerre,
Et la Minerve enfin, des Univerſitez.
Souvent, quand les Etats tombent en décadence,
Leurs divers changemens font briller ma prudence.
En proye aux factions qui l'oſent déchirer,
Un Empire puiſſant alloit ſe démembrer:
A le fixer j'applique mon étude.
J'arrache de la Multitude
Un pouvoir qui déja s'éteint de toutes parts,
Et le remets entier dans la main des Ceſars.

LE POETE.

Voilà de vos exploits une image assez vive,
Et personne, en un mot, n'a mieux parlé de soy;
Mais la moindre faveur qui tomberoit sur moy,
Me paroîtroit icy bien plus démonstrative.

LA FORTUNE.

Pourquoy me la demandes-tu?
Seroit-ce à titre de vertu?

LE POETE.

Non, certes.

LA FORTUNE.

De merite?

LE POETE.

Encor moins, je vous jure.
L'une & l'autre me manque, & je crois qu'en effet,
Je puisse être assez votre fait.

LA FORTUNE.

Ton Pegase retif ne change point d'allure;
Mais tes erreurs m'inspirent, entre nous,
Plus de pitié que de courroux,

Et je ne t'exclus pas de mes dons pour la vie.
Peut-être quelque jour me prendra-t-il envie,
De te faire un sort plus flateur.
Adieu.

LE POETE.

Déesse, serviteur.

REMERCIEMENT

A M. de Chancenets, premier Valet de Chambre du Roy.

UN Amy que toujours vous avez protegé,
Et qui, depuis ſix ans, par vos ſoins ſoulagé,
Reçoit du Prince une douce influence,
Vint l'autre jour, plein de reconnoiſſance,
Solliciter mon Apollon,
De vous faire en ſon nom,
Un Remerciment d'importance.
Connoiſſez, dit-il, mon Patron.
C'eſt un Mortel affable, officieux & juſte,
Qui d'aider l'Indigent fait ſon plus beau deſtin;
Modelé ſur Mécene enfin,
Comme ſon Maître eſt formé ſur Auguſte.
Au pied du Thrône on le va reclamer,
Et dans ſes mains les graces ſemblent naître.
C'eſt Chancenets : ſans le nommer,

Ces traits le font assez connoître,
La Renommée a sçû les confirmer,
Luy dis-je ; mais enfin, quelle est votre pensée ?
D'un fastueux Remerciment,
Son ame généreuse, Amy, sera blessée :
Car s'il oblige promptement,
Plus promptement encore,
Il sçait oublier ses bienfaits ;
L'en faire souvenir est tout ce qu'il abhorre,
Le service rendu, ses vœux sont satisfaits.
Croyez-moy sur ce point, faites-vous violence.
Votre hommage sera plus doux,
En ne permettant qu'au silence
De parler aujourd'huy pour Vous.
Tel est le conseil salutaire
Qu'au cœur de mon Amy j'ay tâché d'imprimer :
Depuis je l'ay voulu rimer.
Une Muse ne peut se taire.

SUR MON PROCEZ.

SOulagé du poids d'un Procès ;
Dont, graces à * Basly, je sors avec succès ;
Je viens, Muses, je viens dans vos charmans bocages,
Respirer à loisir, & de vos Rudimens,
Reprendre enfin les premiers erremens.
Thémis a reçû mes hommages,
Et par la voix de ses Ministres saints,
A consacré mes innocens desseins :
Mais, dût-elle toujours me donner ses suffrages,
Divines Sœurs, ne permettez jamais,
Que votre Nourrisson frequente son Palais.
Là, par mille incidens les affaires surfises,
Consument un temps précieux :
Là, prompte à devorer un bien litigieux,
La Chicane tient ses assises ;

* *Mon Procureur.*

Là, dis-je, sa tonnante voix
Dicte une énorme procedure,
Qui brave la candeur des Loix,
Et fait triompher l'Imposture :
La Forme est un gouffre infecté,
Où le Fond est précipité.
De sacs quelle Bibliotheque !
Que d'Ecrits ! quelle iniquité !
On proscrit votre bien ; & la cupidité
Suffit pour le ravir, & vaut une hypotheque.
Mais enfin qu'avez-vous pensé ?
Lorsque dans l'affreuse Grand'sale,
Vous m'avez vû, sans doute, inquiet, empressé,
Conjurer par mes cris la Sybille infernale,
Et repousser le trait qu'elle m'avoit lancé.
Ah ! disiez-vous alors, c'est en vain qu'Hypocrene
L'avoit de son onde abreuvé,
Une autre soif le devore & l'entraîne,
Vers ce vil interêt dont nous l'avions sauvé.
Non, Muses; c'est à tort que vous formiez ces plaintes.
Vos maximes toujours dans mon cœur sont empreintes.

Et vous devez icy loüer mes soins actifs.
Il falloit d'une Epouse chere,
Et d'orphelins que j'aime en Pere,
Recouvrer les biens fugitifs :
Je l'ay fait ; ou plutôt un sage ministere
Dans sa source a tari le mal :
Car lorsqu'on nous a peint dans une Comédie,
Un Procureur affable, intégre, liberal,
(Chose qu'on n'avoit vûë en aucun Tribunal)
De cette fidéle Copie,
J'ay dans Basly trouvé l'Original.

LE JEUNE HIBOU.

FABLE.

UN jeune descendant de l'oiseau de Minerve,
S'étant miré dans l'onde d'un ruisseau,
Comme un autre Narcisse épris de ce tableau,
Se loüoit un jour sans reserve.
Qui jamais, disoit-il, eut des attraits plus doux?
La Nuit même, la Nuit est moins belle que nous.
A me former s'épuisa la Nature.
Venus, quand je nâquis, me donna sa ceinture,
Ou plutôt les tendres Amours,
Les Jeux, les Ris, les Graces, leurs atours
Dans mon berceau prirent naissance.
Contractons, je le dois, une illustre alliance.
Il est temps que l'Hymen me rangeant sous sa loy,
Me donne des enfans qui soient dignes de moy,
Beaux, gracieux, l'honneur de ce bocage;
Certes, ce seroit grand dommage,

Que

Que des plus beaux oiſeaux la race ſe perdit.
De ſa poſterité ſe promettant merveille,
Ainſi le Hibou s'applaudit,
Et ſur le champ députe la Corneille,
Pour demander à l'Aigle, Roy des airs,
Sa fille dont toujours il a porté les fers.
Y penſez-vous, luy dit la Corneille étonnée,
De propoſer un pareil hymenée ?
D'un tel employ ſe charge qui voudra.
A cette demande indiſcrete,
Dieu ſçait ce que l'on répondra.
Je me le tiens pour dit, mon ambaſſade eſt faite.
Hé quoy ! l'Aigle qui peut dans les champs azurez,
Porter ſur le Soleil des regards aſſurez,
Vous épouſeroit, vous, dont la foible paupiere,
Ne peut s'ouvrir à la lumiere ?
De-là, le divorce s'enſuit;
Car c'eſt le moyen, ce me ſemble,
Que les Epoux ne ſoient jamais enſemble.
L'un ſortiroit le jour, l'autre pendant la nuit.
Paſſe pour les humains, laiſſons-leur cet uſage :
Chez eux, dit-on, Epoux de haut parage,

Se couchant, l'un le soir, & l'autre le matin,
Pour ne se voir jamais se sont donnez la main.
Elle a beau dire & s'en défendre,
Notre Amant ne veut rien entendre :
Elle part pour le contenter,
Demande cette jeune aiglonne,
Dit l'Amour de son maître, & quel feu l'aiguillonne.
L'Aigle répond sans héſiter.
Si Don Hibou veut devenir mon Gendre,
Qu'en mon Empire il ait soin de se rendre,
Et qu'il vienne groſſir ma Cour,
Lorſque dans l'Univers Phebus répand le jour.
L'oiseau nocturne & temeraire,
Au recit de la Meſſagere,
Prend son vol, & s'épanoüit :
Mais de l'aſtre qui nous éclaire,
Le premier rayon l'ébloüit.
Il se trouble, il trébuche, il roule & tombe à terre :
Mille oiseaux courroucez luy déclarant la guerre,
A coups de bec le dépoüillent si bien,
Que du plumage ils ne luy laiſſent rien ;
Et rendent à l'envy sa diſgrace complette.

Enfin le fanfaron retiré dans son trou,
Est trop heureux d'épouser la Choüette,
Digne compagne du Hibou.

Ainsi glanant où moissonnoit Esope,
Ma Muse a recuëilli d'utiles veritez.
En diverses moralitez,
Cette Fable se dévelope.
Quelque difforme que l'on soit,
Dans un miroir flateur chacun de nous se voit;
Et de l'orguëil les subtiles amorces,
Nous pressent d'entreprendre au-dessus de nos forces.
L'Opprobre & la Confusion,
Sont le partage enfin de la Présomption.

LES DEUX LUTEURS.

FABLE.

UN homme expert aux combats de la lute,
Se choisit un Eléve, & par mainte leçon,
L'instruit dans tous les tours que cet art execute,
Hormis un seul, que pour bonne raison,
Il se reserve en personne discrete.
Voilà dans peu notre nouvel athlete.
Robuste, souple, adroit, terrassant tout luteur,
Qui vouloit contre luy signaler son ardeur.
Enflé de ses succès, par un orgueïl extrême,
Il ose défier jusqu'à son maître même;
Celuy-cy du combat se défend par bonté;
Mais forcé par l'Eléve à venir sur l'arêne,
Il se résoud, quoyqu'avec peine,
A punir sa témérité.
L'adresse sur la force eut toujours l'avantage,
Le vieil luteur mettant son secret en usage,

Fait bien-tôt perdre terre à ce jeune éventé,
Puis l'étend à ſes pieds, tout écumant de rage.
J'ignorois, dit l'Eléve, en luy criant mercy,
Le tour que tu me fais connoître;
Je te le gardois, dit le maître,
Pour un jour comme celuy-cy.

LA GUERRE.

POEME.

QUELLE fatalité se joüant des humains,
Arme toujours contr'eux leurs homicides mains,
Et joint aux maux divers qui consument leur vie,
Le trouble & les horreurs dont la Guerre est suivie?
L'Ours ne craint point de l'Ours l'âpre ferocité.
Du Tigre furieux le Tigre est respecté:
Contre les animaux d'espece differente,
Ils tournent les efforts de leur dent devorante.
L'homme ennemi de l'homme, & son lâche assassin,
Fait consister sa gloire à luy percer le sein.
Il est, & sur ce point déplorons nos miseres,
Il est entre les Rois des combats neceſſaires.
D'un Prince conquerant la vaste ambition,
Doit armer ses voisins contre l'oppression.
Mais c'est aux Potentats que la sagesse anime,
A juger d'une guerre injuste ou legitime:

Oüy, Princes, des Mortels confiez à vos soins,
Le sang ne doit couler qu'aux plus pressans besoins :
Quoyqu'à votre valeur promette la Victoire,
Consultez votre Peuple encor plus que la Gloire,
Par son interêt seul vous laissant captiver,
Ne l'exposez jamais que pour le conserver ;
Et songez que du Ciel la sagesse profonde,
Vous a faits Souverains, & non tyrans du monde.
Que vois-je ? un titre vain que l'orgueïl fait chérir,
Un nom de Conquerant qu'un Roy veut acquerir,
En un goufre de maux plonge toute la terre.
Dans de vastes Pays il allume la Guerre.
Tout perit par la flâme, ou nage dans le sang.
Le Soldat effrené confond l'âge & le rang ;
Et la Faim secondant son courage funeste,
Des Vaincus fugitifs court moissonner le reste.
Ainsi d'un homme seul la barbare fureur,
Fait de tout l'Univers un spectacle d'horreur.
La pitié de son ame à jamais est bannie,
Un Peuple libre encore arme sa tyrannie ;
Et soudain, emporté par son jaloux transport,
Il fait subir à tous, ou les fers ou la mort.

Monarques, loin de vous un ſi fatal exemple.
Conſultez l'Eternel : armez-vous dans ſon Temple.
C'eſt ainſi que David penetré de ſa Loy,
Dans ſes Guerres toujours ſçût ſignaler ſa foy.
C'eſt ainſi, devant Dieu, que le grand Theodoſe,
Combattant ſon [a] Rival ſanctifioit ſa cauſe,
Et que ſur ſon armée un [b] Roy plein de ferveur,
Du ſouverain des Rois imploroit la faveur.

Mais quand des droits peſez au poids du Sanctuaire,
Vous feront déployer l'Etendart militaire,
Les premiers aux combats affrontez les hazards ;
Soyez de vos ſujets les plus fermes remparts.
Et montrant aux Soldats le chemin de la gloire,
Que votre auguſte front préſage la victoire.

Princes, j'oſe le dire, actifs, laborieux,
Souffrez la faim, la ſoif, & le froid avec eux ;
La ſueur ſur le front, & couverts de pouſſiere,
Aidez-les à fournir leur penible carriere.
Lorſque, compatiſſant, il partage leurs maux,
Un Roy de ſes Soldats fait autant de Heros,
Et leur ſervant ainſi de guide & de modéle,
Au gré de ſon ardeur il voit croître leur zéle.

a *Eugene.* b *S. Louis.*

Voulez-vous enchaîner le Deſtin des combats,
Donnez de vaillans Chefs à de vaillans Soldats ;
Animez-les, ſur-tout, de vos regards ſuprêmes ;
Mais en comptant ſur eux, côptez plus ſur vous-mêmes ;
Et toujours au combat, prêts à les remplacer,
Sçachez vous en ſervir, ſçachez vous en paſſer.

Tel on vit Alexandre, ame de ſon armée,
Au bout de l'Univers porter ſa Renommée.
Dans le feu, dans le choc, dans cet ébranlement,
Où les cœurs ſont ſaiſis d'un noir preſſentiment ;
Tranquile, audacieux, prévoyant, intrépide,
Il fixe, quand il veut, ſon courage rapide :
Attentif aux ſuccès, & prompt à décider,
Il ſçait au même inſtant combattre & commander ;
Et tandis que la Mort avide & triomphante,
Porte dans tous les rangs, l'horreur & l'épouvante ;
Dans le cœur du Heros regne un calme profond,
Et la Serenité réſide ſur ſon front.

Princes, la Guerre abonde en fortunes diverſes ;
C'eſt le champ où le Ciel ſema plus de traverſes.
Un Heros pour ſa gloire a ſouvent trop vêcu.
Brave, experimenté, Paul Emile eſt vaincu.

Mais toujours ſurveillant, un ſage Capitaine,
Sçait ſe mettre à couvert d'une attaque ſoudaine :
Du moindre évenement connoiſſant tout le prix,
S'il peut être vaincu, jamais il n'eſt ſurpris.

Plus heureux, trouvez-vous la fortune propice,
Ne vous arrêtez pas au milieu de la lice.
Dans ſa déroute encor craignez votre Ennemy ;
C'eſt n'être pas Vainqueur que de vaincre à demy.
Marchez, courez, volez où le ſuccès vous guide :
Un fleuve à qui tout cede en devient plus rapide.
Pourſuivez l'Ennemy, profitez des momens,
Et campez au-delà de ſes retranchemens.

Annibal eſt vainqueur. Cannes à ce grand homme,
Aſſure les chemins, & la priſe de Rome ;
Il n'a qu'à ſe montrer : terrible à ſes Rivaux,
Il peut voir dans leurs murs la fin de ſes travaux ;
Mais trop prompt à joüir du fruit de ſa victoire,
Il s'arrête, & Capouë enſevelit ſa gloire.
Rome recouvre enfin ſa premiere vigueur,
Et déja les Vaincus triomphent du Vainqueur.

Ceſar marche toujours d'une valeur égale,
Et ne ſe borne pas au ſuccès de Pharſale :

A ſes armes en vain le grand nombre eſt ſoumis,
Il veut pour triompher n'avoir plus d'ennemis.
Toutefois ſi la Paix, fixant vos adverſaires,
Les conduit à vos pieds ſupplians & ſinceres,
Monarques, fallut-il relâcher de vos droits,
Bornez, même à ce prix, le cours de vos exploits.
Calmez un ennemy que ſa foibleſſe allarme.
Que le repos public aiſément vous déſarme.
La Paix a ſes Heros, & mieux que les Lauriers,
Son Olive ſouvent couronne les Guerriers.
Heureux! qui conſultant une juſtice auſtere,
Triomphe ſans orgueïl, & combat ſans colere;
Et qui vivant plutôt en Prince qu'en Soldat,
De la ſeule équité fait ſa raiſon d'Etat.
Rien ne releve plus l'éclat du Diadême,
Qu'un Roy qui met ſa gloire à ſe vaincre ſoy-même.
Ainſi lorſque le Ciel exauçant vos ſouhaits,
Répand dans votre camp les douceurs de la Paix:
Que vos heureux Soldats trouvant en vous un Pere,
Goûtent de leurs travaux l'héroïque ſalaire;
Et pour les élever au comble du bonheur,
Diſtribuez vos dons par les mains de l'Honneur;

Mais dépoſez, ſur-tout, dans des retraites ſûres,
Tous ceux qui ſont chargez ou d'ans, ou de bleſſures.
C'eſt par-là, que des ſiens fut toujours adoré,
Ce grand Roy, le dernier que la France a pleuré.
Princes, inſtruiſez-vous ſur cet auguſte exemple :
Venez dans nos climats, & que votre œil contemple
Ce ſéjour fortuné, ce ſuperbe Palais,
Où nos Guerriers admis, & comblez de bienfaits,
Paſſent tranquilement au ſein de leur Patrie,
Ce qu'un corps mutilé, leur a laiſſé de vie.
O Toy ! que fit fleurir ſon Regne triomphant,
France, ſous ce Heros que ton Deſtin fut grand.
Ce Prince belliqueux craint ſur la Terre & l'Onde,
T'eut peut-être élevée à l'Empire du Monde,
Si tous ſes Ennemis prévenant leur malheur,
N'euſſent par ſa bonté deſarmé ſa valeur :
Dans ſes projets toujours prudent & magnanime,
Gagnant de ſes voiſins ou l'amour ou l'eſtime,
LOUIS, à qui le Ciel compta de nombreux jours,
Par d'héroïques faits en conſacra le cours ;
Et ce Roy revêtu d'une gloire immortelle,
Des Princes de la Terre eſt le plus grand modéle.

A MADAME
DE LA V**
SUR SON MARIAGE.

SI je n'erre, voicy le temps
Qu'en Vous, & qu'en mortel insigne,
Amour, Hymen, comme à la ligne,
S'en vont pêcher couple d'Amans.
Soit donc que déja d'hymenée,
Ayiez allumé le flambeau,
Ou soit que dans quelque journée,
Doive briller un feu si beau;
Iris, sur ce galant Chapitre,
Daignez agréer cette Epitre;

Croyez que longue ne ſera,
Stile diffus s'en bannira :
Peut-être encor n'aurez vous cure,
De lire ſi mince écriture.
Que ſçay-je ſi dans ce moment,
Bijoux, habits, bans, ou Notaire,
Viſites, fâcheux compliment,
Noces faites, ou bien à faire,
Ne feront point mettre à l'écart,
Vers reçûs trop tôt ou trop tard?
Tant pis. Ce ſeroit grand dommage
Qu'Apollon, & ſes deſcendans,
Malgré leur celeſte langage,
Perdiſſent leur peine & leur temps :
Ce ſeroit diſgraces mortelles,
S'ils le perdoient auprès des belles,
Comme ils font à la Cour des Rois.
Cet heureux mortel dont je crois
La fortune à preſent complette,
Qui poſſede un tréſor ſans prix,

Et ce tréſor, c'eſt vous, Iris,
N'a pas, en faiſant telle emplette,
Perdu ſon temps, luy, bien le ſçait;
Auſſi, dit-on, que dans ſa vie,
De rimer onc il n'eut envie:
Si de Phebus eſt-il ſujet,
De Phebus & d'amour encore;
Car chacun d'eux eſt le moteur
De ſon eſprit & de ſon cœur:
Mais ſi tous deux il les implore,
Iris, le dernier vous ſuffit.
Ses traits, ſes myſteres, ſon rit,
Tout ce que dans le premier âge,
Luy-même à l'Hymen il apprit,
Eſt devenu votre appanage.
Laiſſez Phebus & ſes ſuppots,
Laiſſez tout l'Olympe en repos.
L'Olympe, & toute ſa puiſſance,
Ont moins de poids dans la balance,
Que n'en a l'Enfant de Paphos.

Long-temps y a, quoyqu'inhumaine,
S'il faut le dire, qu'aviez pris
Part, non petite, en ſon Domaine.
Premierement, Attraits & Ris,
Graces naïves, Don de plaire....
Mais pour mieux déduire l'affaire,
Sans reſpecter le bien d'autruy,
Aviez tout de l'Amour, fors luy.
Graces à quelque bon génie,
Le voicy de la Compagnie,
Il s'eſt livré, luy, tout ſon bien.
Retenez tout, & ferez bien.

A M.

A M. DE B**

LE JOUR DE SA FESTE.

DAns ce beau jour, mon cher Mécene,
Permettez qu'un moment je me livre à ma veine :
Vous seul de mon Esprit animez les ressorts,
Et vous êtes l'objet de ses plus doux transports.
Le Temps fuit, & rien ne l'arrête.
Si mes vœux s'élevoient jusqu'au thrône des Dieux,
Vous reverriez cent fois ces jours si précieux,
Où nous celebrons votre Fête.
Puissent ces Dieux que je reclame tous,
Dans les presens qu'ils verseront sur vous,
Ne consulter que leur puissance,
Ou les souhaits dictez par ma reconnoissance;
Et puissiez-vous enfin, touché de mon labeur,
Reconnoitre en ces Vers le langage du cœur.

A MADE DE B**

MADRIGAL.

POURQUOY ce nombre d'Immortels,
A qui le Paganiſme élevoit des Autels ?
Tous les jours quelqu'Apothéoſe,
D'un Mortel décoroit les Cieux.
Ne pouvoit-on ſimplifier la choſe,
Et faire regner moins de Dieux !
On fit Venus, & Minerve & Diane.
Ah ! ſi dans cet âge profane,
Iris avoit reçû le jour,
Admiſe en la celeſte Cour,
Pour la Beauté, l'Eſprit & la Sageſſe,
On n'auroit eu qu'une Déeſſe.

L'HOMME ET LA BELETTE.

FABLE.

DAns certain Bouge étoit une Belette,
Grace aux ſouris, de taille rondelette:
Un jour le Maître la ſaiſit,
Et vouloit l'envoyer ſur l'infernale rive :
Epargnez-moy, luy cria la chétive,
C'eſt pour vous que mon zéle agit;
Je ſçais purger cette demeure,
D'une engeance qui détruit tout;
Sans moy vous verriez à toute heure,
Meubles rongez de bout en bout.
Notre homme luy répond: Je vous entend, la Belle,
Vous voulez me faire juger
Que mon interêt ſeul vous force de gruger
Les Rats de céans. Bagatelle.

Universitas
BIBLIOTHECA
Octaviensis

Car je ſçais moy, pour vous parler ſans fard,
Que vous avez pour but, en leur faiſant la chaſſe,
Primò, de les manger, puis de remplir leur place,
Ne voulant du butin leur faire aucune part.
Ceſſez par votre Rhétorique,
De me faire valoir un bienfait chimérique :
Vous êtes un rare tréſor ;
Mais il faut que de vous en bref je me délivre,
Et vous feriez pis que ſouris encor,
Dame au long nez, ſi je vous laiſſois vivre.
Il dit, & ſans beaucoup d'apprêts,
Il la dévouë au gendre de Cerés.

Le motif ſeul met le prix au ſervice,
S'il n'eſt gratuit, le ſalaire eſt perdu.
Et je me ris d'un bon office
Que votre interêt m'a rendu.

A M. GOUTARD

DOCTEUR EN MEDECINE.

Sur la Convaleſcence de ma Femme.

COUCHÉ ſur le gazon d'une verte prairie,
Je rêvois, cher Goutard, à l'état languiſſant,
Où la fiévre plongeoit une Epouſe chérie,
Lorſqu'accablé des maux de cet objet abſent,
Je m'aſſoupis, & céde aux attraits de Morphée;
Mais tandis que ſa main prodiguoit les pavots,
Le Ciel à mes ſoupirs élevoit un trophée,
Il vole à mon ſecours. Dans le ſein du repos,
Frappé d'un vif éclat je vois un Dieu paroître:
Sa preſence remet mon eſprit abatu,
C'eſt Eſculape enfin, tout le fait reconnoître,
D'une hermine ſacrée il étoit revêtu.
„ Fils d'Apollon, luy dis-je, exaucez ma priere.
„ En proye à ſes douleurs Iſmene en ce moment,

„ Helas ! touche peut-être à ſon heure derniere.
„ D'un feu ſéditieux diſſipez le ferment.
„ Sous l'effort de ſon mal, s'il faut qu'elle ſuc-
„ combe,
„ A quel funeſte ennuy condamnez-vous mes jours ?
„ O Ciel ! que de Vertus deſcendroient ſous la tombe ?
„ Qui de mes pleurs enfin pourroit tarir le cours ?
„ Vous ne permettrez pas, Divinité propice,
„ Que la Parque ennemie, & ſon fatal ciſeau,
„ Faſſent au noir Pluton cet affreux ſacrifice.
„ Eſculape toujours fut l'effroy du tombeau.
Je me tais, incertain du ſort qui nous menace,
Quand, touché de mes maux, le Dieu me parle ainſi.
„ Ne crains point. Devant moy tes vœux ont trou-
„ vé grace ;
„ Des Decrets éternels tu vas être éclairci.
„ Ton Epouſe vivra, reçois-en cet augure,
„ Et demeure attentif à ce que tu vas voir.
A ces mots, le Dieu change & prend votre figure :
Je vous vois. Dans mon cœur renaît un doux eſpoir.
Je reconnois cet air qui diſſipe nos craintes,
Cet accuëil gracieux, garant de vos bienfaits.

C'eſt Eſculape encor, c'eſt luy ſous d'autres traits.
Votre aſpect me ravit : mais de cette merveille,
Le ſpectacle étonnant troublant tous mes eſprits,
Le Songe diſparoît. En ſurſaut je m'éveille.
A peine ſuis-je à moy que mon rêve eſt compris.
Je conçois que vos ſoins rappellent à la vie,
Le tendre & cher objet qui comblent tous mes vœux.
Et que d'un prompt ſecours votre cure ſuivie,
Accomplit à l'inſtant les oracles des Dieux.

SUR LES AMIS.

QUELQU'UN demandoit à Damis,
Riche autant qu'il en eſt en France,
Si dans cette rare opulence,
Il ſe croyoit beaucoup d'Amis.
De ceux que la Fortune attire,
J'en ay, dit-il, à volonté:
Des autres, je ne puis rien dire.
Ay-je été dans l'adverſité?

SUR LA CONVALESCENCE

DE MADE DE B**

Suite des nouvelles de Cythere.

ON a reçû des Lettres de Paris,
Qui portent en ſubſtance,
Qu'Iris eſt en convaleſcence;
Et ces jours paſſez, quelques Ris
Sont arrivez à tire-d'aîle,
Pour en confirmer la nouvelle.
On penſe icy différemment,
Sur cet heureux évenement.
L'Amour en montre une allegreſſe entiere;
Mais on obſerve que ſa mere
Reçoit la choſe froidement;
Que ſans trop en faire myſtere,

Au rapport des Couriers elle entra bruſquement,
Dans ſon appartement.
Cependant le Dieu de Cythére,
Vient d'ordonner par un Edit,
Dans les Pays de ſon obéïſſance,
Trois jours pleins de réjoüiſſance :
Et luy-même, à ce que l'on dit,
Dans ſa Cour prépare une fête,
Dont Venus a martel en tête.
Concert, Comédie, Opera,
Bal, Jeux, Feſtins, *& cætera*,
Y feront chacun leur office :
On y joint un feu d'artifice,
Et Vulcain le compoſera.
Ce Dieu ne fut jamais dans l'ame,
Tout-à-fait content de ſa femme,
Et n'eſt pas fâché par ce feu,
De la mortifier un peu :
On doit d'Iris y placer la Statuë ;
De l'Echarpe divine elle ſera vêtuë ;
Les Graces la couronneront ;
Et les Plaiſirs l'entoureront.

Ces quatre mots se feront lire
Sur un Piedestal de Porphire.
Des Dieux, ainsi que des Mortels,
Se réünit icy l'hommage.
La Beauté dont on voit l'image,
Merite un culte & des Autels.

L'ASNE.

FABLE.

UN Asne ayant des projets de fortune,
Se résolut d'abandonner les champs,
Et s'en alla des Courtisans,
Augmenter la foule importune.
Que faire d'un Asne à la Cour ?
Est-ce donc là sa résidence ?
Je ne sçais ; toutefois je pense
Qu'on en a vû plus d'un habiter ce séjour.
Celuy-cy fut reçû comme s'il pouvoit plaire ;
Sire Lion le souffrit quelque temps ;
Mais enfin sa fureur de braire,
Devint insupportable au Prince ainsi qu'aux Grands :
On prononça sa Sentence mortelle,
Et le Grison fut bien-tôt immolé.
Le Monarque en dinant demanda sa cervelle :
Le Renard qui déja s'en étoit regalé,
Dit au Roy, qui s'en faisoit fête,

Ne comptez ſur ce mets pour calmer votre faim.
Sire, le Camarade eut une groſſe tête ;
Mais de cervelle, pas un brin :
S'il en eut eu, je vous aſſure,
Que recevant d'autres leçons,
Il n'eut jamais quitté ſon pré ni ſes chardons,
Pour venir à la Cour preſenter ſa figure,
Faire entendre une voix propre à tout allarmer ;
Déplaire au Maître enfin, & ſe faire aſſommer.

Que de gens voulant ſuivre une route nouvelle,
Ainſi que le Baudet, ont manqué de cervelle !

EPITRE.

*A M. B****

B*** Tu le ſçais ; en vain l'expérience,
Nous apprend qu'icy-bas la celeſte Puiſſance,
N'a pas voulu qu'un homme idolâtre ou Chrétien,
Sans mêlange du mal, pût moiſſonner le bien ;
Chacun, loin de ſouſcrire à cette Loy commune,
Croit pouvoir à ſon joug dérober ſa fortune ;
Et fecond en projets ſe plaît à concevoir,
D'un bonheur toujours pur le chimérique eſpoir.
Heureux l'homme, dit-on, qui peut dans l'opulence
Couler les doux momens que le Ciel luy diſpenſe ;
Qui voit d'un prompt ſuccès couronner ſes deſirs,
Et compte mollement ſes jours par ſes plaiſirs !
L'Ambitieux traçant ce tableau fantaſtique,
Croit que de ſon deſtin c'eſt le hieroglifique,
Juſqu'à ce que le Temps, & les Decrets des Cieux,
Sur le ſort des humains luy deſſille les yeux.

Car

Car cet homme, à l'abry des vents & de l'orage,
Ce mortel éclairé d'un Soleil ſans nuage,
Et qui des doux zéphirs eſt toujours careſſé,
Dans quel lieu juſqu'icy le Ciel l'a-t'il placé ?
Mais qu'il ſoit arrêté qu'en leurs routes diverſes,
Les humains à jamais trouveront des traverſes ;
Que le jour qui leur luit doit ſouvent s'éclipſer ;
Eſt-ce un mal ? gardons-nous, Ami, de le penſer.
Et plutôt d'un Mortel que la Fortune outrage,
Par ces Vers, s'il ſe peut, relevons le courage.
Qu'il ſçache que du Sort les inégalitez
Font naître ſon bonheur de ſes calamitez ;
Que des biens & des maux l'heureuſe alternative,
Rappelle dans nos cœurs la vertu fugitive ;
Et que dans les revers, ainſi qu'en un creuſet,
Le Merite s'épure, & devient plus parfait.
Quand Phebus obſcurci diſſipe enfin la nuë,
De rayons plus brillans il frappe notre vûë.
S'il étoit icy-bas un bonheur permanent,
Que l'on ne put tomber d'un état éminent,
Alors, cher B*** dis-moy, d'un homme en place,
Pourrois-tu concevoir & l'orgueïl & l'audace,

Les desirs effrenez, le desordre évident,
Que feroient naître en luy son sort indépendant:
Je le vois, ce Mortel, au sein de la Licence,
Ne respecter bien-tôt ny Loix ny bienséance,
Sourd aux sages conseils, extrême, impérieux,
Aux molles voluptez courir en furieux:
Je le vois, déployant sa grandeur importune,
Imposer aux humains le joug de sa fortune;
Y puiser au milieu de ses vœux satisfaits,
La dureté du cœur, & l'oubly des bienfaits.
Car un homme opulent, plongé dans les délices,
Et qui n'a point du Sort éprouvé les caprices,
A sa cupidité ne mettant aucun frein,
Sur l'interêt d'autruy se fait un cœur d'airain.
En vain du triste cours des peines qu'il endure,
L'Innocent opprimé luy trace la peinture;
D'une oreille attentive il n'est point écouté.
Pour plaindre un malheureux, il faut l'avoir été.
D'une prosperité constante, inaltérable,
Reconnois donc icy la suite déplorable:
Hé quoy! tout chancelant qu'est le sort des humains,
Si-tôt que la Fortune à l'un d'eux tend les mains,

Qu'il devient de la Cour une nouvelle Idole,
Ou que Plutus chez luy fait couler le Pactole ;
Ne le voyons-nous pas, enflé de ſes ſuccès,
S'abandonner ſouvent à de pareils excès ?
Hé ! que ſeroit-ce donc, ſi de cette bonace
Les Aquilons jamais n'oſoient prendre la place ;
Qu'il maîtrisât les Vents au gré de ſon orgueïl,
Et que ſa nef courut une mer ſans écueïl ?
Ainſi dans tous les temps, comme au ſiecle où nous ſommes,
Crois-moy, l'Adverſité fut ſalutaire aux hommes ;
Mere de l'Induſtrie, & fertile en moyens,
C'eſt d'Elle que ſont nez les meilleurs Citoyens :
Tel dénüé d'abord de biens & de reſſource,
Par Elle dans le monde a commencé ſa courſe,
Qui montre quand le Sort ſe plaît à l'élever,
Des vertus qu'en tout autre on ne pourroit trouver.
Dans plus d'une contrée on ſçait qu'il eſt d'uſage,
Que de l'aîné les biens deviennent le partage :
Le Cadet étranger dans ſa propre maiſon,
Muni de ſon épée, en ſort avec ſon nom.

Mais ce Cadet quittant sa sterile Province,
Vole dans les combats, se fait connoître au Prince :
Intrépide Guerrier, assidu Courtisan,
Bien-tôt de sa fortune il devient l'Artisan ;
Du caprice des Loix sçait vanger sa naissance,
Et fondant sur luy seul toute son esperance,
Jusqu'aux premiers honneurs il monte par degrez,
Et fait revivre en luy ses ayeux illustrez.

L'Aîné se reposant sur le bien de ses Peres,
Frappé d'autres objets suit des routes contraires :
A quoy bon pour la Cour tous ces soins empressez ;
Mes Titres, mes Trésors m'honoreront assez ?
Joüissons. Il le fait ; dissipe son Domaine :
On répand sans mesure un bien acquis sans peine,
Vers le terme du sien il court sans relayer ;
Puis d'aucunes vertus ne pouvant s'étayer,
Il va dans quelque Fief, débris de son naufrage,
Prôner à ses Vassaux sa race & son courage.

Laissons-le se répandre en discours superflus,
Regretter à loisir des trésors qu'il n'a plus.
Et sur l'exemple qu'offre & l'un & l'autre frere,
Profitons du Destin ou propice ou contraire.

LA MUSE REELLE.

A MADEMOISELLE C***

JUSQUES à quand, chez la gent Poëtique,
Muſes & Dieux ſeront-ils en crédit,
Et verra-t'on leur culte chimérique,
Soüiller les Vers qu'enfante notre Eſprit?
L'erreur chez nous a-t'elle donc preſcrit?
Lorſqu'à rimer notre cerveau s'applique,
Faut-il congé de ces Dieux veterans,
Et tout Poëte en Chevaliers errans,
Doit-il créer, dans ſa verve inſenſée,
Dames en l'air pour luire à ſa penſée?
D'un joug ſi vain je prétends m'affranchir;
Sous le Vray ſeul mon Eſprit veut fléchir.
Mais, dira-t'on, ce fut toujours l'uſage,
D'invoquer Muſe en Poëtique Ouvrage,

Qui par ce tour prend ſoin de s'annoncer.
Uſage ſoit, je n'y veux renoncer.
Dans mes Ecrits Muſe ſera fêtée.
Muſe réelle, & non pas inventée;
Muſe qu'on voit habiter ces climats,
Et qui brûlant d'une celeſte flâme,
D'une Immortelle a les brillans appas.
C'eſt-là l'objet que ma verve reclame;
C'eſt vous, Iris; vous qui des doctes Sœurs
Réüniſſez les charmantes douceurs.
Muſes, dit-on, ſont jeunes, chaſtes, belles,
En tous ces points vous quadrez avec elles;
En tous ces points, comme dans le ſçavoir,
Que d'inſpirer on leur donne pouvoir.
Certes en vous, comme en un ſûr aſile,
L'Art & le Goût ont élû domicile,
Et pour jamais à vos Loix ſont ſoumis:
Car tout ainſi qu'aux Filles de Memoire,
Le Roy des Dieux jadis les a tranſmis:
Un Pere illuſtre & jaloux de leur gloire,

A votre zéle, Iris, les a commis.
Or, faites donc que chacun d'Eux m'éclaire,
Durant le cours d'un ſentier épineux,
Et montrez-vous, favoriſant mes vœux;
De mes Ecrits la Muſe tutelaire.

EPITRE.

SUR LA CONSCIENCE.

A M. CH***

CH*** dont l'ame éclairée
Du flambeau de la verité,
D'une conſcience épurée,
Compoſe ſa felicité :
Toy qui cherches à te connoître,
Et qui fais de puiſſans efforts,
Non pas pour vaincre les remords,
Mais ce qui peut les faire naître :
Que tu plains cet homme pecheur,
Qui d'une oreille fanatique,
Ecoute cette voix critique,
Qui s'éleve au fond de ſon cœur.
Il paroît calme dans le crime ;
Mais contre luy-même irrité,

Il eſt ſans ceſſe la victime
De ſa fauſſe ſécurité.
D'une ſyndereze indomptée,
Il eſt tourmenté nuit & jour.
Ainſi cet immortel Vautour,
Ronge le cœur de Promethée.
Soumis, par une auſtere Loy,
Aux Decrets de ſa conſcience,
L'homme coupable, porte en ſoy
Le châtiment de ſon offenſe :
Il faut qu'il ſubiſſe ſoudain
Cette Sentence veridique,
Que rend un Juge domeſtique,
Qui tient ſéance dans ſon ſein :
Chacun icy dans ſa conduite,
Reſſortit à ce Tribunal.
Il n'eſt à l'homme aucun canal,
Pour échaper à ſa pourſuite :
Qu'il habite un riche Palais ;
Qu'aux honneurs dont la Cour décide,

Il s'éleve d'un vol rapide,
Et qu'il soit assis sous le Dais;
Qu'aucun Rival ne l'importune,
Que d'un Peuple de Courtisans,
Autour de luy fume l'Encens,
Et que captivant la Fortune,
Avec ce Roy des Lydiens,
Il puisse disputer de biens;
Si le Desordre & la Licence,
Ont de son sein tumultueux,
Banni la Paix & l'Innocence,
Partage d'un cœur vertueux;
Des Remords subits, tyranniques,
Nez de ses coupables desirs,
Et Censeurs de ses mœurs iniques,
Empoisonnent tous ses plaisirs.
C'est que la Vertu sur notre ame,
A toujours d'invincibles droits,
Et qu'à toute heure elle reclame,
Contre le mépris de ses Loix.

Oüy, contre ſon attrait ſublime,
C'eſt en vain qu'on a combatu ;
Le deſaveu forcé du crime,
Eſt un hommage à la vertu.
C'eſt elle qui dans le Tenare
Arme ces ſpectres odieux,
Ces Sœurs dont la troupe barbare
Déchire les cœurs vicieux :
Chacune à les punir s'aprête.
Où fuïr ? Quels horribles ſerpens,
De feux, de venins dégoûtans,
Siflent ſur leur hideuſe tête ?
Vertu, de qui t'oſe outrager,
Ainſi donc tu ſçais te vanger.
Mais quelle douceur ineffable !
Quel eſpoir ! quel repos aimable
Ne verſes-tu pas dans les cœurs,
Dont tes attraits furent vainqueurs !
C'eſt de ta divine influence,
Que ſont nez les Plaiſirs parfaits.

Les mettre au prix de l'Innocence,
Eſt-ce trop payer tes bienfaits?
Ch *** tu joüis ſans ceſſe,
De ſon immortelle onction:
L'ame qu'aucun trouble ne preſſe,
Goûte en paix ſa poſſeſſion.
Heureux l'homme qui de ſa tête,
Ecartant le foudre vangeur,
Même au milieu de la tempête,
Voit regner le calme en ſon cœur!

A MADAME

DE LA L**

Sur l'éducation de Mademoiſelle ſa Fille.

VOILA donc cette Fille, image de ſa Mere,
Unique rejetton de ſon illuſtre Pere.
Déja que d'eſprit & de ſens,
On découvre au travers des voiles de l'enfance !
Epris de ſes attraits naiſſans,
Déja les cœurs ſont ſans défenſe.

AINSY s'éleve ſous vos yeux,
Cette Fille, l'objet de vos ſoins précieux.
Sage Uranie, en marchant ſur vos traces,
Elle va moiſſonner les charmes les plus doux ;
Qui ne ſçait qu'être inſtruit par vous,
C'eſt l'être à l'Ecole des Graces.

On ne doit pas trop se fier,
Sur les seuls dons de la nature ;
A moins qu'une heureuse culture,
Ne les fasse fructifier.
Tous ces germes divers dont la Terre est nourrie,
N'ont de fecondité que par notre industrie.

Vainement la Reine des fleurs,
Porteroit dans son sein les plus vives couleurs,
Si de Zéphire & de l'Aurore,
Le souffle caressant, & les fertiles pleurs,
Aux rayons du matin ne la faisoient éclore.

Votre fille, Uranie, étale des appas,
Que la Mere d'Amour en naissant n'avoit pas ;
Mais il faut que l'Esprit, de ses graces naïves,
Releve encor la dignité,
Il en ajoûte de plus vives,
Et c'est le fard de la Beauté.

Eclairez ſon intelligence,
Des lumieres du ſentiment;
Donnez-luy l'art de juger ſainement,
Et plus de goût que de ſcience.
Que ſur ſon front réſide l'Enjoüement;
Mais que chez elle l'Agrément
Se joigne avec la Bienſéance.

Sur elle ainſi veillant de toute part,
Qu'elle ſe faſſe une heureuſe habitude,
De ne rien dire avec étude;
Et moins encore par hazard.

C'est ſon deſtin que pour Elle on ſoupire;
Mais ſans s'armer d'un faſtueux courroux,
Que ſur ſon cœur Elle garde l'empire,
Que ſes attraits prendront ſur nous.

L'HONNEUR eſt un Juge ſévere,
Qui même ne veut pas que le cœur délibere.
Puiſſe-t-elle au milieu d'une galante Cour,
Etre toujours aimée, & vivre ſans amour!

LE LOUP ET L'ASNON.

FABLE.

UN vieux Baudet, à ce que dit la Fable,
Giſoit infirme en ſon Etable ;
Certain Aſnon, ſon fils, & de bon naturel,
Le ſervant, luy marquoit ſon reſpect paternel.
Le bruit ſe répand à la ronde,
Que notre Moribond
Se diſpoſoit à ſortir de ce Monde.
Sire Loup prend la bale au bond.
Sur la mort de la bête aſine,
Il fondoit déja ſa cuiſine,
Et ſans ſcrupule le glouton,
De la partíe eut mis l'Aſnon.
Tout entre dans ſon ordinaire.
Il court donc à l'Etable ainſi qu'à ſon Perou :
L'huis en étoit fermé ; mais à travers un trou
Il apperçoit le fils couché près de ſon pere ;

Il l'appelle auſſi-tôt, & compoſant ſa voix :
Trouvez bon, luy dit-il, dans le ſoin qui m'agite,
Qu'à l'Auteur de vos jours je rende une viſite.
Notre Aſnon qui d'abord reconnut le matois,
Répond que pour raiſons trop longues à déduire,
Près de ſon pere il ne peut l'introduire.
Du moins, reprit le Loup, qui d'un ſi ſage trait
Etoit demeuré ſtupefait :
Daignez, mon fils, daignez m'apprendre
L'état de ſa ſanté, ce qu'on en doit attendre ;
De quels chagrins pour luy ſommes nous devorez !
Helas ! le pauvre infirme eſt, ſi vous l'ignorez,
Mon amy, dès l'enfance, &, de plus, mon compere.
Retournez ſur vos pas, Monſieur, & m'en croyez,
Dit le jeune griſon ; mon Pere
Se porte mieux que vous ne voudriez.

Tel, lorſqu'au lit le mal a fixé ta demeure,
Vingt fois frappe à ta porte, & fait prendre ſon nom.
Qui ne l'aſſiege ainſi que pour mieux ſçavoir l'heure
Où tu deſcendras chez Pluton.

EPITRE.

A M. DE MONTICOURT.

IMplacable ennemy du Vice,
Toy qu'il ne fit jamais broncher,
Et qu'on a toujours vû marcher
Dans le sentier de la Justice ;
Non, ce ne sont point les honneurs,
Ny ces richesses qu'on renomme,
Qui font à mes yeux le grand homme,
Cher Monticourt, ce sont les mœurs.
Alexandre a vû la victoire,
Toujours enchaînée à son char :
Cent fois au comble de la gloire,
Elle sçut élever Cesar.

Citez ces Heros ſanguinaires
Au Tribunal de la Raiſon,
Ce ſont des hommes ordinaires,
Près de Socrate & de Caton.
Qu'on trouve un Mortel équitable,
Simple, modeſte, officieux,
Qui ſçache reſpecter les Dieux,
Et qui ſoit amy veritable;
Qui n'écoute que ſon devoir,
Et contre un injuſte pouvoir,
De la cauſe de l'Innocence,
Embraſſe toujours la défenſe,
Qu'on le trouve; & c'eſt mon Héros.
Qu'à l'envy des voix mercenaires,
Chantent ces Mortels téméraires,
Qui du monde ſont les fleaux;
Qu'une vaine & ſervile plume,
Faſſe un Coloſſe d'un fêtu,
Quant à moy mon encens ne fume
Que ſur l'Autel de la Vertu.

Mais cet homme que je demande,
Cette vertu de bon aloy,
Qui ſeule a droit à notre offrande,
Qui peut mieux me l'offrir que Toy?
Ces mœurs pures du premier âge,
Qui rendoient dignes nos Ayeux,
De converſer avec les Dieux;
Ces mœurs ont fait ton apanage.
O combien ces heureux momens,
Sont chers à mon Eſprit docile,
Où dans un commerce facile,
Je découvre tes ſentimens!
Un eſſain de projets bizarres,
Des humains troublent le repos:
Les uns s'expoſant ſur les flots,
S'en vont chez des Peuples barbares,
Chercher en vain un ſort heureux,
Que ces Peuples beaucoup plus ſages,
Mépriſant nos ſtériles plages,
Trouvent ſans ſortir de chez eux.

D'autres prodigues d'une vie,
Qui toujours eſt trop tôt ravie,
Ne reſpirent que les combats,
Où du plus funeſte trépas,
Leur audace eſt bien-tôt ſuivie.
Celuy-cy s'intrigue à la Cour,
Flate les Grands, fait ſa cabale,
Dans une faveur inégale,
Superbe & rampant tour à tour.
De la Vertu qui l'importune,
Il affranchit bien-tôt ſon cœur,
Ternit ſon luſtre, & ſans pudeur
La proſtituë à la Fortune.
Ainſi, Monticourt, icy-bas,
Chaque Mortel a ſa chimére.
Mais pour moy mon unique affaire,
Le but où tendent tous mes pas,
Eſt d'aller au-devant du Sage,
L'écouter; & dans ſes diſcours,
Puiſer l'infaillible ſecours,

Qui m'offrant un Port dans l'Orage,
Sauve ma raiſon du naufrage.
Parmy tant d'exemples pervers,
Heureux le Mortel en ce monde,
Qui peut de ces écuëils divers,
Garantir ſa nef vagabonde,
Et qui ſur des bords enchantez,
De Circé bravant l'artifice,
Voit comme Uliſſe à ſes côtez,
Une Divinité propice.
Hé ! que ne dois-je pas enfin,
Monticourt, au Ciel qui m'aſſiſte,
D'avoir aux volontez d'Ariſte,
Voulu ſoumettre mon deſtin ?
Un reſpect tendre & plein d'eſtime,
Me livre à ſon joug legitime :
Dans l'hommage que je luy rends,
Je ne brûle qu'un pur encens ;
Car ſi le zéle qui m'enflâme,
Eclate à ſes yeux nuit & jour,

C'eſt que pour luy faire ma Cour,
Amy, je n'ay point dans ſon ame,
Ny de vertus à ſuppoſer,
Ny de vice à canoniſer.
Ainſi malgré l'eſprit inique,
Qui regne en ce ſiecle tortu,
J'ay ce bonheur, peut-être unique,
De n'obéïr qu'à la Vertu.

A MONSEIGNEUR

L'EVESQUE D***

Sur un Sermon qu'il avoit prêché.

JE l'attendois, ce jour de graces,
Où je pourrois, comme on me l'avoit dit,
Trouver de Chryſoſtome & le zéle & l'eſprit,
Que peut-être encor tu ſurpaſſes.
Que cet heureux moment étoit long à venir !
Depuis peu dans ces lieux faiſant ma réſidence,
Je n'avois d'autre impatience,
Que de te voir entretenir
Des ſaintes veritez tes oüailles fidelles.
J'avois lû tes Ecrits : leurs clartez immortelles
Avoient illuminé mon eſprit & mon cœur,
Et déja l'un & l'autre étoit ton tributaire ;
Mais il falloit encor t'entendre dans la Chaire.
Quels ſaints tranſports ! & quelle profondeur !

Quel feu ! quelle ſollicitude !
Qu'il paroît bien que l'Eſprit du Très-haut
Se répand avec plenitude,
Sur ceux qui de la Foy conſervent le dépôt !
Que tu ſçais nous frapper de ſalutaires craintes !
Je croyois voir un Ange du Seigneur,
D'un charbon enflâmé ſecondant ton ardeur,
Purifier tes lévres ſaintes :
Et lorſqu'à la faveur d'un diſcours véhément,
Tu ſemois les Vertus dans notre ame embraſée,
Le Ciel faiſoit pleuvoir cette douce roſée,
Qui peut donner l'accroiſſement.
Ton Troupeau goûte en paix la ſolide pâture,
Dont l'Egliſe en naiſſant faiſoit ſa nourriture ;
Et tout retrace en Toy la doctrine & les mœurs
De ſes premiers Paſteurs.
Pourſuis, docte Prélat, le Ciel te favoriſe.
Sous un regne pieux fais triompher l'Egliſe.
Armé du glaive à deux tranchans,
Combats nos funeſtes penchans ;
Et fais qu'à ta parole, ainſi qu'à ton exemple,
Nos cœurs de l'Eternel ſoient à jamais le Temple.

AU MESME.

QUoyqu'a des soins divers soyez toujours lié,
Et que de nous ainsi, n'ayïez eu souvenance,
Je vous le dis, Seigneur, en toute reverence,
Content ne suis que m'ayiez oublié.
Quoy! pour prêcher & chanter Messe,
Sur le Troupeau veiller sans cesse,
Comme Augustin instruire ou refuter,
Saisir l'Erreur & la confondre,
A mon Ecrit ne pouviez vous répondre,
Ny quatre mots me riposter?
Par trop fâcheux est ce silence.
Eussiez-vous commis une offense,
De m'avoir dit, en un seul trait,
Sire tel, de vos Vers je suis fort satisfait?
Non certes; mais honneur insigne,
Los immortels m'en seroient avenus,

*

Si que mes Lecteurs prévenus,
Du Laurier Delphien, Seigneur, m'auroient crû
digne.
Tel eſt le bien dont vous m'avez ſevré.
Le tort que ſouffre autruy doit être reparé.
Et, Seigneur, c'eſt votre doctrine,
D'où je conclus, plus je rumine,
Que Miſſive de vous doit me venir ſoudain,
Puiſque le veut ainſi l'interêt du prochain.

LETTRE

A M. DE B***

RECEVEUR GENERAL DES FINANCES.

A l'occasion de quelques Pieces de Prose & de Vers, qu'il m'avoit envoyées de Tours, & qui avoient été composées sur la Naissance de Monseigneur le Dauphin.

DEPUIS que j'ay reçû, Monsieur, les Vers que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer; j'ay toutes les envies du monde d'aller faire un cours de Poësies où vous êtes: quelques-uns de ces Vers me paroissent d'autant plus admirables, que je n'y comprends rien: tels sont ceux imprimez au revers de la Chanson. Il faut bien que votre Lettre ne soit pas si belle; car je l'ay entenduë d'un bout à l'autre.

Telle que mon cœur s'en flatoit,
Combien de traits ont dû m'y plaire !
Faisant alors œuvre de Secretaire,
Vous écriviez : l'Amitié vous dictoit.

Que je suis sensible, Monsieur, à tou ce qu'elle vous inspire en ma faveur.

A bon droit on la déïfie ;
Je suis de ses devots, mon cœur luy sacrifie,
Et la met au-dessus de tous les Immortels :
Si dans le vôtre Elle me place,
Je prétends luy bâtir un Temple & des Autels :
J'en remettray la Dédicace
Au temps pour moy si précieux,
Que vous quitterez Tours pour habiter ces lieux.

Revenons aux Pieces fugitives dont vous m'avez fait part : la Chanson est digne de remarque. Il faut que l'Auteur ait une dent contre nos bons Amis les H*** On ne s'attend point à les trouver là ; &, en effet, ils n'y avoient que faire ; l'Episode au surplus est très-comique. Mais avez-vous fait attention, Monsieur,

que vous ne nous indiquez point l'air ? Cependant vous n'ignorez pas que les paroles composées pour le chant, perdent quelquefois beaucoup au recit. Voyez quel tort vous avez fait à ce Lyrique ; je m'en rapporte à votre conscience, & passe à la Priere du bienheureux Curé.

Que beni soit le zéle incomparable
De ce Pasteur, amy des bachiques presens :
Et puisse le Ciel favorable,
Exaucer ses vœux tous les ans.

En verité, Monsieur, rien n'est au-dessus de cette Priere ; & le trait burlesque qui la termine ne sçauroit se payer. Vous aurez remarqué, comme nous, que le fond de la Priere est très-sensé ; il y regne même un enthousiasme vrayment Chrétien.

Non, non, ces Orateurs véhémens & fidéles,
Qui de la Chaire étoient les Cicerons,
Dans leurs ferventes Oraisons,
Ne frappoient pas plus fort aux Portes éternelles.

Qui croiroit donc à la fin trouver cet
te chûte comique ? *Seigneur, conserve*
nos vendanges. Cela eſt admirable ! L
Relation, ou plutôt la pompeuſe Deſcri
ption des Fêtes données à Tours, ne l'e
pas moins. On eſt charmé de voir com
ment le Relateur ſauve la mauvaiſe exe
cution du feu d'artifice : il nous fait en
tendre qu'il fut très-mal ſervi, n'importe
Le Peuple, nous dit-il, vit par-là multi
plier ſes plaiſirs ; c'eſt bien le prendre
& on ne s'attendoit pas à ce trait d'élo
quence. Il y en a d'autres encore qui n
meriteroient pas moins d'être relevez
cependant, à tout prendre, l'Auteur n'eſ
pas mal-à-droit ; il ſe ſouvient de ſa Rhé
torique, & n'épargne pas les Figures : i
employe même juſqu'à la phraſe Poëti
que ; & il y a des endroits où j'ay été
tenté de coudre des rimes : peut-être tou
cela eſt-il trop faſtueux pour une Deſcri
ption qui ne doit que narrer avec ordre
& avec clarté ; mais on aime à briller, &
la Province préfere volontiers,

Le clinquant de l'esprit à tout l'or du bon sens.
Que dis-je ! la Province. Hé ! ce goût puerile,
N'a-t'il pas infecté la Ville,
Et jusques à la Cour trouvé des Partisans ?

Mais c'est assez discourir, Monsieur, sur toutes ces differentes Pieces.

Quittons le Cõmentaire, & parlons d'autres choses.
Les Tourangeaux caressez des zéphirs,
Habitent un Pays de roses,
Et rassemblent tous les plaisirs.
Or dites-nous (ce seront Lettres closes)
N'êtes-vous jamais occupé,
Qu'à refondre un calcul où l'on s'étoit trompé ;
A balancer les diverses recettes
Que vos commis ont faites ;
Ou bien à constater par un dénombrement,
Votre vaste département ?
Quant à moy, je croirois que dans ces lieux propices,
Le Cabinet toujours ne vous possede pas,
Et qu'au travail vous mêlez les délices,
Qu'un climat fortuné fait naître sous vos pas.

Si ne faites ainſi, du moins le devez faire,
Et n'être tellement amoureux du métier,
Que vous y livrant tout entier,
Aux innocens plaiſirs vous vouliez vous ſouſtraire.
Mais, comme je l'ay dit, j'augure mieux de vous,
Et penſe même encor que par un ſoin plus doux,
Quelquefois Muſes de Touraine,
Muſes puiſant à la docte Fontaine,
S'emparant de votre loiſir,
De l'Hélicon vous verſent l'Elixir.
Tout me le dit: le rivage de Loire,
Fut ſouvent le ſéjour des Filles de Memoire;
Et ſi quelque Demon eût pû les exiler,
Le goût que vous avez pour leur ſainte harmonie,
Auroit bien ſçû les rappeller,
Et l'emporter ſur ce mauvais Génie.
Je ſuis donc aſſuré, qu'à Tours comme à Paris,
Le Ciel vous fait joüir d'un ſort digne d'envie,
Et que par tout les Jeux, les Graces & les Ris,
Font le tiſſu de votre vie.

Je ne vous diray rien de la mienne,
Monſieur,

Monſieur ; elle s'écoule dans les occupations ordinaires.

Ecrits divers, Cabinet ou Bureau,
Forment toute ma deſtinée.
Je paſſe ainſi mainte journée,
Et je laiſſe à la Parque à tourner le fuzeau.
Rien ne s'oppoſe à ma tranquillité,
Si ce n'eſt le deſir de plaire,
Au Mortel de qui la bonté
Fait icy ma felicité.
Qu'eſt-il beſoin de nommer votre frere ?
Certes, ſi je pouvois dans le cours de mes ans,
Luy donner de mon zéle inſigne,
Des témoignages éclatans,
Et par d'heureux travaux enfin me rendre digne,
Du ſort paiſible & doux qu'il me fait près de luy :
Mon ame alors, ſans trouble & ſans ennuy,
D'aucune paſſion ne ſeroit tourmentée,
Et l'onde d'un Canal ſeroit plus agitée.

Soyez, Monſieur, dépoſitaire de ces ſentimens, & bien perſuadé du fidéle attachement avec lequel je ſuis, &c.

LE CHAT ET LES LAPINS.

FABLE.

UN Chat entra d'un air modeſte,
Dans une Garenne ; & d'abord
La Nation fuit dans ſon fort,
Et regagne ſes trous ſans demander ſon reſte.
Mais comme notre Aventurier
Faiſoit le guet près d'un terrier,
Quelques Lapins s'avancent vers l'entrée,
A diſtance pourtant de la griffe acerée,
Et demandent à l'Etranger
Ce qu'il deſire, en quoy l'on pourroit l'obliger.
Le drôle rempant ſur la mouſſe,
Leur dit avec une voix douce,
Qu'il ne doit point exciter de rumeurs,
Qu'il n'eſt venu dans leur Domaine
Que pour étudier leurs mœurs ;
Qu'aucun autre objet ne l'améne,

Qu'il voyage en divers endroits,
Et qu'en Philoſophe il ſe livre
Au ſoin de connoître à la fois,
Les Animaux, & leur façon de vivre.
Nos Citadins, crédules, bonnes gens,
N'en demandent pas davantage;
Ils courent à leurs habitans,
Prôner la vertu de leur ſage,
Rapportant de leur entretien,
Que cet hôte ſi vénérable,
Par ſa fourure incomparable,
Ses propos, ſon humble maintien,
Eſt un Philoſophe exemplaire,
Sobre, moderé, populaire,
Que la varieté des choſes d'icy-bas,
Conduit en differens climats.
Que la ſageſſe, au fond, eſt ce qu'il ſe propoſe;
Mais qu'à croquer Lapins il ne penſa jamais,
Puiſqu'il croit, en bon Brame, à la Métempſicoſe,
Et que ce qui reſpire eſt exclu de ſes mets.
Ce diſcours raſſura leur cervelle troublée,
Et toucha beaucoup l'aſſemblée.

En vain un vieux Lapin, animal circonſpect,
Et Doyen de l'Aréopage,
Repréſente combien ce grave Perſonnage,
Ce Philoſophe exquis luy paroiſſoit ſuſpect:
Sans s'arrêter à ſon langage,
Des Députez dans le moment,
Vont faire accueïl au Camarade,
Qui du premier ſalut étrangle ſobrement,
Trois ou quatre de l'ambaſſade.
Leurs Compagnons preſens, d'autres prêts à ſortir,
Dans leurs terriers vont ſe blottir:
Dom Mikis s'y préſente encore,
Et jure d'un ton frelaté,
Que malgré luy, la faim qui le devore,
Du premier coup l'avoit porté,
A cet acte d'hoſtilité,
Que par une foy ſolemnelle,
Il veut deſormais avec eux,
Sous des auſpices plus heureux,
Faire une alliance éternelle.
Qu'il ſçaura, ſans beaucoup de ſoins,
A l'avenir pourvoir à ſes beſoins.

Il dit ; mais pour le coup notre galant s'abuſe.
On feint de l'écouter, on luy parle, on l'amuſe,
Tandis qu'un des Lapins, par differens détours,
Va d'un Berger voiſin implorer le ſecours.
Celuy-cy, *d'un caillou lancé d'une main ſure,*
Fait au crâne du Chat une large bleſſure :
Il expire, en diſant ces mots :
Quand on n'auroit trompé qu'une fois en ſa vie,
C'eſt le comble de la folie,
Que de vouloir encor tendre d'autres paneaux.
Chacun ſe rit de nos promeſſes,
Et l'on eſt attrapé par ſes propres fineſſes.

LE SINGE ET LES POULES.

FABLE.

UN noble Campagnard dans ſa Gentilhommiere,
Tenoit baſſe cour pleniere.
Un Singe, groteſque animal,
Du logis étoit commenſal.
Deux Cocqs un jour étoient en guerre,
Et coups de bec alloient grand erre :
Le ſapajou qui les vit s'eſcrimer,
Eut grand ſoin de les animer ;
Et les ayant mis en furie,
Au Poulaillier il court du même pas.
Vos deux Cocqs, dit-il, ſont là-bas,
Qui ne marchandent pas leur vie :
Si vous n'allez à leur ſecours,
Dans la rage qui les poſſede,
Vous êtes veuves ſans remede,
Et ne les verrez de vos jours.

A ſon rapport les Poules allarmées,
Le ſuivent, & d'abord elles ſont deux armées;
Prennent party, groſſiſſent le combat.
Chacune eſt à la fois Capitaine & Soldat.
Quand vous voudrez appaiſer des querelles,
N'appellez point, s'il ſe peut, de femelles;
Fagotin les connoiſſoit bien,
Et ne comptant encor pour rien,
Une telle mutinerie,
Pour mieux ſignaler ce grand jour,
Du reſte de la baſſe-cour,
Il fait la revûë, & s'écrie,
A l'aide, Compagnons, quelle étrange tuërie!
Poules & Cocqs en ce moment,
De leur fureur, helas! ſont peut-être la proye.
Il dit; & le Canard, le Poulet d'Inde, & l'Oye,
S'acheminent en troupe, & s'en vont gravement,
Où leur valeur eſt appellée.
Le vieux Reitre pour lors voit combler ſon eſpoir,
Et ſe jette dans la mêlée:
C'eſt-là qu'il eut fait beau le voir,
Donner à droit, à gauche, & le premier à mordre;

Feignant de l'appaiſer, augmenter le deſordre,
Voler enfin de rang en rang,
Et ſe couvrir de pouſſiere & de ſang.
Le chamaillis en vient à l'oreille du Maître;
D'abord il voit de ſa fenêtre
L'émeute, & reconnoît le principal acteur;
Puis s'arme d'un bâton, & marchant à ſon traître,
Fait ceſſer le combat, en étrillant l'Auteur.
La volatille effarouchée,
Moitié courant, moitié volant,
Grace à ſon Patron vigilant,
Dans ſes réduits à l'inſtant eſt nichée.

Qui ſçait punir l'Auteur d'une ſédition,
A bien-tôt diſſipé toute la faction.

ODE.

AInsi donc repliant ſes voiles,
La Nuit ſe retire des Cieux,
Et bien-tôt les pâles Etoiles
Vont ſe dérober à nos yeux.
Mille oiſeaux, à ces doux préſages,
Font entendre dans les bocages,
Leurs chants, prémices du matin;
Et la brillante Meſſagere,
Du Dieu qui répand la lumiere,
Séme de roſes ſon chemin.

Il se leve, il luit. La Nature
Reprend son état florissant.
C'en est fait, & la nuit obscure
Céde à l'éclat du jour naissant.
Déja le bœuf hors de l'étable,
Prête son front infatigable,
Au joug dont il est enchaîné,
Et s'en va la téte baissée,
Dans une campagne engraissée,
Tracer un sillon fortuné.

Sous la houlette qui les guide,
On voit les troupeaux bondissans,
A l'envy paître l'herbe humide,
Et les fleurs qui couvrent les champs.
Le Chevreau court sur la montagne,
La Génisse dans la campagne,
Suit sa mere à pas mesurez.
Tous, désertant la bergerie,
Vont faire la moisson chérie,
Des biens qui leur sont consacrez.

Veillant à tout, l'homme champêtre
Reprend ſa culture & ſes ſoins ;
Mais ſans allarme il voit renaître,
Et ſes travaux, & ſes beſoins.
Laborieux dans ſon Domaine,
Chaque jour il fournit ſans peine,
Au labeur qui s'eſt preſenté.
Pourquoy craindroit-il l'Indigence ?
A-t-on vû manquer l'abondance,
Où regne la frugalité ?

Comme l'air de ſon domicile,
Son eſprit eſt pur & ſerein.
Ce n'eſt pas ſous un toit d'argile,
Que réſide le noir Chagrin ;
C'eſt à la Cour qu'il ſe tranſporte ;
C'eſt-là que ſa triſte cohorte,
Du Thrône entoure les degrez.
Oüy, du Jour la barriere s'ouvre ;
Et les Soucis entrant au Louvre,
Volent ſous ſes lambris dorez.

LA Fortune, & la Politique,
Y raménent leurs partisans.
On en assiége le Portique.
Quelle foule de Courtisans!
La Brigue, l'Interêt, l'Envie,
Les Soupçons tyrans de leur vie,
Se sont éveillez avec eux,
Et dans leur ame font renaître,
Avec le desir de s'accroître,
La crainte d'un revers honteux.

FASTE trompeur! Gloire perfide!
Ecuëils de notre liberté,
Dans sa carriere l'homme avide,
A-t-il un terme limité?
Non, pour vous sans cesse il soupire,
Et des richesses qu'il desire,
La soif s'irriteroit toujours,
Quand le Tage aux ondes dorées,
L'Eufrate aux fertiles contrées,
Dans son Domaine auroient leurs cours.

Suivez jusques dans Babylone,
Ce fier Vainqueur de l'Univers,
Et contemplez-le sur son Thrône,
Maître de cent Peuples divers.
Lorsqu'il enchaîne la Victoire,
Et qu'à jamais comblé de gloire,
Il n'en sçauroit plus acquerir,
Un ennuy cruel le devore,
De ne pouvoir trouver encore
Un autre Monde à conquerir.

Heureux! qui faisant son partage,
D'un état obscur & caché,
Joüit du champêtre heritage,
Que ses ayeux ont défriché.
Il fuït la Grandeur importune,
Et jamais son humble fortune
Ne brigue la faveur d'autruy;
Ses passions restent tranquilles,
Et celles qui troublent les Villes,
Ne parviennent pas jusqu'à Luy.

Il ſçait que ſur l'Onde inconſtante,
Où nous navigeons icy-bas,
Les Ouragans & la Tourmente,
Briſent ſur tout les plus hauts mats :
Tandis que des Vents aſſiegées,
En pleine mer ſont ſubmergées,
Ces Nefs qu'il voit couler à fond ;
A ſon Eſquif, loin du naufrage,
Il fait côtoyer le rivage,
Au milieu d'un calme profond.

Laissons, côme Luy, ſans nous plaindre,
Bruire les vagues en courroux.
Nulle tempête n'eſt à craindre,
Que celle qui s'éleve en nous.
Dès qu'à l'abri de la licence,
L'homme au gré de ſon innocence,
Vogue ſans redouter le ſort,
Son trajet eſt preſqu'inſenſible ;
Et dans ſa route un vent paiſible,
Le conduit doucement au Port.

SUR LE MARIAGE

DE MADEMOISELLE....

N'A guére Amour voulant faire recruë,
De nouveaux cœurs, citoyens de Paris,
(Pour ſa milice & celle de Cypris,
N'eſt Ville en tout de ſujets mieux pourvuë)
Il apperçut, en faiſant ſa revuë,
Jeune Tendron d'ineſtimable prix.
L'Amour alors n'avoit point à ſa ſuite,
Jeux, Graces, Ris, & tout ſon Comité:
Il le trouva près de cette Beauté.
Trop bien Luy plût la rencontre ſubite
De tel objet. Or je vous veux conter
Comment il fit pour nous l'eſcamoter.
Ce Dieu ſçavoit que notre Jouvencelle,
En documens d'honneur & de vertu,

Etoit nourrie, & que ſa Parentelle
Luy préſentoit le ſentier tout batu.
L'Enfant aîlé n'ignoroit pas encore,
Que ſurveillant au bonheur des humains,
Minerve avoit cultivé de ſes mains,
La chaſte Fleur dès qu'on la vit éclore:
De la cuëillir ſans certaine façon,
N'étoit moyen: cette façon, ſans doute,
C'étoit l'Hymen. Le Dieu pourſuit ſa route,
Et va trouver cet honnête garçon,
Le ſage Hymen. Quand il ne ſçait mieux faire,
L'Amour ſe ſert volontiers de ſon frere:
Viens, luy dit-il, il nous faut conquéter,
Sans plus attendre, une jeune Mortelle,
Qui ſuit Minerve, & vit ſous ſa tutelle;
L'exploit eſt beau, nous le devons tenter.
Vole au Logis de la gente Pucelle,
Parois en ſonge aux Auteurs de ſes jours,
Diſpoſe-les à vouloir que leur Fille,
Sous ta banniere & celle des Amours,

Faſſe l'honneur de plus d'une Famille.
Il dit ; l'Hymen l'entend à demy mot :
Plein de ſon rôle il le jouë auſſi-tôt.
L'Amour content repaſſe en ſa memoire,
Qui des Mortels répandus icy-bas,
Parut toujours plus zélé pour ſa gloire,
Et meritoit de ravir tant d'appas.
D** d'abord luy vient à la penſée :
Bon, ſa vertu ſera récompenſée ;
Voilà notre homme. On doit juſtice à tous,
Son heureux ſort fera bien des jaloux.
Songeons, dit-il, à former l'entrevuë.
Vient le moment, il le ſaiſit au bond,
Et c'eſt ce temps en ſouhaits ſi fecond,
Ou quand l'année eſt enfin révoluë,
Chacun ſuivant un uſage reçû,
De complimens forme un nouveau tiſſu.
Notre Héros que ce devoir appelle,
Court viſiter les Parens de la Belle ;
A ſes regards le Dieu l'offre d'abord,

Saisit son arc, tire, &, sans nul effort,
A ces deux cœurs, ses traits font brêche entiere ;
Puis satisfait d'un triomphe si beau,
Il part, & laisse un rayon de lumiere,
Qui de l'Hymen allume le flambeau.

SUR LA NAISSANCE DE MONSEIGNEUR LE DUC D'ANJOU.

MADRIGAL.

AInsi notre prosperité
Met le comble à notre esperance.
Une heureuse fecondité
Donne à nos vœux; comme à la France,
Un nouveau Prince issu des Dieux,
L'Amour de la Terre & des Cieux.
Formé sur son auguste Frere,
Du Dieu qu'on adore à Cythere,
Il offre les traits ravissans.
Au milieu de la Cour suprême,

Jupiter a peſé luy-même
Le ſort de ces Héros naiſſans.
Toy, qui de leurs fameux Ancêtres,
Publias les Exploits divers;
Déeſſe, annonce à l'Univers,
Nos Princes, ou plutôt ſes Maîtres.

LES DEUX SOURIS.

FABLE.

UNe Souris toujours en garde
Contre les piéges assidus,
Et l'encolure papelarde
De Dom Mitis, & de Rodilardus,
Appellant un jour sa voisine,
Luy tint, à peu près, ce discours.
Sur la Gent qui nous extermine,
Nous faudra-t-il veiller toujours?
Mitis & Rodilard sont de vrais Polyphêmes.
Nous nous voyons par eux à toute heure investir.
Passerons-nous la vie en ces perils extrêmes?
Hé quoy! de notre trou n'oser jamais sortir!
Il m'est venu, je crois, une bonne pensée.
Dans un Livre de ce Logis,

Que je rongeois la semaine passée ;
J'ay lû qu'il est certain Pays,
Où notre espece est reverée.
Les Sages de cette contrée,
Pensent que l'ame des Souris
Eut autrefois pour domicile,
Le corps d'un Conquerant, d'un Fakir, ou d'un Roy;
Et qu'à leur mort, suivant la même Loy,
Elle trouve quelqu'autre asyle ;
Que d'une belle Dame elle anime le corps,
Et, Dieu sçait, quel plaisir alors!
Ils appellent cela, je crois, Metempsicose ;
Et, pour mieux confirmer la chose,
Nos pareilles, dit-on, chez Eux sont par troupeaux;
Dans la doctrine enfin, que l'Inde leur révele,
Ils ont pour tous les animaux
Une charité fraternelle,
Leur bâtissent des Hôpitaux,
Où Dames Souris sont reçûës
Comme des Personnes issuës

De leurs Parens, peut-être, ou bien de leurs amis.
Allons, ma Sœur, partons pour un si beau Pays.
Soit, luy répondit la Comere.
La découverte nous est chere.
Mais dans ces Hôpitaux les Chats n'entrent-ils point?
Il est bon de vuider ce point.
Car si les portes n'étoient closes,
Seigneurs Matous en moins de rien,
Feroient bien des Metempsicoses.
Leur griffe enfanteroit quelque Prince Indien,
Hôneur dont, sur ma foy, nous nous passerions bien.
Ne craignez point, reprit notre Souris sçavante,
La Police est trop prévoyante.
Les Chats ont leurs maisons à part,
Et les nôtres sont à l'écart.
Sur ces propos, sans tarder davantage,
Elles partent, vont s'embarquer,
Se coulant le long d'un cordage,
Dans un Vaisseau chargé pour trafiquer.
Elles voguent, goûtant une joye infinie,

De s'éloigner des Chats, & de leur tyrannie.
Eole, Neptune, & le Sort,
Secondant l'espoir qui les flate,
Elles arrivent à Surate,
Et sur le champ se glissent dans le Port.
A peine sont-elles admises
Dans un des Hôpitaux destinez aux Souris,
Que sur le ton François elles font les Marquises.
L'une se souvenoit d'avoir été jadis,
Une Bramine du Pays.
D'une Princesse de la Chine
L'autre tiroit son origine.
Le bon Pythagore, dit-on,
Vouloit avoir été de même,
Euphorbe au Siege d'Ilion.
Sans recourir à son systême,
Ne voyons-nous pas en tous lieux,
Gens inconnus se forger des ayeux.
Cela soit dit sans offenser personne,
Et retournons à nos moutons,

A nos

A nos Souris, dis-je, & contons
Quelle vanité les talonne.
Il falloit qu'on cedât le pas,
A ces nouvelles Citoyennes,
Qui vous traitoient du haut en bas,
Leurs Camarades Indiennes.
Celles-cy n'étoient pas d'humeur
A ſupporter leur inſolence.
Tout le Réduit eſt en rumeur,
Pour ces hôteſſes d'importance.
Que venez-vous conter icy,
Et de vous, & de vos ancêtres?
Leur dit-on. Selon ces gens-cy,
Les derniers venus ſont les maîtres.
C'eſt pourtant, s'il vous plaît, ce qui ne ſera pas.
Cela dit; chacune s'eſcrime,
Et contre la Princeſſe, & contre la Bramine.
On livre differens combats,
Et nos nouvelles débarquées,
Dans un ſi piteux cas,
Par leurs propres Sœurs ſont croquées,
Au lieu de l'être par les Chats.

Si ce qu'on dit eſt veritable ;
Je puis à nos François adreſſer cette Fable.
On leur a ſouvent reproché
Certains airs de hauteur dont l'Etranger s'offenſe.
Notre renom en eſt taché.
C'eſt, ſans doute, une extravagance,
D'aller chez ſes voiſins pour leur donner la Loy.
Nos Souris manquoient de prudence,
Et chacun eſt maître chez ſoy.

SUR UN CHIEN ASSEZ LAID.

C'eſt luy qui parle.

J'Ay ſçû par mes heureux tranſ-
ports,
Sans avoir les graces du corps,
Meriter à jamais l'eſtime,
De Celle qui les a dans un degré ſublime.
Dépourvûs ainſi d'agrémens,
Il s'eſt rencontré des Amans,
Qui d'un aimable Objet ont ravi la tendreſſe.
Sur eux, quoyqu'il en ſoit, je dois avoir le pas;
Car, à coup ſûr, ils n'avoient pas
Une auſſi charmante Maîtreſſe.
Que je ſuis heureux dans ſes fers!

Sa bouche en m'appellant se sert de noms divers ;
Tantôt Litis, tantôt Nolitet ou Zalotte.
La nuit, comme le jour, prodigue de ses soins,
Elle pourvoit à mes besoins,
Me prend entre ses bras, me choye, & me dorlotte.
Voilà mon sort. S'il n'est le prix de ma beauté,
Sçachez qu'il l'est du moins de ma fidelité.

EPITRE

A MES LIVRES.

CElebres monumens des plus ſçavantes plumes,
Chefs-d'œuvres de l'Eſprit, agréables volumes,
Lumiere qui luiſez ſur mes travaux divers;
Mes Livres, c'eſt à vous que j'adreſſe ces Vers.

Que le Ciel ſoit ſerein, ou que l'orage gronde,
Libre au milieu de vous des embarras du monde,
Arbitre de mon ſort, je me fais ſeul la loy,
Et de mon doux loiſir ne rends compte qu'à moy.
Tranquille poſſeſſeur des ſeuls biens où j'aſpire,
J'exerce alors ſur vous un legitime empire;
Je forme en Souverain les plus vaſtes projets,
Et ſur ma table épars je vois tous mes ſujets.
De leurs plus belles fleurs les Muſes me couronnent;
Raſſemblez ſur leurs pas, tous les Arts m'environnent.

Dans un champ si fecond je n'ay qu'à moissonner :
Mes vœux toujours remplis ne sçauroient se borner ;
Et je puis, sans sortir du lieu qui vous enserre,
Parcourir, quand je veux, & le Ciel & la Terre.
A mon ambition mon Cabinet suffit.
Là, maître de mon temps, je le mets à profit.
Qu'un Mortel sans lecture & m'ennuye & me peze ;
Qu'il ignore, s'il veut, ce que c'est qu'un * Trapeze :
Quelles courbes aux Cieux l'astre du jour décrit,
Les Plantes, leur progrès, le suc qui les nourrit.
Il peut, si la Nature a borné ses lumieres,
Ne point porter les yeux sur ces doctes matieres ;
Mais las d'errer toujours au gré de ses humeurs,
Qu'il apprenne du moins l'art de regler ses mœurs.
Jaloux de cultiver sa stérile memoire,
Des siecles écoulez qu'il rappelle l'histoire.
C'est alors qu'embrassant cet immense Univers,
Les Etats, leurs progrès, ainsi que leurs revers ;
Et dans le cours des temps remontant d'âge en âge,
D'exemples instructifs il pourra faire usage.

* *Figure de Géometrie.*

L'Etude

L'Etude à la Vertu donne des fondemens.
L'Ame ainſi que le Corps a beſoin d'alimens.
Un eſprit ſtudieux eſt brillant & fertile ;
Dénué de lecture, il eſt ſombre & ſtérile.
De ſes vieilles erreurs hâter la guériſon,
Aux rayons du Sçavoir épurer ſa raiſon,
Marcher à la faveur de ſes clartez ſuprêmes,
Percer le voile obſcur qui nous cache à nous-mêmes ;
Libre de préjugez rechercher le vray Bien,
En ſage Philoſophe, ou plutôt en Chrétien,
Nuit & jour méditer la ſtructure du Monde,
Du ſolide bonheur c'eſt la ſource feconde ;
Et ce qui ſeul enfin a droit d'intereſſer
Un Etre que le Ciel a créé pour penſer.
Non, mes Livres, ce n'eſt qu'au ſein de la ſageſſe,
Que l'Eſprit peut goûter une pure allegreſſe ;
Il ſent par ſes ardeurs, par ſes nobles tranſports,
Que ſa felicité ne peut naître du corps ;
Et que ſuperieur au limon qu'il anime,
Il luy faut des plaiſirs d'un ordre plus ſublime ;
Il le ſent, & de-là, ces deſirs curieux,
Ce vol qui quelquefois l'éleve juſqu'aux Cieux.

Il eſt vray qu'icy-bas au Mortel le plus ſage,
La Verité ne luit qu'au travers d'un nuage:
Mais ſi nous revêtant de l'immortalité,
Elle doit faire un jour notre felicité,
La chercher ſur la Terre à l'aide de l'étude,
C'eſt preſqu'anticiper cette Beatitude.

Le Sçavoir éclairant la ſageſſe des Loix,
Seul dans les Tribunaux eſt l'organe des Rois;
Et repouſſant l'effort des guerres allumées,
Ainſi que la Valeur commande les Armées.
Mars veut comme Thémis en être ſecondé;
Les Muſas ont inſtruit Lamoignon & Condé.
A l'ombre des Lauriers le Vainqueur de Numance,
Aiguiſoit quelquefois les crayons de Terence.
Studieux dans ſon camp, le plus grand des humains,
Ceſar enrichiſſoit la langue des Romains.

Heureux! cent fois heureux! qui touché de l'étude,
Aime à vivre avec ſoy, chérit la ſolitude;
Qui converſant toujours avec de bons Auteurs,
Forme ſur leurs Ecrits ſon eſprit & ſes mœurs,
Et ſe plaît à puiſer dans une ſource antique,
L'urbanité Romaine avec le ſel attique.

Les Livres qui jadis n'étoient que Manuſcrits,
Se multiplioient peu, s'achetoient à grand prix;
Et pour vaincre par eux l'Ignorance importune,
Il falloit au travail joindre encor la fortune;
Le Ciel ſçut y pourvoir. Un Art fut inventé,
Qui fit ceſſer bien-tôt cette ſterilité.
Au fortuné moment de cette découverte,
Du ſçavoir en tous lieux la ſource fut ouverte:
On n'eut plus qu'à puiſer, on n'eut plus qu'à choiſir,
Et la Honte ſuivit un ſtupide loiſir.

Au fameux Guttemberg, Citoyen de Mayence,
Cet Art ſi renommé, doit, dit-on, ſa naiſſance;
Et Fauſte, & Schoeffer ſes illuſtres Rivaux,
Sçurent en partager la gloire & les travaux.
La Bible que d'abord ils mirent ſous la Preſſe,
Sanctifiant leur Art ſignala leur adreſſe,
Et leur fit contempler de leur invention,
Bien-moins le coup d'eſſay que la perfection.
A peine eut donc germé leur ſçavante induſtrie,
Qu'on vit de tous côtez fleurir l'Imprimerie.
Le Tibre après le Rhin eut la premiere part;
Aux célébres travaux que produiſit cet Art,

Qui peu de temps après, du centre de l'Eglise,
Vint illustrer encore & Strasbourg & Venise.
Manuce alors parut, dont le profond sçavoir,
D'Auteurs Grecs & Latins se plut à nous pourvoir;
Et qui donnant à l'Art d'autres corps métalliques,
L'accrut & l'enrichit de Lettres italiques.
L'épaisse obscurité qui couvre maint Auteur;
Se dissipe à l'aspect de ce Commentateur.
Un sçavant de son siecle, Erasme, c'est tout dire,
Dans les plus doux transports le chanta sur sa Lyre.
L'impression pourtant n'étoit qu'à son berceau,
Lorsque Paris reçût ce chef-d'œuvre nouveau.
Deux membres renommez d'une célébre * Ecole,
L'asyle & le rempart de la sainte Parole,
De la Pierre & Fichet, respectables Docteurs,
Et des Lettres en France heureux restaurateurs,
Sous l'onziéme LOUIS eurent le privilége,
D'établir les premiers cet Art dans leur Collége.
C'est dans ce lieu sacré que prompte à s'installer,
La Presse de Gering commença de rouler.
Ce sçavant Imprimeur sçut en moins de deux lustres,
Se former à Paris des Disciples illustres,

* *La Sorbonne.*

Et le François actif, si-tôt qu'il l'eût conçû,
Rendit plus à cet Art qu'il n'en avoit reçû.
Si Manuce à Veniſe avoit mis ſous la Preſſe,
Les Ouvrages vantez des Auteurs de la Grece,
Par les ſoins de Tiſſart, Gourmont ſçut à Paris,
De ces mêmes Auteurs nous donner les Ecrits;
Et par l'heureux progrès d'un zéle infatigable,
Il fit paroître, enfin, cette Langue adorable,
Dont le Seigneur dictant ſes immortelles Loix,
Sur le mont Sinaï ſe ſervit autrefois.
Mais entre ces Mortels dont la vaſte ſcience,
De l'Impreſſion Grecque a décoré la France,
Ainſi que le Soleil n'eut jamais de rival,
Robert Etienne ſeul, ne connoît point d'égal.
Que ne devons-nous point à ſes travaux auſteres?
L'Ordre, la Netteté, le choix des Caracteres,
L'exacte Symetrie, & la Correction,
Marquent ſon Art au coin de la perfection.
Ses doctes deſcendans, diſciples de ſes veilles,
Ont ſur ſes pas encore enfanté des merveilles;
Et tous dignes du nom dont ils ont herité,
L'ont été comme luy de l'immortalité.

Ainſi donc paroiſſant comme des Phenoménes,
Dans l'Art qu'ils profeſſoient ont brillé les Etiennes;
Heureux ! s'ils n'euſſent pas ſoüillé cet Art divin,
En imprimant Bucher, Viret, Béze, Calvin;
Et que plus attachez au crime de leurs Peres,
Ils n'euſſent pas, enfin, ceſſé d'être nos freres.

L'Imprimerie alors, grace au fameux Plantin,
Aux rives de l'Eſcaut eut un ſi beau deſtin,
Que même de nos jours la Preſſe y roule encore,
Sous le nom reſpecté de qui l'y fit éclore.

De quel prix ne ſont pas Collines, Vaſcoſan,
Les Morels, Patiſſon, Turnebe, Tilletan,
Bilaine, Cramoiſy, Camuſat & Nivelle,
Vitré qu'un * Livre Saint met hors de paralléle,
Et tant d'autres, brillans d'un immortel renom,
Dont à regret icy je ſupprime le nom !

Art ! à qui tous les Arts doivent porter envie,
Je te dois tout : tu fais le bonheur de ma vie.
Quel charme eſt-ce pour moy de voir à mes côtez
Tous ces Auteurs que Rome & la Gréce ont portez !
Les Poëmes d'Homére ont mes premiers hommages.
Quelle audace ! quel feu ! quels ſons ! quelles images !

* *La Polyglotte.*

Que d'admirables traits ! quelle varieté
L'Iliade offre-t-elle au Lecteur enchanté !
Muſe, quelle ſageſſe exacte & compaſſée,
Luy prodiguâtes-vous quand il fit l'Odyſſée ?
Maître de vos pinceaux, avec quelles couleurs,
De ſon ſage Héros nous peint-il les malheurs !
Le Chantre des Latins que ſon Modéle inſpire,
De mon ame ravie entretient le délire :
Naturel, éloquent, ſage, majeſtueux,
Il ne ſe pare point d'ornemens faſtueux ;
Soit qu'il monte à l'Olympe, ou deſcende au Tenare,
Il eſt toujours ſublime, & jamais ne s'égare.
Ainſi que par ſon vol l'Aigle joint, dans les airs,
Le celeſte flambeau qui luit dans l'Univers ;
Tel ſe traçant luy-même une route inconnuë,
Le Cigne de Dircé s'éleve dans la nuë.
Comme un Fleuve groſſi de ces rapides eaux,
Que verſent dans ſon ſein de bouillonnans ruiſſeaux,
Et tombant du ſommet d'une haute montagne,
A flots tumultueux roule dans la campagne ;
Tel Pindare rempli de nobles fixions,
Précipite le cours de ſes expreſſions.

Son Rival genereux fuïant loin de la Terre,
Souvent le va chercher au-deſſus du Tonnerre ;
Ou bien, raſant la Plaine, il chante les exploits
Du Dieu qui le ſoumit à ſes aimables Loix.
Sous quelle forme encor s'offre-t-il au Parnaſſe ?
Des Cottins de ſon ſiecle il réprime l'audace,
Du ſommet d'Hélicon nous trace les chemins,
Et d'un fiel enjoüé cenſure les Romains.

Brûlant d'un autre feu, le tonnant Demoſthéne,
Exhale contre un Roy ſon éloquente haine ;
Menace, effraye, inſtruit, touche, preſſe, ſurprend,
Et des Grecs diviſez calme le differend.
Hé ! qui n'admireroit avec quelle énergie,
Son art d'un Peuple oiſif guérit la létargie !
La Foudre qui s'enflâme au milieu de la nuit,
Redoublant ſes éclats, roule avec moins de bruit.
Il prouve ce qu'il veut, & de ſon éloquence,
L'auſtere Verité ſoutient la véhémence.
Sur ſes propres dangers tout un Peuple endormi,
Alloit ſubir le joug d'un adroit ennemi.
Demoſthéne paroît ; le charme ſe diſſipe.
Du haut de ſa Tribune il fait trembler Philippe.

Et la Gréce ne voit que par ſon Orateur,
Les piéges que luy tend un Prince uſurpateur.
De ces divins Eſprits la nature eſt avare ;
Toutefois l'Italie en offre un auſſi rare.
De même que le Grec, le Romain fait la Loy.
L'un ſoumet en Tyran ; l'autre triomphe en Roy.
Ciceron pénétrant juſqu'au fond de notre ame,
Par ſes brûlans diſcours & l'échauffe & l'enflâme.
Heureuſement diffus dans ſon ſçavoir profond,
Plus ſon ſujet s'épuiſe, & plus il eſt fecond.
Tel un Embraſement qu'une forêt éprouve,
Répandu tout à coup conſume ce qu'il trouve,
S'accroît en s'étendant, & ſe nourrit toujours,
Des arbres que ſes feux devorent dans leurs cours.
Mais parmy les Sçavans que la Gréce a vû naître,
Quel Auteur à mes yeux vient encor de paroître !
De deux * Peuples rivaux & jaloux ſur le pas,
Theucidide décrit la gloire & les combats.
D'un docte Hiſtorien les diverſes parties,
Par le Ciel en naiſſant luy furent départies ;

* *Les Athéniens & les Lacédémoniens Guerre du Peloponéſe.*

La force & la vigueur de ſes expreſſions,
Donnent un air pompeux à ſes deſcriptions.
Il eſt tout à la fois Orateur pathétique,
Philoſophe profond, habile politique;
Et de l'amour du Vray, ſon eſprit pénétré,
Sçut en parler toujours le langage ſacré.
Dans ſon ſtile concis les Graces enchaſſées,
En ménageant les mots, prodiguent les penſées.
Solide, lumineux dans ſes raiſonnemens,
Il peint des Paſſions les divers mouvemens;
Enrichit ſon ſujet de ſentimens ſublimes,
Et ſéme dans nos cœurs les plus pures maximes.
Tite-Live embraſſant un plus vaſte deſſein,
Trace le cours heureux de l'Empire Romain:
Là, dans un beau tiſſu d'actions fortunées,
Il étale à nos yeux les grandes deſtinées;
D'un Peuple qui, vainqueur de cent Peuples divers,
Devint par ſa vertu Maître de l'Univers.
Rome, c'eſt, tu le ſçais, le comble de ta gloire,
Qu'une ſi digne plume ait écrit ton Hiſtoire.
Ainſi par ſes Auteurs la docte Antiquité,
Dans ſon eſprit ſtudieux fait la felicité;

Mais d'Athéne & de Rome, immortelle rivale,
La France les surpasse, ou du moins les égale,
Et, comme Elles, sçait l'art de ravir un Lecteur.
Sous * l'Auguste françois on vit plus d'un Auteur,
Des Grecs & des Latins, imitateur fidéle,
Acquerir sur leurs pas une gloire nouvelle.
Aux Anciens, pour lors, on disputa le prix;
Mais on rendit justice à leurs fameux Ecrits.
C'est chez eux, de tout temps, que le Bon Goût habite,
Et c'est d'eux, en un mot, qu'est né notre merite.

Ce que j'avance icy, Boileau l'a démontré.
Hé d'où vient qu'aujourd'huy son nom est celebré,
Si ce n'est qu'imitant Juvenal, Perse, Horace,
Disciple ingénieux il les suit à la trace,
Et que se permettant d'heureuses libertez,
Sa Muse dans ses Vers respire leurs beautez?
Exemple salutaire au Parnasse moderne;
Mais toujours peu suivi d'un Auteur subalterne.

L'art des neuf doctes Sœurs par Malherbe illustré,
De son premier éclat avoit dégeneré.
Un tas de vains Auteurs dans leurs Ecrits frivoles,
Nez sans verve, excelloient à rimer des paroles,

* *Louis XIV.*

Et de l'Antiquité la plûpart déſerteurs,
Oſoient en mépriſer les plus fameux Auteurs.
Dans l'abondance même on voyoit la diſette;
Tout rimoit dans la France, & nul n'étoit Poëte.
Mais ſous ce Prince né pour la gloire des Arts,
Sous ce Héros chéri d'Apollon & de Mars,
D'illuſtres Ecrivains une troupe choiſie,
Fit prendre une autre face à notre Poëſie.
Ainſi lorſqu'à l'Hyver ſuccede le Printemps,
La verdure & les fleurs renaiſſent dans les champs.
Corneille parmy nous fit retentir la Scéne,
Des Vers qu'à ſon génie inſpira Melpoméne,
Et rendit le premier, dans ſa divine ardeur,
Au Cothurne obſcurci ſon antique ſplendeur.
Cette mâle Vertu que Rome avoit nourrie,
Reprend ſur le Théâtre une ſeconde vie.
Ceſar, Pompée, Auguſte évoquez des Enfers,
De leur puiſſance encore étonnent l'Univers.
Que dis-je, ces Héros, graces à ce grand Homme,
Brillent plus dans Paris, qu'ils n'ont brillé dans Rome.
Racine qui ſuivit, prenant un libre eſſor,
Peignit Achile, Phédre, & la veuve d'Hector;

Emule de Corneille égala ſes Ouvrages,
Et de la Scéne encor ravit tous les ſuffrages.
Eleve de Thalie, & le maſque à la main,
Moliere en même temps chauſſe le brodequin.
Avec l'Antiquité toujours en concurrence,
Il joint le ſel de Plaute au bon ſens de Terence;
Peint les vices du ſiecle, & d'un eſprit fecond,
Sous ſon maſque riant les jouë & les confond.
La Fontaine bien-tôt vint donner à la Fable,
Dans un ſtile naïf un tour inimitable:
Eſope & la Nature ont formé ſon eſprit,
Tous deux ont adopté ce qu'il avoit écrit:
La Brutte fait chez luy des leçons de ſageſſe,
La Brutte, qui ſouvent fait honte à notre eſpece.
L'homme, de tout cenſeur implacable ennemy,
Aime encor ſous ce nom l'Abeille & la Fourmy.
Leur ſage Truchement ſçait dans ſes Apologues,
Faire des Animaux d'aimables Pédagogues;
Plus ſçavant dans les mœurs que Socrate & Platon,
Et chez qui les Mortels ſavourent la raiſon.
Aux champêtres accens de ſa douce Muſette,
Segrais voit accourir du fond de leur retraite,

Les Nymphes, le Dieu Pan, les Faunes, les Sylvain
Qui tous prêtant l'oreille à ses Concerts divins,
Se demandent entr'eux si des bords du Cocyte,
Pluton rend aux Mortels Virgile ou Theocrite.

Mais enfin, je ne puis vous examiner tous,
Mes Livres, on m'arrache à des momens si doux.

L'OURS,

ET LES MOUCHES A MIEL.

FABLE.

UN Ours que devoroit la faim,
Couroit après quelque pâture,
Lorſqu'il rencontra d'avanture,
Une Ruche ſur le chemin :
Le Miel diſtillant de ſon ſein,
Il le léchoit d'autant. Mais voicy qu'une Abeille,
A qui le jeu ne plaît, pique l'Ours à l'oreille ;
Puis s'en retourne à ſon labeur.
Le Quadrupede entre en fureur,
Et dans ſa rage forcenée,
Quel attentat, dit-il, quelle audace effrenée !
Un inſecte, un je ne ſçay quoy,
Oſera s'attaquer à moy !
A mon courroux immolons cette engeance.

Que tout ait part au châtiment.
Mouches & miel vont être en ma puiſſance
Ou l'on pourra braver les Ours impunément.
Il dit ; & ſur la Ruche à l'inſtant il ſe ruë :
Mais à peine eſt-elle abatuë,
Qu'épars ſur l'animal altier,
L'eſſain le couvre tout entier.
De l'eſcadron volant chaque aiguillon le bleſſe,
Il en devient plus monſtrueux,
Et ſemble l'emporter dans ce moment affreux,
Sur la difformité commune à ſon eſpece.
Le voilà réduit aux abois,
Il ſe roule à mainte repriſe.
Les Mouches enfin quittent priſe.
L'Ours fuit, & regagne les bois,
Se reprochant ſon imprudence.
Cet exemple, dit-il, m'apprend
Qu'il faut ſouffrir par fois une legere offenſe.
Ne conſultant que la Vengeance,
D'un petit mal j'en ay ſçû faire un grand.
La Multitude eſt toujours redoutable.
Ajoûtons qu'il n'eſt point d'ennemi mépriſable.

A M. DE CURY.

ON dit bien vray, qu'Amour ce fin matois,
Sçait tôt ou tard nous ranger ſous ſes Loix.
J'avouë icy ma turpitude.
Je croyois bonnement que de tous ces Docteurs,
De tous ces gens abſorbez dans l'étude,
Il ne pouvoit bleſſer les cœurs.
Qu'il épuiſe, s'il veut, ſon carquois redoutable,
Diſois-je, un Philoſophe armé de ſon ſçavoir,
A ſes traits eſt invulnerable;
Et certes, il feroit beau voir
L'Aſtronome avec ſa lunette,
Le Géometre un compas à la main,
Acoſter quelque Nymphe, & luy compter fleurette.

Non, non ; ne penſons pas qu'un bel œil les ſoumette.
L'Amour y perdroit ſon Latin ;
Qu'il ſe pourvoye ailleurs. Galant, & Philoſophe,
Ne ſont pas gens de même étoffe ;
Je le diſois. Quelle erreur m'a ſéduit ?
Qu'en ce monde on n'eſt guére inſtruit.
Nous autres bonnes gens n'entendons le grimoire,
Et tant qu'on veut on nous en fait accroire.
Fiez-vous donc à ces ſobres Sçavans,
Que l'étude affranchit du commerce des ſens,
Dont l'eſprit déplorant notre humaine miſere,
Semble habiter une autre ſphere.
Toutefois qu'un Tendron ſe trouve ſur leurs pas,
Voilà leur haut ſçavoir qui met pavillon bas ;
Et tout à coup leur ame plus courtoiſe,
Et s'humaniſe, & s'apprivoiſe.
Ils feront plus : ils s'uniront fort bien,
Par ce qu'on nomme un conjugal Lien.
Exempli gratia. Vous, diſciple fidéle,
Et d'Euclide & de Fontenelle,

Et

Et de Descartes même aussi,
Vous allez pourtant en découdre;
Et l'enfant de Paphos vous donne bien icy,
Un autre Problême à résoudre.
J'admire, en verité, ces Messieurs les Sçavans,
Et leur Etoile, & leurs prérogatives:
Si de l'Amour leurs ames sont captives,
C'est pour fille de dix-huit ans.
A ce prix-là vous avez leur parole.
Pour la Philosophie, oh! quelle rocambole!
Au comble, enfin, vos vœux sont parvenus,
Et je le donne en quatre à l'Amant de Venus.
Mais puisque de l'Amour vous voilà tributaire,
Et qu'Hymen pardevant Notaire,
Secondant vos heureux projets,
Vient de vous enrôler au rang de ses sujets,
Soyez Epoux, ainsi que l'étoient nos ancêtres,
Et fidéle à vos nouveaux Maîtres.
Regardez cet Objet si charmant & si doux,
Cette jeune & vive Mortelle,

Amy, c'eſt deſormais pour vous,
Deſcartes & Newton, Euclyde & Fontenelle.
Ce ſont, ſi vous voulez, de fort honnêtes gens;
Mais qui d'eux, je vous prie, auroit l'extravagance,
De mettre un moment en balance,
Leur merite, & celuy de fille en ſon Printemps?
Non plus qu'eux, à coup ſûr, vous ne devez le faire,
Et quand l'Amour commande, Apollon doit ſe taire.

LE BOUQUET SANS BOUQUET.

A IRIS.

DAns les rians Jardins de l'Isle de Cythere,
L'Amour, charmante Iris, formoit à ma priere,
Un mélange de fleurs qu'on ne voit point flétrir,
Et qu'aujourd'huy je voulois vous offrir.
Sa mere survient : elle admire
L'éclat des fleurs que son fils vient d'élire,
Et ne se borne pas, Iris, à les vanter ;
Elle veut en parer & son sein & sa tête.
L'Amour d'abord de l'arrêter.
D'une Belle, dit-il, on celebre la fête,
Pour elle ce Bouquet s'apprête :

Ce Mortel de ma part doit le luy presenter.
Vrayment, reprit Venus, la réponse est honnête.
Hé! que m'importe à moy dans ces heureux climats,
Qu'on fête ou qu'on ne fête pas,
Ou Philis, ou Doris, ou quelqu'autre Mortelle,
Par qui, peut-être encor, vous en avez dans l'aîle?
Vîte, donnez ces fleurs. L'Amour n'ose insister,
Et se tournant vers moy, je n'ay pû résister,
Dit-il, & du Bouquet ma mere s'est ornée.
Il n'aura point, au fond, changé de destinée,
C'étoit une Venus qui le devoit porter.

VERS

Pour mettre en chant.

JE vis l'Amour dans les regards
d'Iris.
O Ciel ! qu'il me parut aimable !
Non, dis-je, du fils de Cypris
On ne nous a point fait un portrait veritable.
Je le sentis alors s'emparer de mon cœur,
Mais si-tôt qu'il fut mon Vainqueur,
J'appris, helas ! de sa flâme cruelle,
Qu'il n'en faut pas juger par les yeux d'une Belle.

*Sur le Portrait de M. de B*** le Pere, peint par M. Rigaud, qui l'a donné à M. de B*** le Fils.*

JE l'ay vû, cher Rigaud, ce chef-d'œuvre de l'Art,
Ce Portrait dont ta main reçoit un nouveau luſtre,
Où tes Pinceaux ont moins de part,
Que les efforts d'un zéle illuſtre,
D'une amitié qui naît d'un ſçavoir mutuel.
Ce Fils, cet heureux Fils tranſporté d'allegreſſe,
Peut fixer deſormais au gré de ſa tendreſſe,
Ses avides regards ſur ce Pere immortel.
Il peut y contempler ces traces d'un génie,
Qui toujours avec l'Art conſerva l'harmonie;
Ce feu, cette mâle vigueur,
Cette vertu, ſur-tout, qui paſſa dans ſon cœur,
Il le peut; l'image eſt fidéle.
Oüy, c'eſt ſon Pere enfin, c'eſt ſon digne modéle,
Ou plutôt, graee à ton métier,
C'eſt ſon Pere & Toy tout entier.
L'œil vous y voit tous deux renaître,
Pour peindre un demi-Dieu, cher Rigaud, il faut l'être.

LE DRAGON,

ET LES DEUX RENARDS.

FABLE.

DAns les sujets où s'exerce ma veine,
Souvent Renards reviennent sur la scene,
Et sont les principaux Acteurs.
Que voulez-vous? Ce sont gens dont l'adresse,
Dont les tours fins inspirent l'allegresse.
Peu réguliers, il est vray, dans les mœurs,
Malins, rusez, menteurs, en somme,
Nez toujours pour ne rien valoir.
C'est encor pis pourtant, comme vous l'allez voir,
Quand ils ont adopté les passions de l'homme.

Un Dragon gardoit un trésor,
Et jour & nuit veilloit sur sa chevance.

Deux Renards, grands fripons, & fourbes de naiſſance,
En vouloient à la Toiſon d'or.
Ils vivoient près du Sire, & par leurs flateries,
Leurs timides reſpects, & leurs cajoleries,
Ils devinrent en peu de temps,
Ses plus intimes confidens.
Ce n'eſt pas moy, je vous l'aſſure,
Qui me fierois à gens de pareille encolure.
Nos deux Renards à l'uniſſon,
Loüoient ſans ceſſe leur Patron,
Le traitoient de grand Perſonnage,
Et luy donnoient pour appanage,
A la place de cent forfaits,
Mille vertus qu'il n'eut jamais,
Riant de leur dupe, ſans doute,
Comme font tous flateurs d'un Grand qui les écoute.
Seigneur Dragon, fier & préſomptueux,
Avoit de leur encens la cervelle embaumée.
Il paya cher cette fumée.
Un jour qu'il s'endormit entr'eux,
Les deux favoris l'étranglerent,
Et de ſon tréſor s'emparerent.

Le partager après fut le point capital.
Mais difficile étoit l'affaire,
Car les scelerats d'ordinaire,
Ne s'accordent entr'eux que pour faire le mal.
Ceux-cy méditant donc quelque supercherie,
Se mirent à moraliser.
A quoy nous servira cet argent, je vous prie?
Dit l'un d'eux; avons-nous coûtume d'en user?
Ma foy, pour nous, vive la chasse.
C'est notre lot: un trésor embarrasse.
Le métal ne se mange pas;
Et l'on pense bien que Ducats,
Ecus, Pistoles, & le reste,
Sont de nature, en soy, fort indigeste.
Je plains l'homme d'être attaché
A toutes ces fausses richesses!
Dieu nous garde de ses foiblesses.
Il dit: son compagnon feignit d'être touché;
Et tenant le même langage,
Jura que son avis luy serviroit de Loy,
Qu'il vouloit vivre en Philosophe, en sage,
Portant, comme Bias, tout son bien avec soy.

C'eſt ainſi qu'ils tramoient leur fourbe réciproque.
Ils quittent leur tréſor, mais chacun d'eux le bloque,
Se dreſſe embûches tour à tour,
Où tombant dès le même jour,
Ils ſe hapent, s'entre-déchirent,
Près du tréſor pour lequel ils ſoupirent.
Un homme qui paſſoit les traita d'inſenſez.
Hé! vous l'êtes encor plus que nous, je vous jure,
Reprit un des Renards bleſſez.
Vous ne pouvez de l'or faire votre pâture,
Et cependant, que ne tentez vous pas,
Pour en former de monſtrueux amas!
C'en eſt fait; notre cœur deſormais le déteſte.
Si nous ſouffrons en ce moment,
C'eſt pour avoir, une fois ſeulement,
Suivi votre exemple funeſte.

RENAUD,

OU LE TRIOMPHE DE LA GLOIRE.

CANTATE.

C'Estoit sur le sommet d'un mont voisin des Cieux,
Qu'idolatre d'Armide, & séduit par ses charmes,
Renaud, jadis épris du tumulte des armes,
Immoloit à l'Amour ses destins glorieux.
L'un & l'autre à l'envi mêloient dans leur yvresse,
Aux regards les plus vifs les plus doux entretiens;
Et moins pourvûs d'attraits aux champs Idaliens,
Venus & son Amant avoient moins de tendresse.

LES Hôtes des bois d'alentour,
Les Arbres, les Rochers sensibles,
L'Air même de ces lieux paisibles,
L'Onde, tout inspiroit l'Amour.

PHEBUS d'une clarté plus pure,
Luisoit sur ces heureux Amans,
Et leurs tendres ravissemens
Passoient dans toute la Nature.

LES Hôtes des bois d'alentour,
Les Arbres, les Rochers sensibles,
L'Air même de ces lieux paisibles,
L'Onde, tout inspiroit l'Amour.

C'EST ainsi que la Volupté,
De la Vertu dangereuse ennemie,
Etouffoit de Renaud la Valeur endormie;
La Gloire cependant qui l'avoit adopté,
S'indigne de le voir au sein de la Molesse,
De l'Objet qui l'enchante égaler la foiblesse;
Et pour le ramener au milieu des combats,
Elle vole dans ces climats.

Trop vaine du tendre hommage,
Qu'un Héros rend à tes ſoins ;
Fiere Armide, applaudis moins
A ce frivole eſclavage.

Il faut que ſon cœur ſe rende
A l'Objet qui vient s'offrir.
Lorſque la Gloire commande,
Renaud ne ſçait qu'obéïr.

Trop vaine du tendre hommage,
Qu'un Héros rend à tes ſoins,
Fiere Armide, applaudis moins
A ce frivole eſclavage.

C'en eſt fait. De ton joug la Gloire l'affranchit :
Elle luit à ſes yeux : à ſon éclat ſublime,
De ſes erreurs il penetre l'abîme ;
Il regarde, il s'agite, il ſe trouble, il rougit ;
L'image des combats ſe retrace en ſon ame,
Il croit être déja dans les Plaines de Mars,
Où ſa valeur bravant tous les haſards,

Se fait jour à travers & le fer & la flâme,
Il part : un nouveau feu brille dans ses regards :
Sourd aux plaintes d'Armide, & conduit par la gloire,
Sa fuite genereuse assure sa victoire.

L'AMOUR ne fait d'un grand cœur,
Qu'une conquête imparfaite ;
La honte de sa défaite,
Eteint bien-tôt son ardeur.

ON voit toujours ce Dieu naître
Du sein d'un honteux repos.
S'il triomphe d'un Héros,
C'est qu'il a cessé de l'être.

L'AMOUR ne fait d'un grand cœur,
Qu'une conquête imparfaite ;
La honte de sa défaite,
Eteint bien-tôt son ardeur.

A MADE. DE B***

Sur ſa Convaleſcence.

DAns les accès du mal dont Iris fut atteinte,
Minerve à Jupiter adreſſa cette plainte.
Juſques à quand verray-je, ô Souverain des Dieux,
Sous les coups redoublez d'un ſort injurieux,
L'aimable Iris en proye aux douleurs les plus vives?
Rappellez pour combattre un mal ſéditieux,
De la ſanté les forces fugitives.
Sauvez, Iris, ſauvez des jours ſi précieux.
Mille Vertus furent ſon appanage:
C'eſt mon Eleve, ou plutôt mon image.
Tout me retrace en Elle, & ſon air, & ſes yeux.
Des Mortelles enfin, c'eſt pour moy la plus chere.
J'aime, luy répondit ſon Pere,
A te voir pour Iris verſer ces tendres pleurs:

Mais ſçache qu'aujourd'huy ſon eſprit & ſes graces,
Sa trop conſtante ardeur à marcher ſur nos traces,
Ses vertus, le diray-je ? ont cauſé ſes langueurs.
Oüy, ſon mal, ſi tu veux qu'icy je te l'explique,
Part d'un trait dont la Politique
Sçut armer les Dieux inhumains,
Et que la Jalouſie aiguiſoit dans leurs mains.
Ils ont crû qu'il falloit arrêter dans le monde,
Le cours d'une erreur trop feconde,
Que de l'aimable Iris les attraits éclatans,
Y répandoient depuis long-temps.
Et certes, ſi ſon mal n'eut fait enfin connoître
Que le Ciel l'a placée au nombre des Mortels,
On alloit voir un nouveau culte naître,
Et l'Univers entier luy dreſſer des Autels.
Le Sort un jour l'ordonnera peut-être.
Quoyqu'il en ſoit enfin, les Dieux ſont ſatisfaits.
Tu vas voir exaucer ta Priere immortelle.
Ton Iris renaît, & vers Elle
La Santé vole au gré de tes ſouhaits.

CANTATILLE,

En forme d'Epithalame.

QUELS chants melodieux font retentir les airs ?
Tout reſpire icy la tendreſſe.
Quelle Divinité préſide à nos concerts,
Et remplit ces lieux d'allegreſſe.

SI c'eſt l'Hymen qui s'offre dans ce jour,
Il ſe fait un peu méconnoître :
Aux doux tranſports que ce Dieu fait paroître,
Qui ne le prendroit pour l'Amour ?

LE Monde a vû dans ſa naiſſance,
Ces Dieux ſuivre les mêmes Loix ;
Mais notre âge veut quelquefois,
Mettre entr'eux de la difference.

SI c'eſt l'Hymen qui s'offre dans ce jour,

Il se fait un peu méconnoître.
Aux doux transports que ce Dieu fait paroître,
Qui ne le prendroit pour l'Amour ?

JEUNES Epoux, cette erreur vous est chere.
Pour vous a blessé par les mains de son frere,
Et ces Dieux unis désormais,
Vont couronner votre ardeur à jamais.

VOLEZ sur l'aile du mystére ;
Volez, Plaisirs, rassemblez-vous.
Aimables enfans de Cythére,
Regnez sur ces heureux Epoux.

CELEBRONS tous leur destinée.
Il n'est point de bonheur plus grand.
Des nœuds que forme l'Hymenée,
L'Amour est icy le garant.

VOLEZ sur l'aile du mystére ;
Volez, Plaisirs, rassemblez-vous.
Aimables enfans de Cythére,
Regnez sur ces heureux Epoux.

L'HYVER,

OU LE TRIOMPHE DE BACCHUS.

AUTRE.

L'Hyver couronné de frimats,
Regne en Tyran sur ces triſtes climats.
Tout languit : la Nature éteinte, inanimée,
Semble dans le cahos être encor renfermée.

Soleil ! ſois ſenſible à nos vœux,
Lance icy-bas tes ſecourables feux :
Que par tout tes flâmes écloſes,
Raménent la ſaiſon des roſes.

L'Aquilon ſouffle dans les airs,

Il vole, & nous déclare une cruelle guerre,
Après avoir glacé les Mers,
Juſqu'en ſes fondemens il fait trembler la Terre.

SOLEIL! ſois ſenſible à nos vœux,
Lance icy-bas tes ſecourables feux:
Que par tout tes flâmes écloſes,
Raménent la ſaiſon des roſes.

MAIS quel ſpectacle raviſſant!
Quelle Divinité ſe preſente à ma vûë?
Phebus, ce n'eſt pas toy; c'eſt un Dieu plus puiſſant,
Qui pour nous proteger s'avance & fend la nuë.
C'eſt Bacchus, ſa liqueur petille dans ſes yeux.
Il eſt armé du Tyrſe redoutable;
Et ſa preſence favorable,
Change la face de ces lieux.

QUE l'Hyver en courroux porté ſur les nuages,
De ſes glaçons affreux redouble la rigueur;
Amy, je crains peu ſes outrages;
Je bois, & dans mes ſens coule une vive ardeur.

Lorsque suivi des Pleyades humides,
Il croit dans l'Onde achever mon destin,
J'oppose à ses fleuves rapides,
D'autres torrens, & nage dans le vin.

Que l'Hyver en courroux porté sur les nuages,
De ses glaçons affreux redouble la rigueur;
Amy, je crains peu ses outrages;
Je bois, & dans mes sens coule une vive ardeur.

A MADAME P**

LE JOUR DE SA FESTE.

L'ART que nous profeſſons eſt un enchantement.
Ceux qui ſçavent toucher la Lyre,
Perçant le ſein des airs volent au firmament,
Et ſont dans le celeſte Empire,
Admis à la table des Dieux.
Le Tenare ainſi que les Cieux,
Cede aux accens qu'Apollon nous inſpire.
Un Epoux amoureux par ſes divins accords,
Ravit ſon Euridice à l'empire des Morts.
Par ce charme vainqueur ignoré du Vulgaire,
Je m'ouvris l'autre jour les chemins de Cythere.
Je vous dois un Bouquet, & du Dieu des Amours,
J'allois, Iris, implorer le ſecours.
D'un Objet depuis peu devenu ta conquête,
D'Iris, dis-je à ce Dieu, nous touchons à la Fête.
D'un preſent de ta main, puiſſante Deïté,
Fais que je puiſſe orner cette jeune Beauté.

Toy seul peut répondre à mon zéle.
Amy, que reste-t-il, quand on a tout donné ?
Me répondit l'Amour : je connois cette Belle,
Cet Objet par mes soins mille fois couronné.
Tout ce que j'ay de biens en ma puissance,
Ris, Jeux, Graces, Attraits,
Iris, l'aimable Iris, les reçut dès l'enfance,
Et fit dès lors triompher tous mes traits ;
Celuy qui la bleſſa pour l'Epoux qu'elle adore,
A mis le comble à mes bienfaits.
Ne me demande rien. Dans les Jardins de Flore,
Réduit à ſes preſens, va plutôt te pourvoir ;
Et muni d'une fleur, cours remplir ton devoir.
Ainſi m'éconduiſoit le fils de Cytherée.
Lorſque de Nymphes entourée,
J'apperçus l'Amitié ſa Sœur :
Je courus l'aborder ; ſon affable douceur
Reçut mes vœux & ma priere.
Moins indigente que mon Frere,
Je ſçauray mieux, dit-elle, exaucer tes ſouhaits.
Il tarit. L'Amitié ne s'épuiſe jamais.
Iris eſt de mon appanage,

De ton cœur, en mon nom, va luy faire l'hommage.
Tout ce qui vient de moy luy paroît d'un grand prix;
Et tu verras (l'Oracle eſt infaillible)
Combien à ce tribut elle ſera ſenſible.
Ce mot nous ſepara. Voudrez-vous, belle Iris,
Au lieu de fleurs, l'Amitié le demande,
Sur votre Autel recevoir cette offrande.

A M. DE BLAMONT

Surintendant de la Muſique du Roy.

Oy, dont le commerce charmant,
Répand un baume ſur ma vie,
Et qui nous traces conſtamment,
De l'Amitié la route peu ſuivie :
Reçois des Vers qu'en ce moment
M'inſpire de nos cœurs l'heureuſe ſympatie.
Que je chéris ce nœud ſacré,
Formé dès notre premier âge ;
Et que le Temps à notre gré
N'a fait que ſerrer davantage !
Mais il faut l'avoüer icy,
Et confeſſer mon indigence :
Quand nous nous unîmes ainſi,
De ce marché, Blamont, tu fis ſeul la dépenſe.

Tu mis dans la ſocieté
Les graces d'un brillant génie,
Ces talens enchanteurs, preſens de Polymnie;
Un goût pour les beaux Arts qui n'eſt point limité,
Mille autres dons que le Ciel te diſpenſe:
Et je n'offris de mon côté,
Qu'un fonds d'attachement & de reconnoiſſance.
Cependant ſur tes pas, que d'agrémens divers!
A deux Beautez j'ay rendu mes hommages:
L'une, du Dieu Neptune habite les rivages,
Et telle que Venus ſemble ſortir des Mers.
L'autre qui brille en ſes bocages,
Regnant ſur tous les cœurs réünit tous les vœux.
Un air modeſte & noble, un port majeſtueux,
Une ame, des vertus dignes du temps d'Aſtrée,
Une douceur enfin plus piquante cent fois,
Que ce ſouris dont Cytherée
Se ſervit pour ranger le Dieu Mars ſous ſes Loix.
Voilà tes Sœurs. Je ne ſçûs jamais feindre.
Les Graces réſident chez toy,
Ton Frere nâquit pour les peindre,
Du tendre Amour il en reçut l'employ,

Et ſes pinceaux tels que ceux du Correge,
A nos regards ſurpris en offrent le cortege.

O Pere heureux ! dont les ſoins triomphans,
De Vertus, de Merite, ont pourvû tes enfans,
Je puis de quelques fleurs embellir leurs Couronnes,
Mais non pas exprimer l'éclat que tu leurs donnes.

A M. DUCHESNE,

CHEF DU GOBELET DU ROY,

Qui devoit donner à dîner à M. de Voltaire.

REçois un avis salutaire.
En traitant aujourd'huy Voltaire,
Cher Ducheſne, ſi tu m'en crois,
Sers un dîner ſplendide, offre mainte bouteille :
Il pourroit bien boire & manger pour trois ;
Car tu régales à la fois,
Xenophon, Virgile, & Corneille.

REPONSE DE M. DUCHESNE.

GRande chere & bon vin, ſont l'ame du repas ;
Mais pour bien regaler Voltaire,
Tel appareil ne ſuffit pas.
J'ay, du moins je le crois, prévû le neceſſaire.
Amis d'élite, eſprits fins, délicats,
Sont invitez. Blamont, T... & Calviere,
A ce triple Apollon offriront chere entiere.

MADRIGAL.

NE pleurez plus, Amour, & repoſez vos aîles.
Venus depuis long-temps eſt abſente des Cieux,
Et, dites-vous, on la cherche en tous lieux:
Ou je me trompe fort, ou j'en ay des nouvelles.
Hier (non, non, je ne me trompe pas)
Sous les traits de Petitpas,
Je reconnus la Reine de Cythere;
Il ſembloit que Pâris alloit la couronner.
Rendez-vous chez Blamont à l'heure du dîner,
Vous y trouverez votre Mere.

LE LOUP,
ET LE JEUNE MOUTON.

FABLE.

DEs Moutons dans un Parc étoient en ſûreté :
Les chiens dormoient, le Berger écarté,
A l'ombre d'un Tilleul où pendoit ſa houlette,
Avec d'autres Bergers joüoit de la Muſette :
Certain Loup, du bétail l'ordinaire fleau,
Aux environs rôdant alors ſans crainte,
Vint par les fentes de l'enceinte,
Reconnoître l'état du paiſible troupeau.
Un Mouton jeune encor, ſimple, ſans défiance,
Et des Moutons le plus Mouton,
Tout prêt à faire connoiſſance,
S'entretint avec le Glouton.
Que cherchez-vous dans ces lieux, je vous prie ?

Dit-il au Loup. L'herbe tendre & fleurie,
Répond notre affamé. Vous sçavez, comme nous,
Qu'il n'est point de destin plus doux,
Que de paître l'émail d'une verte prairie,
Et d'éteindre sa soif au cours d'un clair ruisseau.
J'ay trouvé l'un & l'autre auprès de ce hameau.
Que faut-il de plus dans la vie ?
Se contenter de peu, c'est ma Philosophie.
Il n'est pas vray, reprit le Mouton à ces mots,
Que vous mangiez la chair des animaux ?
Moy ? repartit le Loup, c'est une injure atroce.
Le Ciel ne m'a point fait d'un naturel feroce.
Et comme je vous l'avois dit,
Quelque brin d'herbe me suffit.
S'il est ainsi, dans ces campagnes cheres,
Paissons ensemble, & vivons comme freres,
Poursuivit Jean Mouton, qui du Parc aussi-tôt,
Sort dans les Prez, où de plein saut
Le sobre Philosophe atterre la Pecore,
La met en piece, & la devore.

GARDEZ-VOUS, & vous ferez bien,
De ces prétendus gens de bien,
De ces Sages de contrebande,
Qui font eux-mêmes leur legende,
Et jugez d'eux dans les occaſions,
Non pas ſur leurs diſcours, mais ſur leurs actions.

A M. ET A MAD.E DE C**

SUR LEUR MARIAGE.

DE vos deux Cœurs méditant la conquête,
L'Hymen rouloit ce projet dans sa tête.
Lorsqu'en chemin il rencontre à propos,
L'Amour couché sur un lit de pavots,
Ce petit Dieu, que par tout on renomme,
Dans ce moment dormoit d'un profond somme.
Son teint brilloit d'un divin coloris,
Et sur sa bouche habitoient le Souris,
Les tendres Vœux joints aux legers Caprices,
Les doux Transports, & les molles Délices.
A cet aspect son Frere ne dit mot.
Gardons-nous bien d'éveiller ce marmot.
Voilà, dit-il, ses traits, tout son bagage.
J'ay mon flambeau; faisons troc d'équipage,

J'auray bien-tôt fait uſage du ſien,
A mon retour je reprendray le mien.
L'échange fait, il pourſuit l'aventure,
Vous apperçoit, & prompt à la capture,
Il tend ſon arc, tire, les yeux fixez.
La fléche part, & vous êtes bleſſez.
Tandis qu'à chef il mettoit l'entrepriſe,
L'Amour s'éveille, & quelle eſt ſa ſurpriſe
De ne trouver ny fléches ny carquois!
Il ſoupçonnoit la Déeſſe des Bois,
Lorſque voyant un Brandon ſur la place,
Du Dieu ſon Frere il reconnoît l'audace.
Que faire, moy, d'un flambeau nuptial?
L'Hymen, dit-il, ne l'entend pas trop mal.
Il oſe donc ſe joüer à ſon maître.
Mais cherchons-le, voyons; où peut-il être?
Mon arc en main, quels ſeront ſes hauts faits?
Quel Champion! pour décocher mes traits:
Si quelques cœurs ſe trouvent ſur ſa route,
Il faut les plaindre, & c'eſt fait d'eux, ſans doute.
Il viſe bien, quand il veut s'en mêler.
Sur ces propos, l'Hymen vient l'accoler.

Je vous rends tout, & calmez vos allarmes,
J'accrois, dit-il, la gloire de vos armes.
Ce jour devoit nous reconcilier.
Gente Pucelle, & galant Bachelier,
(Cœurs que Paris renferme en ſon enceinte)
Ont de vos traits reçû certaine atteinte,
Dont ils auront à ſoupirer long-temps.
Oüy, de votre arc j'ay ſçû prendre le ſens ;
Voyez vous-même, & rendez-moy juſtice.
C'eſt bien tirer, certes, pour un Novice,
Reprit l'Amour, & le coup eſt adroit ;
Il faut ſans plus couronner ſon exploit.
Près d'eux alors, les Plaiſirs vont ſe rendre,
Et dans les airs ces mots ſe font entendre.
De ces Amans celebrons l'heureux ſort.
Amour, Hymen, deſormais ſont d'accord.
A ces accens, les Graces, & leur Mere,
Les Ris, les Jeux, miniſtres de Cythere,
Qui près de vous ont bien officié,
Suivent l'Amour, & ſon aſſocié.
Lors tout Paris s'enflâme & ſoupire.
Ils ont ſouflé l'air que l'on y reſpire.

Sages & Fous, Legiſtes ou Guerriers,
Riches & Gueux, Nobles & Roturiers,
Le Jouvenceau, le Vieillard qui ſirotte,
L'Homme d'eſprit, le Pedant, la Bigotte,
Brûlez d'abord de l'amoureux flambeau,
S'imaginoient voir un monde nouveau,
Et tour à tour, dans leur vive allegreſſe,
S'entrediſoient, le cœur plein de tendreſſe;
De ces Amans celebrons l'heureux ſort.
Amour, Hymen, deſormais ſont d'accord.
De leurs ſuppôts la jeune Colonie,
Court cependant à la ceremonie.
J'ay vû l'Hymen, le plus fier des Vainqueurs,
En robe blanche, & couronné de fleurs,
Vous répandant un voile ſur la tête,
Guider vos pas, & commencer la fête.
J'ay vû l'Amour qui vous donnoit la main,
Et qui ſemoit de roſes le chemin.
Autour de luy tous les Dieux de Cythere,
De mille feux éclairoient le myſtere.
Les ſacrez mots ſont dits à haute voix.
Plus qu'Hymenée Amour dicte ſes Loix,

Et les trouvant auſſi douces que belles,
Vous luy jurez d'être ſujets fidéles.
Du Temple ainſi revenant ſur vos pas,
(Voicy l'inſtant, ne le retardons pas.)
Au chaſte lit vous vous laiſſez conduire.
Le reſte icy ne ſçauroit ſe déduire ;
Car l'Amour ſeul s'emparant du Réduit,
Fut ſeul témoin de cette heureuſe nuit.
Elle luy plut, c'étoit ſon appanage,
Mais le Compere eſt diſcret en ménage,
Soit ; & du moins, dans neuf mois ſans retard,
Puiſſions-nous voir quelque petit Poupard,
Qui retraçant les graces de ſa Mere,
Soit digne encor des Ayeux & du Pere.

LE LOUP, L'AGNEAU, ET LE RENARD.

FABLE.

CONTRE la Brigue & la Puiſſance,
De faveur dépourvûë, à quoy ſert l'Innocence ?

Les Animaux étant tombez d'accord,
Que chacun à ſon tour, ſans conſulter le ſort,
Tiendroit le Plaids, & rendroit la Juſtice ;
Un Renard en faiſoit l'office,
Lorſqu'un Loup fameux impoſteur,
Mit en avant qu'au ſortir de ce monde,
Une Brebis fort connuë à la ronde,
De ſes Agneaux l'avoit laiſſé tuteur.
Il ſe doutoit qu'à l'Audience,
Son diſcours paroîtroit dénué d'apparence,
Et prudemment il ſçut, le tirant à l'écart,
Entretenir ainſi le Preſident Renard.

Frere, je ne dis mot ; mais ſi votre Sentence
M'étoit favorable en ce jour,
Vous ſçavez qu'un Barbier raiz l'autre,
Et moy ſéant, par Arreſt de la Cour,
Poule litigieuſe auſſi-tôt ſeroit vôtre,
Nonobſtant clameur de haro.
Renard, comme l'on ſçait, entend le numero.
Il n'eſt plus queſtion, après leur entrevûë,
Que de choiſir des témoins ſur ce plan.
Le Loup d'abord en fait recruë.
Le Vautour s'offre, & le Milan :
Il promet à leurs ſoins utiles,
Les entrailles de ſes Pupilles.
On entend donc ces bas Normands ;
Puis le Renard jettant la vûë
Sur l'aîné des Agneaux ; qu'alleguer contre gens
D'une probité reconnuë ?
Luy dit-il, réponds-nous, on t'en donne le temps.
De mon droit, reprit-il, j'oſe tout me promettre ;
Et comment notre Mere à la garde du Loup,
Auroit-elle pû nous commettre ?
Elle a peri ; luy ſeul a fait le coup.

J'ay fait le coup, reprit le perfide adverſaire ;
Meſſieurs, un nouveau chef ſe joint à notre affaire,
Et je demande icy que par proviſion,
Donnant un nouveau luſtre à ma gloire ternie,
On puniſſe l'Auteur de cette calomnie.
Le Juge ſe piquant de moderation,
N'eut point égard à l'Inſtance nouvelle,
Et ſeulement confirma la tutelle.

A M. SUR LA NAISSANCE

DE SON FILS.

DAns ce moment arrive votre Sœur,
Qui d'un air vif, & mêlé de douceur,
M'apprend qu'enfin vous êtes Pere,
D'un Fils gras comme vous, & beau comme sa Mere.
Sensible à cet évenement,
Je vous en fais mon compliment,
En Vers sentant un peu la Prose.
(Rimant, *ex tempore*, peut-on faire autre chose?)
Mais que je versifie, ou non,
N'importe : il faut icy qu'en rime,
Amy tres-cher, je vous exprime,
Combien de votre Cupidon,
La nativité m'interesse.
Certes, ce début est fort bon,
Et je conçois votre allegresse.

Je crois vous voir contempler ce Poupon,
L'embraſſer, luy ſourire, & ſur le même ton,
Faire à la Mere auſſi mainte careſſe;
Promettre enfin que ce Mignon,
Formé pour ſervir de modéle,
Aura d'une ſource ſi belle,
Dans quelque temps un Compagnon,
Dût-il vous coûter la façon.
Donnez donc à l'Amour un Frere,
Quant à moy c'eſt fort mon avis.
Je crois même que de la Mere,
Nos ſentimens ſeront ſuivis.
Mais il eſt tard; la Poſte preſſe,
Et je n'ay que le temps d'écrire votre adreſſe.

L'ETINCELLE.

FABLE.

UNe Etincelle petillante,
Admirant ſon éclat & ſon agilité,
Dans l'excès de ſa vanité,
Se croyoit une Etoile errante.
Mais au moment que ſon feu l'ébloüit,
La pauvrette s'évanoüit.

Ce Recit a peu d'étenduë;
Mais s'il inſtruit aſſez, n'eſt-il pas aſſez long?
Sur maintes gens il tombe à plomb:
Combien, par leurs projets, ſe perdent dans la nuë,
Et s'éclipſent au même inſtant.

S'eſtimer trop eſt une erreur commune.
La moindre lueur de fortune,
Fait d'un fat un homme important.
L'humaine ambition eſt toujours indiſcrete :
L'homme luit quelquefois, mais comme une bluette.

EGLOGUE.

* LISIDAS. DAPHNIS.

DAPHNIS.

Est-ce toy, Lisidas? Dans ce bocage sombre,
Absent de ton troupeau, qui te fait chercher l'ombre?
Tandis que les Zéphirs sur le déclin du jour,
Rassemblent les Bergers dans les champs d'alentour.
Amateur de la Nuit, des Bois & du Silence,
Eprouve-tu d'Amour la douce violence?
Ou nouvel habitant de ces champêtres lieux,
En trouve-tu, Berger, le séjour ennuyeux?

LISIDAS.

Epris plus que jamais de la Volupté pure,
Qu'on goûte sur les pas de la simple Nature.
Emporté loin de moy par ces plaisirs touchans,
Que verse dans nos cœurs l'Innocence des champs;

* *Autrefois Courtisan, & depuis peu retiré avec des Bergers, & devenu Berger luy-même.*

Et comparant enfin à ces climats tranquilles,
Le ſéjour orageux & des Cours & des Villes,
Dans ces Bois en rêvant je m'étois retiré,
Et j'errois ſans tenir de chemin aſſuré.

DAPHNIS.

Ainſi loin de la Cour nos champs ont ſçû te plaire,
Et le goût que tu pris pour ce lieu ſolitaire,
Berger, s'eſt dans ton cœur juſqu'icy conſervé.
Helas! que je craignois qu'à la Cour élevé,
Liſidas qui vêcut ſous ces fameux Portiques,
Ne ſe laſſât bien-tôt de nos réduits ruſtiques.

LISIDAS.

Ah! quand par nos Bergers l'autre jour acoſté,
J'ay fait, pour contenter leur curioſité,
Un fidéle tableau de la pompe fatale,
Et des fauſſes grandeurs que la Fortune étale;
Ne te ſouvient-il plus combien j'ay mépriſé
Ce faſte qui jamais ne m'avoit abuſé?
Le Mortel que Plutus voit d'un œil favorable,
D'entremets délicats peut relever ſa table,
Voir des premiers emplois ſes enfans revêtus,
Et les tréſors chez luy tenir lieu de vertus:
Il peut mettre à ſon choix un Grand dans ſa famille,
Repoſer mollement ſous un dais où l'or brille;

Il peut farder ſon nom de titres faſtueux,
Peut-être appartient-il à d'autres d'être heureux.
La Cour, mon cher Daphnis, n'eſt pas ce que l'on
penſe :
La Fortune y ſéjourne, on la ſert, on l'encenſe ;
Mais tel croit qu'elle luit à ſes yeux amorcez,
Qui verra dès demain ſes rayons éclipſez.
Compoſer à propos ſon geſte & ſon viſage,
Faire de la faveur un criminel uſage ;
Complaiſant, ſouple, adroit, & voilant ſes deſſeins,
Par un chemin oblique arriver à ſes fins,
Des Vices en crédit fortifier ſa brigue,
Ourdir pour s'avancer une odieuſe intrigue,
Rebuté, mécontent, paroître ſatisfait,
S'élever en idée, & ramper en effet.
Voilà ce que la Cour nous apprend, ou nous donne ;
Et voilà, cher Daphnis, le lieu que j'abandonne.

DAPHNIS.

Le Ciel (je le vois bien, Berger, à tes diſcours)
Se plut à te compter de plus tranquilles jours,
Lorſque t'affranchiſſant de cette ſervitude,
Il fixa ton ſéjour dans notre ſolitude.
C'eſt trop faire acheter de ſuperbes Grandeurs,
Que de les mettre au prix du repos & des mœurs.

Mais puiſque parmy nous un ſort plus favorable,
T'a fait trouver, enfin, une retraite aimable;
Pourquoy, te refuſant à de champêtres nœuds,
D'un innocent amour mépriſe-tu les feux?
Tout aime en ces cantons; & plus d'une Bergere,
Y ſurpaſſe en beauté la Reine de Cythere.
Amarillis, ſur-tout, étale des attraits,
Qui bleſſent plus de cœurs que l'Amour & ſes traits:
Telle qu'on voit la roſe au lever de l'Aurore,
Briller entre les fleurs que le Jour fait éclore.
Telle effaçant l'éclat & la blancheur des Lys,
Brille entre nos beautez la jeune Amarillis.
Comment un jeune cœur dans ce ſéjour paiſible,
Peut-il à tant d'appas ſe montrer inſenſible?
Cet objet précieux qui juſques à ce jour,
A paru ſe troubler à l'aſpect de l'Amour,
Si je m'y connois bien, en craindra moins les armes,
Berger, quand tu voudras rendre hommage à ſes charmes.
Un jour que ta Muſette accompagnoit ta voix,
Je vis Amarillis qui dans le fond d'un bois,
A travers les buiſſons, te cherchant de la vûë,
T'écoutoit, & pourtant craignoit d'être apperçûë.

Juſqu'au

Juſqu'au bout la Bergere entendit tes chanſons ;
Mais d'autres traits encor confirment mes ſoupçons.
Peut-on voir cette Belle, autrefois ſi folâtre,
Fuïr nos Jeux dont toujours elle fut idolâtre,
Sans juger de l'ennuy dont ſon cœur eſt atteint ?
D'où vient, quand tu parois, que ſur ſon chaſte teint,
Elle a peine à cacher, novice encore à feindre,
Ce brillant coloris qu'Amour ſeul y ſçait peindre :
Ecoutes ſon langage, &, brûlant de beaux feux,
Des Bergers du Hameau deviens le plus heureux.

LISIDAS.

Bien loin de mépriſer une amoureuſe flâme,
Je ſens qu'avec plaiſir j'y livrerois mon ame,
Et que d'Amarillis la naiſſante beauté,
Pourroit avec éclat ravir ma liberté,
Si, quand nous nous rendons à ce ſéxe volage,
J'ignorois les perils où notre cœur s'engage.
A la Cour autrefois j'ay vû plus d'un Amant,
Par l'objet de ſes feux trahi honteuſement.
Je ſçais qu'en ces climats, inſtruits par la nature,
Vos cœurs de l'âge d'or conſervent la droiture,

Et qu'aucun interêt lâchement préferé,
N'a de leur union, rompu le nœud sacré.
Mais qui m'assurera qu'une jeune Bergere,
Garde à l'Amour un cœur & constant & sincere?
Helas! dans l'Univers est-il quelque séjour,
Où l'on soit à l'abry d'un infidéle amour?

DAPHNIS.

Berger, à nos cantons tu dois plus de justice,
L'Amour qu'on y respire est exempt d'artifice,
Et d'autant plus fidéle en ses chastes ardeurs,
Que le Merite seul l'introduit dans les cœurs.
Tout icy t'apprendra que nos tendres Bergeres,
N'ont jamais allumé de flâmes passageres.

LISIDAS.

C'en est fait: je me rends, & serois insensé,
De disputer un cœur que l'Amour a blessé.
Oüy, je vais de ce pas, trop flaté de te croire,
Aux pieds d'Amarillis avouër sa victoire.

LE RETOUR DES DIEUX SUR LA TERRE.

DIVERTISSEMENT,
Pour servir de Prologue à Endimion.

Par M. DE BLAMONT *Surintendant de la Musique du Roy.*

Composé & mis en Musique quelque temps après le Mariage de LEURS MAJESTEZ.

Et executé devant Elles.

DIVINITEZ,
& autres Perſonnages.

MINERVE.
APOLLON.
L'AMOUR.
ASTRE'E.
LA NYMPHE DE LA SEINE.
SUITE DE MINERVE.
LES GENIES DES ARTS.
LA POESIE.
LA MUSIQUE.
UNE BERGERE.
UN BERGER.
HABITANS DES RIVES DE LA SEINE.

LE RETOUR DES DIEUX SUR LA TERRE.

SCENE PREMIERE.

LA NYMPHE DE LA SEINE.

QUELLE pure clarté ſe répand ſur ces bords!
Qui produit de ces ſons la celeſte harmonie!
Jamais je n'en goûtay la douceur infinie,
Et mon cœur ne connut de ſi charmans tranſports.
Les Dieux quittant le ſéjour du Tonnerre,
Vont-ils encore habiter ſur la Terre?

SCENE II.

ASTRE'E. LA NYMPHE DE LA SEINE.

ASTRE'E.

NYMPHE, n'en doute point; ma presence en ces lieux,
T'annonce le retour & la faveur des Dieux:
De ton Roy, de ta Reine ils couronnent le zéle,
C'est leur Vertu qui les rappelle:
Par leur auguste exemple enfin les Immortels,
Dans les cœurs des humains vont trouver des Autels;
Le Ciel verse en leur sein sa sagesse profonde.
Des Rois, cõme des Dieux, naît le bonheur du Monde.

LA NYMPHE DE LA SEINE.

Peuples soumis au pouvoir de LOUIS,
Vous qu'on voit habiter cette riche contrée,
Celebrez à jamais la presence d'Astrée,
Chantez des Dieux les Bienfaits inoüis.

CHOEUR D'HABITANS.

Celebrons à jamais la presence d'Astrée,
Chantons des Dieux les bienfaits inoüis.

Qu'il eſt doux d'habiter cette riche contrée,
Qu'il eſt doux d'obéir aux ordres de LOUIS.

UNE BERGERE.

La ſimple Nature
Renaît icy-bas.
L'Amour nous aſſure
Des jours pleins d'appas.
La foy la plus pure,
Va dans nos Vergers,
Du cœur des Bergers,
Bannir l'impoſture.
Plus d'Amans ingrats.
La ſimple Nature
Renaît icy-bas.
Chantez, Tourterelles,
Chantez avec nous,
Nous ſommes fidéles,
Et dignes de vous.
La ſimple Nature
Renaît icy-bas.
L'Amour nous aſſure
Des jours pleins d'appas.

UN BERGER.

LE Ciel fait éclore
Un âge nouveau,
Où le monde encore
Eſt à ſon berceau.
Des Dieux la preſence
Donne à nos ardeurs
La douce eſperance
De voir la conſtance
Regner ſur les cœurs.

On reprend le Chœur.

Celebrons à jamais la preſence d'Aſtrée, &c.

SCENE III.

MINERVE. ASTRE'E. LA NYMPHE.

MINERVE *à la Nymphe.*

NYMPHE, dans ces climats reconnois la Déeſſe,
Qui toujours pour ton Roy ſignala ſa tendreſſe.
Tout l'Olympe à l'envy, l'a comblé de bienfaits;
Il reçut de Phébus l'éclat qui l'environne,
Du Souverain des Dieux l'air brille en ſa Perſonne,
Les Graces, l'Amour même ont formé tous ſes traits,

Et le Dieu Mars luy donna ſon courage,
Mais ſa ſageſſe eſt mon ouvrage.

Par un pareil deſtin j'ay la gloire en ce jour,
D'avoir formé dès ſa premiere aurore,
Cette Princeſſe qu'il adore,
Cette Reine, l'objet d'un éternel amour.

CHOEUR *de la ſuite de Minerve.*

Minerve a la gloire en ce jour,
D'avoir formé dès ſa premiere aurore,
Cette Princeſſe qu'il adore,
Cette Reine, l'objet d'un éternel amour.

SCENE IV.

MINERVE. ASTRE'E. APOLLON. LA NYMPHE. LES GENIES DES ARTS.

APOLLON.

AU Regne de LOUIS je dois toutes mes veilles.
Miniſtres de ma volonté,
De la celebre Antiquité,
Faites revivre les merveilles.

Fortunez Sujets
De ce vaſte Empire,

Suivez les projets
Qu'un Dieu vous inſpire.
Que ſous le pinceau
La toile reſpire.
Que ſous le ciſeau
Le marbre s'anime.
Que de toutes parts,
Regne pour les Arts
Un goût unanime.

LE CHOEUR *des Génies des Arts repete :*

Fortunez Sujets
De ce vaſte Empire, &c.

LA POESIE *à la Nymphe.*

Tu ſçais, Nymphe, que les Deſtins
Ont voulu que ma ſainte yvreſſe
Fit couler aux cœurs des humains,
Les maximes de la ſageſſe.

Mais pour mieux remplir cette Loy,
Je ne veux qu'inſpirer aux hommes,
Les Vertus qu'au ſiecle où nous ſommes,
Font briller ta Reine & ton Roy.

LA MUSIQUE.

La noble ardeur qui m'enflâme,
Prend ſa ſource dans les Cieux;
Et je fais goûter à l'ame,
La felicité des Dieux.

Je veux avec Uranie,
Celebrer dans mes tranſports,
Cet Empire où l'Harmonie
Regne comme en mes accords.

SCENE V.

L'AMOUR. LES DIVINITEZ *des Scénes précedentes.*

L'AMOUR *à Minerve.*

MEs coups ont aſſez bien ſervi votre prudence,
Déeſſe, & je puis deſormais,
Sans crainte à vos regards faire briller mes traits.
Qu'on doute encor de ma Puiſſance.
On m'oppoſoit la Chaſſe & ſes nobles plaiſirs.
Oüy, l'Amour, diſoit-on, forme de vains deſirs,
De ſes traits dans les Bois on brave la bleſſure,
Il ne peut juſques-là faire craindre ſon nom.

Assise auprès Endimion,
Diane vous dira si la retraite est sûre.

MINERVE.

Que les Echos des Bois, que les chants d'alentour,
Retentissent du nom d'Amour.
Minerve applaudit à sa gloire.
Quel triomphe! quelle victoire!

LE CHOEUR *repete ces quatre Vers.*

LE ROSSIGNOL, LE PAON, ET LA PIE.

FABLE.

UN Roſſignol ſur le ton le plus tendre,
Chantoit ſes fidéles amours,
Sa voix apprivoiſoit les Lions & les Ours,
Et tout accouroit pour l'entendre.
L'Oyſeau de Junon toutefois,
Se prévalant de ſon plumage,
Ne pouvoit ſupporter l'hommage,
Qu'on rendoit au chantre des Bois.
En ſa faveur, diſoit-il, on s'entête,
Mais ſon éloge eſt par trop rebatu,
Quelques fredons luy font lever la crête;
Car le Ciel l'a du moins modeſtement vêtu.

Un jour qu'à ſes brocards le Paon donnoit carriere,
Une Pie à propos luy rompit en viſiere.
Vous étalez aux yeux de plus vives couleurs,
Qu'on n'en trouve parmy les fleurs,
Luy dit-elle, & d'Iris l'écharpe raviſſante,
Céde à votre queuë éclatante.
Chacun doit icy l'avouër.
Mais de tout point on ne peut vous louër.
Certain cry dont par fois vous frappez les oreilles,
Répond trop mal à toutes ces merveilles,
Et d'effroy glace les paſſans.
A vous conſiderer, pour moy, plus je m'applique,
Plus je trouve, en mon petit ſens,
Qu'avec les attraits ſéduiſans,
D'un exterieur magnifique,
On peut n'avoir, tout bien compté,
Qu'un mauvais fond, & force Vanité.

Ainſi la maîtreſſe Comere,
Sçut épancher ſa bile amere;
Et Sire Paon demeura ſot,
Au diſcours ſenſé de Margot.

LES DEUX RENARDS.

FABLE.

DEux Renards n'ayant rien pour mettre sous la dent,
Et doüez toutefois d'un appetit strident,
Entrerent par trous ou par grilles,
Dans un réduit de volatilles.
Là, de faire un repas complet,
Croquant trop bien Dindon, Poule, & Poulet,
Pour assouvir leur faim barbare.
L'un d'eux, d'abord, vouloit tout devorer,
Et jeune étoit; mais l'autre, vieil avare.
A certain point vouloit en demeurer,
Et du lendemain s'assurer.
Ecoute-moy, dit-il à son Collégue.
Je suis vieux, & j'ay vû mainte chose en mon temps.
La sagesse est le fruit des ans.
Crois-moy, gardons les biens que le sort nous délegue.
Notre fortune est faite, il faut la maintenir.
Le present va fort bien, songeons à l'avenir,

Et ménageons mieux notre proye.
Au Compagnon ne plût un tel discours :
Je veux, répondit-il, m'en donner au cœur joye,
Et me rassasier, si je puis, pour huit jours.
Car de pouvoir en ces lieux reparoître,
Il ne faut pas le présumer.
Ces Poules ont, sans doute, un Maître,
Qui pour vanger leur mort, sçauroit nous assommer.
Cela dit ; le Galand à ces propos fait tréve,
Happe gibier nouveau, mange tant qu'il en créve,
Et peut à peine aller mourir dans son terrier.
Cependant l'autre Avanturier
S'applaudissant de son économie,
Le lendemain pour prendre son repas,
Au Poulaillier s'achemine à grands pas :
Du Maître n'étoit lors la prudence endormie :
Il le guette au passage, & muni d'un bâton,
En un seul coup l'envoya chez Pluton.

Chaque âge a ses défauts. La Jeunesse indomptable,
Dans les plaisirs ne reçoit aucun frein.
Et dans son avarice enfin,
La Vieillesse est incurable.

POËSIES

CHRETIENNES.

POËSIES
CHRETIENNES.

STANCES
SUR L'ARRIVÉE
DE LA REINE.

TAndis que sur les pas de notre auguſte Maître,
Le Courtiſan contemple, aſſiegeant ſon Palais,
L'Aſtre qui dans ces lieux, Seigneur, vient de paroître;
Je viens à Tes Autels admirer Tes bienfaits.
La grace ſeule icy peut nous faire connoître
L'ineſtimable prix du Don que Tu nous fais.

SUR un Thrône brillant d'une gloire immortelle,
Tu places aujourd'huy la Fille d'un grand Roy ;
Et toutes les Vertus y montent avec Elle.
D'un Monarque pieux Elle y reçoit la foy ;
Et couronnant ainſi leur flâme mutuelle,
Toy ſeul, Seigneur, Toy ſeul y vas donner la Loy

AINSI de ſon Epoux ſecondant la ſageſſe,
Notre Reine bien-tôt va faire avec éclat,
Triompher Ta Loy pure au ſein de la Jeuneſſe.
En vain contre la Foy l'Impieté combat.
Donnant l'exemple à tous, cette illuſtre Princeſſe
Avec Elle à Tes pieds, va ranger tout l'Etat.

AVANT que Tes bontez la fiſſent Souveraine,
Elle ſçut établir Ton regne dans ſon cœur,
Et briſer de l'orgueïl l'Idole altiere & vaine.
Ses yeux, ſans s'ébloüir, ſoûtiennent la ſplendeur,
Qui ſur ſon Thrône aſſiſe environne une Reine.
Et ſon humilité commande à ſa Grandeur.

faveur court chercher la Pieté ſincere :
l'aſpect de ſon Thrône, à ſes regards Chrétiens,
Merite indigent s'éclipſe la miſere.
jets de ſa tendreſſe, & partageant ſes biens,
s Pauvres dans la Reine ont acquis une Mere.
mbres de JESUS-CHRIST, ils deviennent les Siens.

NSTRE à qui l'Impoſture a donné la naiſſance,
i ſuivant à la Cour un ſentier dérobé,
la Religion voles la reſſemblance :
n artifice impie, enfin, a ſuccombé.
œil perce au travers de ta fauſſe innocence.
tre Reine t'a vû. Fuis; ton maſque eſt tombé.

QUOIQUE ſon noble Sang l'appelle au rang ſuprême,
n'eſt que ſa vertu qui dans ces heureux jours,
ſon front radieux poſe le Diadême.
Elle & ſur le Roy, Seigneur, veille toujours.
pour mettre le comble à leur bonheur extrême,
s qu'un ſiecle ne puiſſe en terminer le cours.

GUIDE' par ta sageſſe, un * Prince magnanime,
Formant de cet Hymen le lien ſouhaité,
Signale envers ſon Roy le zéle qui l'anime.
Sa Politique naît de ſa fidelité,
Et la FRANCE reçoit de ce Héros ſublime,
Le gage précieux de ſa felicité.

* *M. le Duc de Bourbon.*

ODE
SUR LA RELIGION.

D'Un nouvel ordre de penſées,
Je ſens que ma foy ſe nourrit.
Diſſipant mes erreurs paſſées,
La Grace luit à mon eſprit.
O Toy dont je fus la victime,
Monde, ton joug illégitime,
Ne peut deſormais m'opprimer.
M'appellant à ſon heritage,
Dieu ſeul veut faire mon partage,
C'eſt Dieu ſeul que je veux aimer.

TOUS ces Honneurs qui sur la Terre,
Brillent par nos seuls préjugez,
Ont à peine l'éclat du verre,
Dès que la Foy les a jugez.
Un jour l'Ignorance docile,
Proscrira le sçavoir sterile,
D'un Philosophe pointilleux.
Lazare, icy-bas sans défenses,
Au Jour terrible des vangeances,
Confondra le Riche orgueïlleux.

RONGE' de guerres intestines,
L'homme combat toujours en vain;
Ces contrarietez mutines,
Qui le divisent dans son sein.
Trompé par sa fragile force,
S'il veut terminer le divorce
De sa raison & de son cœur,
Cherchant des secours plus fidéles,
Il doit entre ces deux Rebelles,
Prendre Dieu pour Médiateur.

Si quelque lumiere imprévûë,
Me découvre ce que je ſuis,
Troublé par cette triſte vûë,
Je me détourne, je la fuis :
Sa clarté me gêne ; & loin d'elle
Je cours rechercher, je rappelle
Mes amuſemens tenebreux ;
Et dans cette yvreſſe inſenſée,
Me dérober à ma penſée,
Eſt tout ce qui me rend heureux.

Mais de cet aſpect de moy-même,
Seigneur, tu diſſipes l'effroy.
Conſolé par ta Loy ſuprême,
On apprend à vivre avec ſoy.
Que l'Iniquité qui me preſſe,
A mes regards s'offre ſans ceſſe ;
Je ſçais que j'en puis être abſous,
Et que quelque ſoit notre offenſe,
Le repentir met ta clemence,
A la place de ton courroux.

HEUREUSE ! cette Loy ſi pure,
Qui comme un Soleil enflâmé,
Fait germer ce que la Nature,
Dans notre cœur avoit ſemé.
La Grace toujours agiſſante,
Comme une roſée abondante,
Le remplit d'un ſuc ſouverain ;
La ſéve impure eſt deſſéchée,
Et par tout l'yvroye arrachée,
Laiſſe enfin croître le bon grain.

LOY divine ! Loy ſalutaire !
Source de graces & d'amour,
L'homme, quand ton flambeau l'éclaire,
Voit dans ſon cœur naître le jour.
Toute illuſion ſe diſſipe,
Il perce juſques au principe
De ſes panchans pernicieux.
Mais loin de ta lumiere pure,
Plongé dans une nuit obſcure,
Il n'eſt qu'une énigme à ſes yeux.

Victorieuse des obſtacles,
Qu'oppoſe l'Enfer furieux,
Tout change au gré de tes oracles,
Nouvelle Terre, nouveaux Cieux.
La Verité ſe manifeſte.
Ce n'eſt plus ce Regne funeſte,
Du Temps, de l'Infidelité.
Le Monde fuit : ſon ombre paſſe,
Et céde aux rayons de la Grace,
Qui nous ouvrent l'Eternité.

Tu parles, & ſous ton Empire,
Se rangent cent Peuples divers ;
Un charme ſecret les attire,
Et ton Domaine eſt l'Univers.
Malgré l'aſcendant tyrannique,
Des préjugez d'un culte antique,
Il préfere ton joug au ſien :
Tu fais toute ſa deſtinée ;
Que dis-je ! la méme journée
Le voit Idolâtre & Chrétien.

De ſes hauts projets de fortune,
L'Ambitieux n'eſt plus charmé ;
Le faſte des Cours l'importune ;
Il hait ce qu'il avoit aimé.
Le Travail & la Penitence,
Dans les bras de la Nonchalance,
Vont ravir le Voluptueux.
La Charité tendre & ſenſible,
Dépoüille l'Avare infléxible,
De ſes tréſors infructueux.

La Gréce vante de ſes Sages,
Les ſpécieux raiſonnemens ;
Mais qui de ces grands Perſonnages,
Peut nombrer les égaremens ?
Sans ſupport, & comme orpheline,
Sans Toy, ſans ta ſainte Doctrine,
Qu'eſt-ce que l'humaine Raiſon ?
Un Sophiſte qui ſe parjure,
Et qui détruit dans Epicure
Ce qui l'éleve dans Zenon.

Cependant à leur vive étude,
Toute verité n'a pas fui :
Dans leur ſçavante ſolitude,
Quelquefois ta ſageſſe a lui.
C'eſt ainſi qu'en leurs ſiecles ſombres,
Ces lueurs à travers les ombres,
Leur préſageoient un plus grand jour.
Telle on voit la naiſſante Aurore,
De l'Aſtre qu'elle fait éclore,
Annoncer le brillant retour.

O vous, dont le ſyſtême horrible,
Suppoſe en ſes dogmes pervers,
Qu'à nos œuvres eſt inſenſible,
Celuy qui regit l'Univers.
Quelle eſt dans votre noire Ecole,
Cette Divinité frivole,
Qui ne doit point vous aſſervir ?
Ennemis du ſouverain Etre,
Vous ceſſez de le reconnoître,
En refuſant de le ſervir.

Quoy ! Dieu qui n'eſt qu'amour luy-
même,
Verroit du celeſte ſéjour,
L'objet de ſon amour extrême,
L'homme être pour luy ſans amour ?
Non, rien n'offre dans la Nature,
D'autre fin à la Créature,
Que l'amour de ſon Créateur ;
Et la ſplendeur de ſa puiſſance,
N'éclaire notre intelligence,
Que pour enflâmer notre cœur.

LE BONHEUR D'UN VRAY CHRETIEN.

STANCES.

MONDE, ne vantes plus le pouvoir de tes charmes ;
Ta faveur eſt pour nous une ſource de larmes,
Et ton Empire un joug peſant & rigoureux :
Ton faſte nous ſéduit, ta ſcience nous trompe,
Et ta frivole pompe,
Farde un néant affreux.

CONTRE ce fier Tyran, Seigneur, je te reclame.
Détruits ses noirs complots; romps sa perfide trame,
Et dissipes l'éclat dont il nous ébloüit.
N'avons-nous pas appris de ta grace feconde,
Que la gloire du monde
Naît & s'évanoüit?

MAIS libre enfin des fers d'un si dangereux maitre,
Quel bien goûte un Mortel qui cherche à te cõnoître,
Et de ta sainte Loy fait son unique amour!
On diroit que son ame en ton sein envolée,
Sur la voûte étoilée,
Fait déja son séjour.

TOUS ces Evenemens, dont la foule importune,
Des avides Mortels traverse la fortune,
Livrent à son repos d'inutiles combats.
Le Dieu qu'on vit toujours fidéle en ses promesses,
Luy garde des richesses,
Qu'ils ne détruiront pas.

Voulez-vous luy ravir une éminente place ?
L'Orage qui de loin se forme, & le menace,
Ne jette en son esprit ny trouble ny terreur.
C'est un Roc qui des vents brave la violence,
Et du flot qui s'élance,
Ne craint point la fureur.

Quand le Ciel irrité des crimes de la Terre,
Fait contre les Humains éclater son Tonnerre,
Du Juste qu'il protege il est toujours l'appuy.
Si Dieu, quand il punit cette terre rebelle,
Est un Juge pour elle;
C'est un Pere pour luy.

Chimeriques honneurs dont la Cour est épriſe!
Vous, qu'en ses saints desirs le Fidéle mépriſe;
Que peut sur son esprit votre éclat suborneur?
Loin de vous, & vers Dieu précipitant sa courſe,
Il puiſe dans la source
Du veritable Honneur.

C'EST-LA que recevant ſes humbles ſacrifices,
Dieu verſe dans ſon cœur ce torrent de délices,
Qui donne de la Gloire un goût prématuré.
Fuïez, Plaiſirs du ſiecle : êtes-vous comparables
Aux tranſports ineffables
Dont il eſt enyvré ?

LA PRIERE.

ODE.

SOurce abondante de lumiere
Toy qui ne luis jamais en vain ;
Fille du Ciel, humble Priere,
Répands tes rayons dans mon sein.
Fais naître dans mon cœur coupable,
Ce gémissement ineffable,
Tribut de nos infirmitez.
Le Dieu qui te forme en notre ame,
Veut que ton immortelle flâme
Consume nos iniquitez.

De l'Ennemi qui nous menace,
Tu rends les efforts superflus;
Et de concert avec la Grace,
Tu fais triompher les Elûs.
Le Prince des Amalecites,
Fondant sur les Israëlites,
Signaloit déja sa fureur;
Mais du Ciel qui les favorise,
Tu descends au cœur de Moyse.
Il prie; Israël est vainqueur.

Plus abjecte à ses yeux que l'herbe,
L'Humilité forme tes vœux:
Et du Pharisien superbe,
Tu fuis le zéle fastueux.
Sur son hypocrite innocence,
Jettant un œil de complaisance,
Il l'étale orgueilleusement.
Et s'approchant du Sanctuaire,
Dans son Oraison téméraire,
Il prononce son jugement.

Du néant de la Créature,
Elevant tes soupirs vers Dieu,
Tu suis dans une route obscure,
Le Publicain jusqu'au saint Lieu.
Aux Portiques du sacré Temple,
Saisi de frayeur, il contemple
L'énormité de ses forfaits.
Et penetré de sa misere,
Se prosterne, gémit, espere,
Et voit exaucer ses souhaits.

DEPOSITAIRE des loüanges
Que l'homme doit à son Auteur,
Du feu pur dont brûlent les Anges,
Tu viens enflâmer notre cœur.
Lorsque descendant des étoiles,
La Nuit étend ses sombres voiles,
Tu nous fais vaincre le sommeil :
Et délivrez de sa contrainte,
Prévenir près de l'Arche sainte,
Le plus prompt retour du Soleil.

QUELLES sont ces * Vierges austeres,
Que le Ciel prit soin d'éclairer ?
Au plus auguste des Mystéres,
Ta ferveur sçut les consacrer.
Des Cherubins chastes rivales,
Ces Epouses, sans intervalles,
Adorent leur Epoux voilé ;
S'élançant sur l'Autel sublime,
Avec cette sainte Victime,
Leur cœur brûle d'être immolé.

QUI dans cette horrible retraite,
Parmy les Lyons & les Ours,
Soutient de cet Anachorete,
Les longs & laborieux jours ?
A jamais exilé du monde,
Dans une caverne profonde,
Son zéle ardent l'ensevelit :
Nourri de racines amères,
Il fait de cilice & de haires,
Et son vêtement & son lit.

* *Les Filles du S. Sacrement.*

Ah ! que cet Ocean de joye,
Dont tu viens ſubmerger ſon cœur,
Des maux dont il ſe rend la proye,
Adoucit bien-tôt la rigueur !
Avec la Sageſſe infinie,
Son ame tendrement unie,
Goûte un repos délicieux ;
Et dans une yvreſſe divine,
Remontant à ſon origine,
Il regne déja dans les Cieux.

De la plus ſolide eſperance,
Sont nez tes celeſtes tranſports.
Le Ciel à ta perſeverance,
Ouvrira toujours ſes tréſors ;
Et ſi quelque temps infléxible,
A tes vœux il ſemble inſenſible,
C'eſt pour accroître ta ferveur.
Aux pieds du Verbe proſternée,
L'humble & conſtante Chananée,
Fléchira bien-tôt ſon Sauveur.

C'est Toy qui formant son extase,
Sçut inspirer à ce saint Roy,
Ces Cantiques dont il embrase
Les cœurs éclairez de la Foy.
Aux divins accords de sa lyre,
Ces chants annoncerent l'Empire
Du Dieu qui vint briser nos fers;
Et c'est dans leur source sacrée,
Que par son Epoux inspirée,
L'Eglise a puisé ses concerts.

STANCES
SUR LES SAINTS.

A MADAME CH***

HAbitans radieux de la sainte Cité,
Qui sur l'Autel sublime offrez vos sacrifices,
Et qui puisez au sein de la Divinité,
Un torrent de délices.

Quel spectacle brillant offrit à nos ayeux,
De votre pureté la splendeur immortelle!
C'est alors que surpris, on vit de nouveaux Cieux,
Une terre nouvelle.

Comme dans l'Univers il n'est point de climats,
Que successivement l'Astre du jour n'éclaire,
Votre zéle rapide embrassoit icy-bas,
L'un & l'autre Hemisphere.

A ſes Sages jadis, la Superſtition
Elevoit des Autels, édifioit un Temple.
Là, c'étoit des Vertus la ſpeculation;
Icy, c'en eſt l'exemple.

MEMBRES d'un divin Chef, & dignes de ſon choix,
Vous ſçûtes partager ſes langueurs, ſes triſteſſes:
Jaloux d'être en effet, heritiers de la Croix,
Ainſi que des Promeſſes.

TANTÔT dans les tourmens confeſſant JESUS-CHRIST,
Vous laſſiez des Bourreaux la fureur implacable.
De votre Sang verſé le Monde entier apprit
Le culte veritable.

DE la Grace en tous lieux vous étiez les canaux,
Et la Foy triomphoit au milieu des ſupplices;
On voyoit les témoins, les Auteurs de vos maux,
Devenir vos complices.

Tantôt dans les Deserts confinant vos Destins,
Et des Dons éternels l'ame toute occupée,
Vous faisiez luire en vous des brûlans Seraphins,
La vie anticipée.

Mais qu'il fait beau vous voir dans un autre séjour,
Dépoüillez de vos Biens par les mains de l'Aumône,
Humbles dans les Grandeurs, sinceres à la Cour,
Penitens sur le Thrône.

Sans redouter jamais la flâme ny le fer,
Et suivant de la Foy la lumiere feconde,
Votre Doctrine fut que pour vaincre l'Enfer,
Il faut vaincre le Monde.

Revestu tout à coup de grace & de ferveur,
Un Séxe délicat abjure la Molleſſe :
On y voit succeder le courage à la peur,
La force à la foibleſſe.

Qui pourroit exprimer, par quels combats divers
Vous avez triomphé de l'humaine nature!
Pour loüer vos Vertus, eſt-il dans l'Univers,
Une voix aſſez pure?

Nous formons comme vous de celeſtes deſſeins,
Mais pour la terre encor notre amour eſt extrême;
Hé! qui peut dignement glorifier les Saints,
Sans être Saint luy-même!

Toutefois aujourd'huy daignez nous éclairer,
Du feu ſacré qu'en vous l'Eſprit Saint fait éclore;
Qui comme Juſte enfin ne peut vous celebrer,
En Pecheur vous implore.

Ton zéle pour atteindre au ſuprême Bonheur,
*Pieuſe Ch*** n'eut jamais de limites.*
Je chante dans ces Vers les Elûs du Seigneur,
Et Toy, tu les imites.

LETTRE

DE M. L'ABBE' BIGNON

Sur la Piece ſuivante.

QUELQUES éloges, Monſieur, que merite le tour aiſé de votre Poëſie, & la force des expreſſions avec leſquelles vous vous recriez contre l'Irreligion ; permettez-moy de vous avoüer que je ſuis encore plus touché du zéle que vous faites paroître dans une occaſion auſſi importante à la gloire de JESUS-CHRIST & de ſon Egliſe. L'indigne Piece qui a paru meritoit le ſoulevement de tous ceux qui font profeſſion de la Foy ; & il eſt beau de voir qu'un Homme occupé à des emplois ſi differens de la Théologie, ſoit le premier à prendre les armes, pendant qu'on voit garder le

ſilence à ceux que tant de raiſons devroient exciter à confondre l'Impieté. Il eſt vray que dans les Vers que vous combattez, elle s'y découvre avez des traits ſi abominables, qu'elle ſemble ſe confondre elle-même; & qu'au lieu d'être l'ouvrage de l'Eſprit & de la Raiſon, on n'y voit, comme vous le remarquez ſi bien, que les horribles effets de la corruption du cœur.

Quoyque je me flate de vous aller faire après demain mon compliment de vive voix, je ne puis differer d'un moment à vous témoigner toute la part que je prends à la gloire que vous meritez en cette rencontre, & la ſenſibilité avec laquelle je ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Paris ce 8. *Mars* 1732.

A L'AUTEUR
D'UNE EPITRE
A URANIE.

QUELLE audace effrenée ! ô Ciel ! qu'ay-je entendu ?
Qui que tu ſois dont le ſyſtême impie,
Inſulte à la foy d'Uranie,
Par un ſi vain effort as-tu donc prétendu,
Arracher de nos cœurs les profondes racines,
Qu'y jetterent jadis les ſemences divines,
D'un Culte antique, & du Ciel deſcendu ?

Pour la Religion que mon ame reſpecte,
Ta haine me paroît ſuſpecte.
La Deſtruction des Autels
Flate nos panchans criminels.

Que ces panchans ſont doux ! que le vice eſt aimable !
Dès qu'on ne connoît plus d'Avenir redoutable.
Quelques ſoient tes Raiſonnemens,
Certes, pour moy je me défie,
De l'étrange Philoſophie,
Qui dans les Paſſions puiſe ſes argumens.
La Vertu tyranniſe : un Dieu vangeur nous gêne,
Et le cœur vicieux qui redoute ſa haine,
Pour mieux s'en garantir,
Voudroit pouvoir l'anéantir.
Nul frein pour lors à la Licence.
Gardez l'équilibre un moment,
De quel côté panchera la balance,
Si le Vice eſt ſans châtiment,
Et la Vertu ſans récompenſe ?
Loin d'icy tes Projets dans le Crime enfantez,
Et mille fois en naiſſant avortez.

Les Dogmes de l'Evangile,
Surchargent ta Raiſon débile :
Elle ne peut, dis-tu, les accorder,
Avec ce qu'on doit demander

D'un

D'un Dieu juſte & débonnaire.
J'en tire un argument contraire ;
Et s'il eſt un Dieu juſte & bon,
Tout eſt certain dans ma Religion.
Quelle foule de témoignages,
Dans tous les temps, dans tous les âges,
De JESUS-CHRIST prouvent la miſſion !
La foy d'un Dieu Sauveur, en miracles feconde,
A commencé les Annales du Monde.
Ouvre les Volumes ſacrez,
De ces Ecrivains inſpirez,
Qui dans ce qu'ils ont ſçû prédire,
Du divin Auteur des Chrétiens,
Semblent être, à qui veut les lire,
Moins Prophetes qu'Hiſtoriens.
Quel autre que Dieu même a pû les faire écrire ?
Juge enfin ſans prévention.
Que te produit la Revelation ?
Des Prodiges inconteſtables,
Et des Témoins irréprochables,
Du Monde converti, le miracle éclatant,
Un Peuple vagabond, détruit & ſubſiſtant,

Qui porte dans cent Républiques,
Du salut des humains les gages autentiques.
D'humbles Pecheurs que l'on charge de fers,
Troupe aux yeux des Mortels, & vile & mépriſable,
A peine ont répandu leur Doctrine adorable,
Que les Vertus inondent l'Univers.
Ils dépoſent, au fond, qu'après que le Meſſie,
En Holocauſte eut immolé ſa vie,
De la Grace nouvelle allumant le flambeau,
Il ſortit triomphant de la nuit du tombeau;
Et que montant au Ciel une brillante Nuë,
Vint comme un Thrône d'or l'enlever à leur vûë.
Je croiray, quoyqu'icy l'Impie oſe en juger,
Je croiray des témoins qui ſe font égorger.

Je n'ay pas entrepris de retracer l'Hiſtoire,
De l'Evangile & de ſa Gloire.
De ſublimes Ecrits pleins de force & de ſens,
En conſervent les Monumens.
Mais ces Faits ſont-ils de nature
A ſe voir un moment ſoupçonnez d'impoſture?
Dieu qui les a permis, peut-il être trompeur?

Il le feroit pourtant au gré de ton erreur,
Si du Vray dont il eſt le Pere,
Le Menſonge odieux portoit le caractere.
Sa Bonté, je l'ay dit, doit m'être un ſûr garant,
Des merveilles qu'enfin l'Evangile m'apprend :
Sur la Vertu ſa Doctrine ſe fonde ;
Et ton ſyſtême fait horreur,
Qui par la porte de l'Erreur,
Veut la faire entrer dans le monde.

L'éclat dont luit la Revelation,
Et les tenebres du Myſtere,
C'eſt la Nuée obſcure & claire,
Qui des Hebreux guidoit la Nation.
Tu ne peux concevoir la chûte déplorable,
Qui de l'homme innocent fit un homme coupable ;
Tu ne peux concevoir qu'un Dieu ſoit mort pour nous,
Sans toutefois nous ſauver tous ;
Et cet adorable Myſtere,
Pour ta raiſon eſt un joug trop auſtere,
Mais quand tu veux l'en affranchir,
La Revelation, ſource de l'évidence,

Malgré Toy, l'oblige à fléchir
Sous une immortelle Puiſſance.

De Lucrece aujourd'huy dangereux nourriſſon,
Sauve-toy des écarts de l'humaine Raiſon.
Son devoir n'eſt pas de comprendre
Ce que Dieu nous a revelé;
Mais de ſe taire, & de ſe rendre,
S'il eſt vray qu'il nous ait parlé.
Cette Raiſon reçoit des bornes legitimes:
C'eſt agir contre ſes maximes,
Que de reſtraindre ainſi Dieu même, & ſon pouvoir,
A ce qu'elle en peut concevoir.

Dépoüille donc icy l'orgueil de ton Déiſme,
Et, crois-moy, rend ton vieux Sophiſme,
A Celſe, à Porphyre, à Julien.
Quoyque leurs plumes criminelles,
En euſſent armé leurs Libelles,
Le Monde entier n'en fut pas moins Chrétien.
Où ſuis-je? ô Ciel! quelle terreur ſubite,
Se répand au fond de mon cœur?

Tout s'ébranle ; la Mer s'agite,
Et ſes flots irritez font un bruit plein d'horreur ;
Les Antres au loin en mugiſſent.
Le Soleil perd ſes feux, les Aſtres s'obſcurciſſent ;
Du Firmament tous ces Corps détachez,
S'en vont-ils fondre ſur ma tête ?
Où fuïr l'effroyable tempête ?
Terre, ouvre-moy tes abîmes cachez.
De tout ſecours, mon ame, êtes-vous dénuée !
Mais tout à coup les Cieux ſont éclaircis ;
Le Tonnerre & ſes feux partent de la nuée,
Où le Fils de l'Homme eſt aſſis.
Crains l'Eternel, crains ſes vangeances ;
Par un prompt repentir appaiſe ſon courroux ;
Sçache qu'il doit, ce Dieu jaloux,
Te juger ſur ta foy comme ſur tes offenſes.

ODE

SUR LES PLUYES

Survenuës en 1725. & sur les Prieres faites à Sainte Geneviéve à cette occasion.

AInsi toujours nos offenses,
Irritent Dieu contre nous.
Transgressant ses Ordonnances,
Nous allumons son Courroux.
C'en est fait; son Ire éclate,
Et sur une Race ingrate,
Il appesantit son Bras.
Luttant contre un Dieu severe,
Dis-moy, Pecheur temeraire,
Est-ce donc toy qui vaincras?

POUR punir l'homme rebelle,
Le Ciel au lieu de carreaux,
Remet encor sa querelle,
Au noir Abîme des Eaux.
Les Tenebres nous obsedent,
Les Aquilons se succedent,
Pour ravager nos Moissons,
Et les Pleyades inondent,
Ces richesses dont abondent
Les plus belles des Saisons.

JE vois, jettant sa faucille,
A ce spectacle d'horreur,
Avec sa triste famille,
Accourir le Laboureur.
Voilà, dit-il, tout en larmes,
Le sujet de nos allarmes,
Et l'espoir de mes travaux.
Alors un morne silence,
Ses pleurs, les regards qu'il lance,
Disent l'excès de ses maux.

L'OEIL ſombre, le teint livide,
Courbant ſon débile corps,
Quel ſpectre ! quel Eumenide,
S'en vient infecter ces Bords !
La Revolte, le Carnage,
La Mort qu'enfante la Rage,
Guident ſes pas mutinez.
En horreur à la Nature,
Ce Monſtre fait ſa pâture,
De ces membres décharnez.

Au deſeſpoir qui le mine,
Comme à ſes regards diſtraits,
Qui de l'affreuſe Famine
Peut méconnoître les traits ?
C'eſt donc toy, pâle Furie,
Qui ſur ma chere Patrie,
Veut ſignaler ton pouvoir.
Arrête ; quand le Ciel tonne,
Sa clemence nous ordonne
De mettre en luy notre eſpoir.

Contre le Courroux celeſte,
Qui s'arme ainſi contre toy,
Pecheur, un appuy terreſte
Qui doit ranimer ta foy,
D'un amour mêlé de crainte,
Vers une montagne ſainte.
Tourne tes yeux & ton cœur,
Et là, bien-tôt un miracle,
Triomphera de l'obſtacle,
Que tu mets à ton bonheur.

Sur ce Mont, ſource de grace,
Près un redoutable Autel,
Une radieuſe Chaſſe
Luit d'un éclat immortel.
Des Prêtres de mœurs auſteres,
Sont les ſaints Dépoſitaires,
Du Tréſor qu'elle contient.
Et par ſa faveur ſupréme
L'Etat, dans un mal extrême,
Demande grace, & l'obtient.

GENEVIE'VE....à ce nom FRANCE,
Quel Eſpoir naît dans ton ſein!
Tu ſçais, par experience,
Que nul ne l'implore en vain.
Cent fois au Thrône terrible,
La Sainte, à nos maux ſenſible,
Porta nos vœux, & nos cris.
Craignons pourtant que nos crimes,
De ſes Prieres ſublimes,
Ne nous raviſſent le prix.

FIN.

APPROBATION.

J'Ay lû, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé : *Poëſies diverſes, par M. Tanevot*; & j'ay crû que ce Recuëil, où tout reſpire la vertu & les bonnes mœurs, pourroit être reçû favorablement du Public. A Paris le 2. de May 1732. *Signé*, HARDION.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs

BIBLIOTHECA

Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre cher & bien-amé le Sieur ALEXANDRE TANEVOT Commis de nos Finances, Nous ayant fait remontrer qu'il auroit composé un Ouvrage qui a pour titre : *Poesies diverses* ; qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public ; mais comme cet Ouvrage est tres-curieux & edifiant, il craint que quelques personnes ne s'aviſaſſent de luy contrefaire, ce qui luy feroit un tort considerable, & Nous auroit pour cet effet supplié de luy accorder nos Lettres de Privilege sur ce neceſſaires ; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contreſcel des Preſentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Sieur Exposant, Nous luy avons permis & permettons par ces Preſentes, de faire imprimer ledit Livre cy-deſſus ſpecifié, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſeparement, & autant de fois que bon luy ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée, & attachée pour modele ſous notredit contreſcel ; & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le temps de ſix années conſecutives, à compter du jour de la date deſdites Preſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obeiſſance. Comme auſſi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ny contrefaire ledit Livre cy-deſſus expoſé, en tout ny en partie, ny d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui en auront droit de luy, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cent livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelle. Que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celuy du 10. Avril 1723. & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre tres-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le SIEUR CHAUVELIN ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans

celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit tres-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Presentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, charte-Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le onziéme jour du mois de Juillet l'an de grace mil sept cent trente-deux, & de notre Regne le dix-septiéme. Par le Roy en son Conseil. *Signé*, SAINSON.

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale & Syndicale de l'Imprimerie & Librairie de Paris, num. 385. *folio* 370. *conformement au Reglement de* 1723. *qui fait défenses, Art. IV. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, autres que les Imprimeurs & Libraires, de vendre, debiter, & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement. Et à la charge de fournir les Exemplaires prescrits par l'Article CVIII. du même Reglement. A Paris le* 14. *Juillet* 1732.

Signé, G. MARTIN, *Syndic.*

iothèque
d'Ottawa
ance

The Library
University of Ottawa
Date due